

LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonal
en 1826,
par feu Monsieur Henri
Struve
profess. de chimie et de
minéralogie



LE COMBAT Spirituel

dans lequel on trouve les moyens les plus surs pour vaincre ses passions & triompher du vice &a.

avec 2 jolies Gravures.



Paris,

A la Librairie d'Alexis Eymery,

Rue Mazarine, N°. 30.

1818.

AVIS DE L'EDITEUR.

Le petit Ouvrage que nous offrons au Public, étoit le livre favori de saint François-de-Sales, il l'appeloit son directeur; et c'est là qu'il avoue avoir puisé cette force qui lui fit dompter ses passions, et lui ouvrit le chemin de la perfection chrétienne. Le témoignage rendu au Combat Spirituel, *par le saint évêque de Genève, n'a pas besoin d'être confirmé. Qui mieux que saint François auroit pu apprécier ce livre? Il le recommandoit aux personnes qu'il dirigeoit, il le conseilloit à tous les chrétiens. Il a même été jusqu'à le mettre, en quelque sorte, au-dessus de l'*Imitation *dont les chapitres ne forment pas un traité suivi. Quoiqu'il en soit du mérite du* Combat Spirituel, *son auteur, comme celui de l'*Imitation, *n'est pas irrévocablement connu; ce-*

pendant tout porte à croire que ce Livre fut composé par un religieux Théatin, nommé Scupoli, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1610.

La première édition parut à Venise en 1589 *: et avant la mort du P. Scupoli, il y avoit déjà eu* 50 *éditions de cet ouvrage. Il paroît certain que l'auteur augmenta peu à peu son livre, car il n'eut d'abord que* 24 *chapitres, et dès* 1608, *on en donna à Paris une traduction en* 60 *chapitres. Lorsqu'Alexandre VII eut béatifié saint François-de-Sales en* 1659, *il fit dire au P. Bozomo, général des Théatins,* qu'il avoit béatifié un enfant de sa Congrégation, *puisqu'en effet le saint Évêque avoit puisé sa doctrine dans le* Combat Spirituel.

La traduction que nous donnons est celle du P. Brignon, Jésuite, laquelle depuis 1688 *a toujours paru avec un nouveau*

succès. Le seul changement que le traducteur se soit permis, c'est d'adresser les chapitres généralement à tous les lecteurs, au lieu que le P. Scupoli adressa ses Instructions à une personne dévote, véritable ou supposée, qu'il nomme sa très-chère fille en Jésus-Christ.

a iij

PRIÈRES
PENDANT LA MESSE.
Au Commencement de la Messe.

FAITES-MOI la grâce, ô mon Dieu, d'entrer dans les dispositions où je dois être pour vous offrir dignement, par les mains du Prêtre, le Sacrifice redoutable auquel je vais assister; je vous l'offre en m'unissant aux intentions de Jésus-Christ et de son Eglise, 1.° pour rendre à votre divine Majesté l'hommage souverain qui lui est dû; 2.° pour vous remercier de tous vos bienfaits; 3.° pour vous demander avec un cœur contrit la rémission de mes péchés; 4.° enfin, pour obtenir tous les secours qui me sont nécessaires pour le salut de mon ame, et la vie de mon corps. J'espère de vous toutes ces grâces par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, qui veut bien être lui-même le Prêtre et la victime de ce Sacrifice adorable.

Au Confiteor.

QUOIQUE pour connoître mes péchés,

ô mon Dieu, vous n'ayez pas besoin de ma confession, et que vous lisiez dans mon cœur toutes mes iniquités, je vous les confesse néanmoins à la face du Ciel et de la terre; j'avoue que je vous ai offensé par mes paroles et par mes actions. Mes péchés sont grands, mais vos miséricordes sont infinies. Ayez compassion de moi, ô mon Dieu. Souvenez-vous que je suis votre enfant, l'ouvrage de vos mains; le prix de votre Sang.

Vierge sainte, Anges du Ciel, Saints et Saintes du Paradis, priez pour nous; et pendant que nous gémissons dans cette vallée de misères et de larmes, demandez grâce pour nous, et nous obtenez le pardon de nos péchés.

A l'Introït.

SEIGNEUR, qui avez inspiré aux Patriarches et aux Prophètes des désirs si ardens de voir descendre votre Fils unique sur la terre, donnez-moi quelque portion de cette sainte ardeur, et faites que malgré les embarras de cette vie mortelle, je

ressente en moi un saint empressement de m'unir avec vous.

Au Kyrie, eleison.

Je vous demande, ô mon Dieu, par des gémissemens et des soupirs réitérés, que vous me fassiez miséricorde, et quand je vous dirois à tous les momens de ma vie, *Seigneur, ayez pitié de moi*, ce ne seroit pas encore assez pour le nombre et pour l'énormité de mes péchés.

Au Gloria in excelsis.

La gloire que vous méritez, ô mon Dieu, ne vous peut être dignement rendue que dans le Ciel : mon cœur fait néanmoins ce qu'il peut sur la terre au milieu de son exil; il vous loue, il vous bénit, il vous adore, il vous glorifie, il vous rend grâces, et vous reconnoît pour le Saint des Saints et pour le seul Seigneur souverain du Ciel et de la terre, en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit.

Aux Oraisons.

Recevez, Seigneur, les prières qui vous sont adressées pour nous ; accordez-nous les grâces et les vertus que l'Eglise votre épouse vous demande par la bouche du Prêtre en notre faveur. Il est vrai que nous ne méritons pas d'être exaucés : mais considérez que nous vous demandons ces grâces par Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

Pendant l'Epître.

Je regarde cette Epître, ô mon Dieu, comme une lettre qui me vient du Ciel pour m'apprendre vos volontés adorables : accordez-moi, s'il vous plaît, la force dont j'ai besoin pour accomplir ce que vous m'ordonnez. C'est vous, Seigneur, qui avez inspiré aux Prophètes et aux Apôtres, les vérités qu'ils nous ont laissées par écrit ; faites-moi part de leurs lumières, et allumez en mon cœur ce feu sacré, dont ils ont été embrasés ; afin que comme eux, je vous

aime et je vous serve sur la terre, tous les jours de ma vie.

A l'Evangile.

Je me lève, ô souverain Législateur, pour vous marquer que je suis près de défendre aux dépens de tous mes intérêts, et de ma vie même, les grandes vérités qui sont contenues dans le saint Evangile. Donnez-moi, Seigneur, autant de force pour accomplir votre divine parole, que vous m'inspirez de fermeté pour la croire.

Pendant le Credo.

Oui, mon Dieu, je crois toutes les vérités que vous avez révélées à votre sainte Eglise. Il n'y en a pas une seule pour laquelle je ne voulusse donner mon sang; et c'est dans cette entière soumission que m'unissant intérieurement à la profession de foi que le Prêtre vous fait, je dis à présent d'esprit et de cœur, comme il vous le dit de vive voix, que je crois fermement en vous et à tout ce que l'Eglise croit: je proteste à la face de vos Autels que je veux

vivre et mourir dans les sentimens de cette foi pure, et dans le sein de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

A l'Offertoire.

Quoique je ne sois qu'une créature mortelle et pécheresse, je vous offre par les mains du Prêtre, ô vrai Dieu vivant et éternel, ce pain et ce vin qui doivent être changés au Corps et au Sang de Jésus-Christ votre Fils. Recevez, Seigneur, ce Sacrifice ineffable en odeur de suavité; et souffrez que j'unisse à cette oblation sainte le Sacrifice que je vous fais de mon corps, de mon ame, et de tout ce qui m'appartient. Changez-moi, ô mon Dieu, en une nouvelle créature, comme vous allez changer par votre puissance ce pain et ce vin.

Au Lavabo.

Lavez-moi, Seigneur, dans le sang de l'Agneau qui va vous être immolé, et purifiez jusqu'aux moindres souillures de mon ame; afin qu'en m'approchant de votre saint Autel, je puisse élever vers vous des mains



pures et innocentes, comme vous me l'ordonnez.

Pendant la Secrette.

RECEVEZ, ô mon Dieu, le Sacrifice qui vous est offert pour l'honneur et la gloire de votre saint nom, pour notre propre avantage, et pour celui de votre sainte Eglise; c'est pour entrer dans ses intentions que je vous demande toutes les grâces qu'elle vous demande maintenant par le ministère du Prêtre, auquel je m'unis pour les obtenir de votre divine bonté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

A la Préface.

DÉTACHEZ-NOUS, Seigneur, de toutes les choses d'ici-bas, élevez nos cœurs vers le Ciel, attachez-les à vous seul, et souffrez qu'en vous rendant les louanges et les actions de grâces qui vous sont dues, nous unissions nos foibles voix aux concerts des Esprits bienheureux, et que nous disions dans le lieu de notre exil, ce qu'ils chantent dans le séjour de la gloire : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur,*

le Dieu des armées, qu'il soit glorifié au plus haut des Cieux.

Après le Sanctus.

PÈRE éternel, qui êtes le souverain Pasteur des Pasteurs, conservez et gouvernez votre Eglise, sanctifiez-la, et répandez-la par toute la terre; unissez tous ceux qui la composent dans un même esprit et un même cœur. Bénissez notre Saint Père le Pape, notre Prélat, notre Roi, notre Pasteur, et tous ceux qui sont dans la foi de votre Eglise.

Au premier Memento.

JE vous supplie, ô mon Dieu, de vous souvenir de mes parens, de mes amis, de mes bienfaiteurs spirituels et temporels. Je vous recommande aussi de tout mon cœur les personnes desquelles je pourrois avoir reçu quelque mauvais traitement. Oubliez leurs péchés et les miens; donnez-leur part aux mérites de ce divin sacrifice, et comblez-les de vos bénédictions en ce monde et en l'autre.

A l'élévation de la sainte Hostie.

O Jésus mon Sauveur, vrai Dieu et vrai Homme, je crois fermement que vous êtes réellement présent dans la sainte Hostie. Je vous y adore de tout mon cœur, comme mon Seigneur et mon Dieu. Donnez-moi, et à tous ceux qui sont ici présens, la foi, la religion et l'amour que nous devons avoir pour vous dans ce mystère adorable.

A l'élévation du Calice.

J'adore en ce Calice, ô mon divin Jésus, le prix de ma rédemption, et celle de tous les hommes. Laissez couler, Seigneur, une goutte de ce sang adorable sur mon ame, afin de la purifier de tous ses péchés, et de l'embraser du feu sacré de votre amour.

Après l'élévation.

Ce n'est plus du pain et du vin; c'est le corps adorable et le précieux sang de Jésus-Christ votre Fils, que nous vous offrons, ô mon Dieu en mémoire de sa Passion, de sa Résurrection

et de son Ascension; recevez-les, Seigneur, de nos mains, et remplissez-nous de vos grâces.

Au second Memento.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des ames qui sont dans le purgatoire; elles ont l'honneur de vous appartenir et d'être vos épouses. Je vous recommande particulièrement celle de mes parens, de mes amis et de mes bienfaiteurs spirituels et temporels, et celles qui ont le plus besoin de prières.

Au Pater.

Quoique je ne sois qu'une misérable créature, cependant grand Dieu, je prends la liberté de vous appeler mon Père, puisque vous le voulez. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de ne point dégénérer de la qualité de votre enfant, et ne permettez pas que je fasse jamais rien qui en soit indigne. Que votre saint Nom soit sanctifié partout l'univers: régnez dès-à-présent dans mon cœur par votre grâce, afin que je puisse régner éternellement avec vous dans la gloire,

et faire votre volonté sur la terre, comme les Saints la font dans le Ciel. Vous êtes mon Père, donnez-moi donc, s'il vous plaît, ce pain céleste dont vous nourrissez vos enfans; pardonnez-moi, comme je pardonne de bon cœur pour l'amour de vous à tous ceux qui m'auroient offensé; et ne permettez pas que je succombe jamais à aucune tentation; mais faites que par le secours de votre grâce je triomphe de tous les ennemis de mon salut.

*A l'*Agnus Dei.

AGNEAU de Dieu, qui avez bien voulu vous charger des péchés du monde, ayez pitié de nous; mais vos miséricordes sont infinies; effacez donc nos péchés, et donnez-nous la paix avec nous-mêmes et avec notre prochain, en nous inspirant une profonde humilité, et en étouffant en nous tout désir de vengeance.

Au Domine, non sum dignus.

HÉLAS! Seigneur, il n'est que trop vrai que je ne mérite pas de vous

recevoir ; je m'en suis rendu tout-à-fait indigne par mes péchés ; je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent et qu'ils m'éloignent de vous. Une seule de vos paroles peut guérir mon ame, ne l'abandonnez pas, ô mon Dieu, et ne permettez pas qu'elle soit jamais séparée de vous.

A la communion du Prêtre.

Si je n'ai pas aujourd'hui le bonheur d'être nourri de votre chair adorable, ô mon aimable Jésus, souffrez au moins que je vous reçoive d'esprit et de cœur, et que je m'unisse à vous par la Foi, par l'Espérance, et par la charité. Je crois en vous, ô mon Dieu, j'espère en vous, et vous aime de tout mon cœur.

Quand le prêtre ramasse les particules de l'Hostie.

La moindre partie de vos grâces est infiniment précieuse, ô mon Dieu. Je l'ai dit, je ne mérite pas d'être assis à votre table comme votre enfant, mais permettez-moi, au moins de ramasser les miettes qui en tombent, comme la Cananée le dési-

roît ; faites que je ne néglige aucune de vos inspirations, puisque cette négligence pourroit vous obliger à m'en priver entièrement.

Pendant les dernières Oraisons.

Vous voulez, Seigneur, que nous vous adressions sans cesse nos prières, parce que nous avons toujours besoin de vos grâces; répandez-les sur nous et donnez-nous cet esprit de prières, qui est un esprit d'humilité, de confiance et d'amour; nous vous en supplions par Jésus-Christ votre Fils, qui règne avec vous dans la gloire.

Avant la Bénédiction.

Très-sainte et très-adorable Trinité; Père, Fils et Saint-Esprit, qui êtes un seul et vrai Dieu, en trois personnes; c'est par vous que nous avons commencé ce sacrifice, c'est par vous que nous le finissons; ayez-le pour agréable, et ne nous renvoyez pas sans nous avoir donné votre sainte bénédiction.

Pendant le dernier Evangile.

Verbe éternel par qui toutes choses

ont été faites, et qui vous étant fait homme pour l'amour de nous, avez institué cet auguste sacrifice; nous vous remercions très-humblement de nous avoir fait la grâce d'y assister aujourd'hui. Que tous les Anges et tous les Saints vous en louent à jamais dans le Ciel. Pardonnez-moi; ô mon Dieu la dissipation où j'ai laissé aller mon esprit, et la froideur que j'ai sentie en mon cœur dans un temps où il devoit être tout occupé de vous et tout embrasé d'amour pour vous. Oubliez, Seigneur, mes péchés, pour lesquels Jésus-Christ votre Fils vient d'être immolé sur cet Autel; ne permettez pas que je sois assez malheureux pour vous offenser davantage; mais faites que marchant dans les voies de la justice, je vous regarde sans cesse comme la règle et la fin de toute mes pensées, mes paroles et mes actions. Ainsi soit-il.



LE COMBAT SPIRITUEL.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste la perfection Chrétienne ; que pour l'acquérir il faut combattre, et pour sortir victorieux de ce combat quatre choses sont nécessaires.

Si vous désirez, ô ame chétienne, parvenir au comble de la perfection évangélique, et vous unir tellement à Dieu, que vous deveniez un même esprit avec lui, il faut, pour réussir dans un dessein qui est le plus grand et le plus noble qu'on puisse dire ou imaginer, que vous sachiez d'abord ce que c'est que la véritable et la parfaite spiritualité.

Quelques-uns ne regardent la vie spirituelle que par le dehors ; la font consister dans les pénitences extérieures, dans les haires, les disciplines, les jeûnes, les veilles, et dans d'autres semblables mortifications de la chair.

Plusieurs, et sur-tout les femmes, s'imaginent être consommées en vertu, lorsqu'elles se sont fait une habitude de réciter de longues prières vocales, d'entendre beaucoup de Messes, d'assister à tout l'Office divin, de demeurer long-temps dans l'Eglise, et de communier souvent.

Quelques-uns, même parmi ceux qui servent Dieu dans la religion, croient que pour être parfait, il suffit d'être assidu au chœur, de bien observer la discipline religieuse ; et ainsi les uns mettent la perfection dans l'un de ces exercices, les autres dans l'autre ; mais il est certain qu'ils se trompent tous : car, comme les œuvres extérieures ne sont, ou que des dispositions pour devenir parfaitement saint, ou des fruits de la parfaite sainteté, l'on ne peut dire que ce soit en ces sortes d'œuvres que consiste la perfection chrétienne et la véritable spiritualité.

Ce sont de puissans moyens pour devenir vraiment spirituel et vraiement parfait ; et, quand on en use avec discrétion, ils servent merveilleusement à fortifier la nature, toujours lâche pour le bien et toujours ardente pour le mal ; à pousser les attaques, à éviter les piéges de notre ennemi commun, et à obtenir enfin du Père des miséricordes les secours qui sont nécessaires à tous les justes, principalement à ceux qui commencent.

Ce sont aussi des fruits excellens d'une vertu consommée dans les personnes tout-à-fait saintes et spirituelles ; car elles maltraitent leur corps, ou pour le punir de ses révoltes passées, ou pour l'humilier et l'assujettir à son Créateur. Elles se tiennent dans la solitude et dans le silence, loin du commerce du monde, afin de se garantir des moindres fautes, et de n'avoir plus de conversation que dans le Ciel avec les Anges. Elles s'occupent aux bonnes œuvres et au service divin ; elles vaquent à la prière ; elles méditent sur la vie et sur la passion du Sauveur, non par un esprit de curiosité, ni parce

qu'elles y trouvent quelque goût sensible, mais par le désir de mieux connoître d'un côté les miséricordes divines, et de l'autre leurs ingratitudes, de s'exciter de plus en plus à aimer Dieu et à se haïr elles-mêmes, à suivre Notre-Seigneur en portant sa croix, en renonçant à leur propre volonté, en fréquentant les Sacremens, sans autre vue que d'honorer Dieu, de s'unir plus étroitement à lui, de se fortifier davantage contre les puissances de l'enfer.

Il arrive tout le contraire à des gens grossiers et imparfaits qui mettent leur dévotion dans les œuvres extérieures; car souvent elles sont causes de leur perte, et leur nuisent beaucoup plus que des péchés manifestes; non que de soi elles ne soient bonnes, mais parce qu'ils en font un mauvais usage : ils s'y attachent de telle sorte, que négligeant de veiller sur les mauvais mouvemens de leur cœur, ils lui donnent toute liberté, ils le laissent suivre son penchant, et l'exposent aux tromperies du démon; et alors cet esprit trompeur voyant qu'ils s'écartent du droit chemin, non-seulement les invite à continuer

tinuer avec plaisir leurs exercices accoutumés, mais leur remplit l'imagination des vaines idées des délices du paradis, où ils croient être déjà parmi les Anges, et jouir de la vue de Dieu; il a même la malice de leur suggérer dans l'oraison des pensées sublimes, curieuses, agréables, afin qu'ayant, en quelque manière, oublié le monde et les choses d'ici-bas, ils s'imaginent être élevés au troisième Ciel.

Mais, pour peu de réflexion que l'on fasse sur leur conduite, on voit leur égarement, et combien ils sont éloignés de cette haute perfection que nous recherchons; car en toutes choses, grandes ou petites, ils souhaitent d'être préférés aux autres; ils ne suivent que leur propre jugement, ils ne font que leur propre volonté; et, aveugles en tout ce qui les regarde, ils ont toujours les yeux ouverts pour observer et pour censurer les actions d'autrui : que si on donne la moindre atteinte à cette vaine réputation où ils croient être dans le monde, et dont ils sont très-jaloux; si on leur commande de quitter certaines pratiques de dévo-

tion, à quoi ils sont habitués, ils se troublent et s'inquiètent étrangement. Si Dieu même, voulant leur apprendre à se connoître, et leur montrer le vrai chemin de la perfection, leur envoie des adversités, des maladies, des persécutions cruelles, qui sont les épreuves les plus certaines de la fidélité de ses serviteurs, et qui n'arrivent jamais sans son ordre ou sans sa permission; on voit alors leur intérieur gâté jusques dans le fond par l'orgueil dont il est rempli.

En tous les événemens, soit heureux, soit malheureux, de cette vie, ils ne savent ce que c'est de conformer leur volonté à celle de Dieu, de s'humilier sous sa main toute-puissante; de se soumettre à ses jugemens, non moins justes que secrets et impénétrables; de s'abaisser au-dessous de toutes les créatures, à l'imitation de Jésus souffrant et humilié; d'aimer leurs persécuteurs, comme ceux dont la divine bonté se sert pour les former à la mortification, et pour coopérer avec elle, non-seulement à leur salut, mais encore à leur perfection. De là vient qu'ils sont toujours en un danger

évident de périr : car, regardant avec des yeux obscurcis par l'amour-propre, et eux-mêmes, et leurs actions extérieures, qui de soi sont bonnes, ils viennent à s'enorgueillir, à se croire fort avancés dans la voie de Dieu, à condamner le prochain; et souvent l'orgueil les aveugle jusqu'à un tel point, qu'il faut une grâce toute extraordinaire du Ciel pour les convertir.

Aussi l'expérience nous fait-elle voir qu'il y a beaucoup moins de peine à ramener un pécheur déclaré, qu'un pécheur qui se déguise et se cache volontairement à lui-même, sous le voile de la vertu. Vous comprenez bien maintenant que la vie spirituelle ne consiste pas en toutes ces choses dont nous venons de parler, si on ne les considère que par le dehors; elle consiste proprement à connoître la bonté et la grandeur infinie de Dieu, à sentir en même temps notre bassesse et notre penchant au mal; à aimer Dieu, et à nous soumettre, non-seulement à lui, mais en toute créature pour l'amour de lui; à renoncer entièrement à notre propre volonté, afin de suivre la

sienne ; et sur-tout à faire ces choses pour la seule gloire de son nom, sans autre dessein que de lui plaire, par la raison seule qu'il veut, et qu'il mérite que ses créatures l'aiment et le servent.

C'est ce que porte la loi de l'amour que l'Esprit-Saint a gravé dans le cœur des justes, c'est par-là que l'on pratique cette abnégation de soi-même si recommandée par le Sauveur dans l'Evangile : c'est ce qui rend son joux si doux, et son fardeau si léger, c'est en cela que consiste la parfaite obéissance que ce divin Maître nous a toujours enseignée, et par ses paroles, et par ses exemples. Puis donc que vous aspirez au plus haut degré de perfection, vous devez vous faire une continuelle guerre, et employer toutes vos forces pour détruire ce qu'il y a en vous d'affections vicieuses, quelque légères qu'elles soient : ainsi il faut nécessairement vous préparer au combat, avec toute la résolution et toute l'ardeur possibles ; parce que nul ne remportera la couronne qu'après avoir généreusement combattu.

Mais songez que comme il n'est point de plus rude guerre que celle-ci, puisqu'en combattant contre soi-même, on est combattu par soi-même; il n'est point aussi de victoire, ni plus agréable à Dieu, ni plus glorieuse au vainqueur : car quiconque a le courage de mortifier ses passions, de dompter ses appétits, de réprimer jusqu'aux moindres mouvemens de sa propre volonté, il fait une œuvre d'un plus grand mérite devant Dieu, que si, sans cela, il se déchiroit le corps par des disciplines sanglantes, ou qu'il jeûnât plus austèrement que les anciens solitaires ou que même il convertît plusieurs milliers de pécheurs.

Et en effet, quoiqu'à prendre les choses en elles-mêmes, Dieu fasse beaucoup plus d'état de la conversion d'une ame, que de la mortification de quelque désir déréglé, chacun néanmoins doit mettre son principal soin à faire ce que Dieu demande particulièrement de lui. Or, ce que Dieu demande avant toutes choses, est qu'on travaille tout de bon à mortifier ses passions; et cela lui plaît davantage, que si, avec un

cœur immortifié, on lui rendoit quelque service plus considérable.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la perfection chrétienne, et qu'afin d'y parvenir, il faut se résoudre à une guerre continuelle contre vous-mêmes; commencez par vous munir de quatre choses, comme d'armes, sans lesquelles il est impossible que vous sortiez victorieux de ce combat spirituel. Ces quatre choses sont la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre corps et de votre ame, et l'exercice de la prière. Nous en parlerons, avec la grâce de Dieu, d'une manière claire et succincte dans les chapitres suivans.

CHAPITRE II.

De la défiance de soi-même.

LA défiance de soi-même est si nécessaire dans le combat spirituel, qu'on ne peut, sans cette vertu, non-seulement vaincre tous ses enne-

mis, mais surmonter les moindres passions. Cette vérité doit être gravée profondément dans notre esprit; parce qu'encore que nous ne soyons qu'un pur néant, nous ne laissons pas de concevoir de l'estime pour nous-mêmes, et de croire, sans nul fondement, que nous sommes quelque chose. Ce vice est l'effet de la corruption de notre nature; mais plus il est naturel, plus on a de peine à le reconnaître. Dieu qui voit tout, le regarde avec horreur, parce qu'il veut que nous soyons très-persuadés qu'il n'y a dans nous, ni vertu ni grâce qui ne vienne de lui seul, comme de la source de tout bien, et que nous sommes incapables de former sans lui une pensée qui puisse lui plaire.

Mais quoique la défiance de soi-même soit un don du Ciel, que Dieu communique à ses amis, tantôt par ses saintes inspirations, tantôt par des peines très-fâcheuses, tantôt par des tentations presqu'insupportables, et par d'autres voies qui nous sont cachées, il désire néanmoins que nous fassions de notre côté toutes choses possibles pour l'acqué-

rir. Nous l'obtiendrons infailliblement, si, avec le secours de la grâce, nous employons bien les quatre moyens dont je vais parler.

Le premier, est de nous remettre devant les yeux notre bassesse et notre néant, et de reconnoître que par nos forces naturelles nous ne pouvons rien faire de bien, ni qui soit d'aucun mérite pour le Ciel.

Le second, est de demander à Dieu avec beaucoup d'humilité et de ferveur cette importante vertu, qui ne peut venir que de lui. Nous confesserons d'abord que non-seulement nous ne l'avons pas, mais que de nous-mêmes nous sommes dans une entière impuissance de l'acquérir. Nous nous jetterons ensuite aux pieds du Seigneur, et nous la lui demanderons plusieurs fois, avec une ferme espérance d'être exaucés, pourvu que nous attendions patiemment l'effet de notre prière, et que nous continuions à prier aussi long-temps qu'il plaira à sa Providence.

Le troisième, est de nous accoutumer peu à peu à nous défier de nous-mêmes, à craindre les illu-

sions de notre propre jugement, la violente inclination de notre nature au péché, l'effroyable multitude des ennemis qui nous attaquent de toute part, qui sont, sans comparaison, plus rusés, aguerris et plus forts que nous, qui savent se transformer en Anges de lumière, et qui nous tendent partout des piéges dans la voix du ciel.

Le quatrième, est qu'à chaque fois que nous commettons quelque faute, nous rentrions en nous-mêmes, pour considérer attentivement jusqu'où va notre foiblesse ; parce que Dieu ne permet nos chutes, qu'afin qu'éclairés d'une nouvelle lumière, nous nous connoissions mieux que jamais, que nous apprenions à nous mépriser comme de viles créatures, et que nous concevions un désir sincère d'être méprisés des autres ; sans cela nous ne devons pas espérer d'avoir jamais la défiance de nous-mêmes, qui est fondée sur l'humanité et sur une connaissance expérimentale de notre misère.

En effet, quiconque veut s'approcher de la vérité incréée, et de

la source des lumières, doit nécessairement se connoître à fond, et n'être pas, comme les superbes qui s'instruisent par leurs propres chutes, qui commencent à ouvrir les yeux, lorsqu'ils sont tombés dans quelque désordre honteux et imprévu; Dieu le permettant ainsi, afin qu'ils sentent leur foiblesse, et que par cette funeste expérience ils viennent à se défier de leurs forces : mais Dieu ne se sert ordinairement d'un remède si fâcheux pour guérir leur présomption, que quand les autres plus faciles et plus doux n'ont pas eu l'effet qu'il prétend.

Il permet au reste que l'homme tombe plus ou moins souvent, selon qu'il a plus ou moins d'orgueil, et s'il se trouvoit quelqu'un aussi exempt de ce vice, que fut la Sainte Vierge, j'ose dire qu'il ne tomberoit point du tout. Lors donc qu'il vous arrive quelque chute, recourez incontinent à la connoissance de vous-même, priez instamment Notre-Seigneur de vous donner ses vraies lumières, afin que vous vous connoissiez tel que vous êtes à ses yeux, et que vous cessiez de présumer de votre vertu. Autre-

ment vous retomberez dans les mêmes fautes, peut-être en commettrez-vous de plus grandes, qui seront cause de la perte entière de votre ame.

CHAPITRE III.

De la confiance en Dieu.

Quoique la défiance de soi-même soit très-nécessaire dans le combat spirituel, comme nous venons de le montrer; cependant si elle est seule, et qu'on n'ait point d'autre secours, on prendra bientôt la fuite, ou l'on sera désarmé et vaincu par l'ennemi. Il faut donc y ajouter une grande confiance en Dieu, qui est l'auteur de tout bien, et de qui seul on doit attendre la victoire. S'il est vrai que de notre fonds nous ne sommes rien, nous ne pouvons nous promettre que des chutes dangereuses et fréquentes, et nous avons tout sujet de nous défier de nos forces; mais si nous sommes parfaitement convaincus de notre foiblesse, nous remporterons sans doute, avec l'assistance du Sei-

gneur, de grands avantages sur nos ennemis, n'y ayant rien de plus puissant pour nous attirer les grâces du ciel, que de nous armer d'une généreuse confiance en Dieu. Nous avons quatre moyens d'acquérir cette excellente vertu.

Le premier, est de la demander humblement à Notre-Seigneur.

Le second, de considérer attentivement avec les yeux de la foi, la toute-puissance et la sagesse infinie de cet Etre souverain, à qui rien n'est impossible ni difficile, de qui la bonté n'a point de bornes, qui, par un excès d'amour pour ceux qui le servent, est prêt à toute heure et à tout moment de leur donner tout ce qui leur est nécessaire pour vivre en homme spirituels, et pour se rendre tout-à-fait maîtres d'eux-mêmes.

La seule chose qu'il leur demande, c'est qu'ils recourent à lui avec confiance. Hé! qu'y a-t-il de plus juste? Comment seroit-il possible que cet aimable Pasteur (*Luc.* 15. 4.) qui, durant trente-trois ans n'a point cessé de courir après la brebis égarée, par des chemins laborieux et pleins d'épines avec des peines si extrêmes,

qu'il lui en a coûté le sang et la vie ? comment, dis-je, seroit-il possible qu'un si bon Pasteur, voyant maintenant sa brebis revenir à lui, dans le dessein de ne plus suivre d'autre conduite que la sienne, et avec une volonté, peut-être encore un peu foible, mais sincère de lui obéir, ne voulût pas la regarder de bon œil, ni prêter l'oreille à ses cris, ni la rapporter sur ses épaules à la bergerie ? Sans doute qu'il a une joie inconcevable de la recevoir dans le troupeau, et qu'il invite les Anges du Ciel à s'en réjouir avec lui.

Car s'il cherche avec tant de diligence la dragme de l'Evangile, qui est la figure du pécheur; s'il remue tout pour la trouver, peut-il rejeter celui qui comme une brebis ennuyée de ne plus voir son Pasteur, se met en devoir de retourner au bercail ? Quelle apparence que l'époux des ames, qui frappe sans cesse à la porte de notre cœur, et qui brûle d'y entrer, qui n'a point de plus grand plaisir que de se communiquer à nous, et de nous combler de ses biens, quelle apparence que trouvant la porte ouverte, et voyant que

nous le prions de nous honorer de sa visite, il ne daignât pas nous accorder la faveur que nous souhaitons.

Le troisième moyen d'acquérir cette salutaire confiance, est de rappeler souvent dans notre mémoire les divines Ecritures, ces oracles de la vérité, qui en mille endroits assurent formellement que quiconque *espère en Dieu, ne tombera point dans la confusion*. (Ps. 30. 2.)

Enfin, le quatrième moyen d'avoir tout ensemble et la défiance de nous-mêmes et la confiance de Notre-Seigneur est que, lorsque nous avons ou quelques bonne œuvre à faire, ou quelque passion à combattre, avant de rien entreprendre, nous jettions les yeux d'un côté sur notre foiblesse, et de l'autre sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté infinie de Dieu; et que tempérant la crainte qui vient de nous, par l'assurance que Dieu nous donne, nous nous exposions courageusement à tout ce qu'il y a de plus pénible dans les travaux, et de plus rude dans les combats. Avec ces armes, jointes à la prière, comme on verra dans dans la suite, nous serons

capables d'exécuter les plus grands desseins, et de remporter les plus insignes victoires.

Que si nous manquons à suivre cet ordre, quoiqu'il nous semble que nous agissions par le principe d'une véritable espérance en Dieu, nous nous trompons le plus souvent, parce que la présomption est si naturelle à l'homme, qu'elle se mêle insensiblement avec la confiance qu'il s'imagine avoir en Dieu, et avec la défiance qu'il croit avoir de lui-même. Ainsi, pour s'éloigner le plus possible de la présomption, et pour faire entrer dans toutes ses œuvres les deux vertus qui sont opposées à ce vice, il faut que la considération de sa foiblesse aille devant celle de la toute puissance divine, et que l'une et l'autre précèdent toutes ses œuvres.

CHAPITRE IV.

Comment l'on peut juger si l'on a véritablement la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.

Un homme présomptueux croit avoir acquis la confiance de lui-même et la confiance en Dieu : mais c'est une erreur qu'on ne connoît jamais mieux que lorsqu'on vient à tomber en quelque péché. Car alors, si l'on se trouble, si l'on s'afflige, si l'on perd toute espérance d'avancer dans la vertu, c'est signe que l'on a mis sa confianee, non pas en Dieu, mais en soi. Et plus la tristesse et le désespoir sont grands, plus on peut juger qu'on est coupable en ce point.

Car si celui qui se défie beaucoup de soi-même, et qui se confie beaucoup en Dieu, commet quelque faute, il ne s'en étonne point, il n'en a ni inquiétude, ni chagrin ; parce qu'il voit bien que c'est l'effet da sa foiblesse, et du peu de soin qu'il a eu d'établir sa consiance en Dieu. Sa

chute au contraire lui apprend à se défier davantage de ses forces, et à se confier davantage au secours du Tout-Puissant. Il déteste par-dessus toutes choses son péché ; il condamne la passion ou l'habitude vicieuse qui en a été la cause ; il conçoit une très-vive douleur d'avoir offensé son Dieu ; mais sa douleur toujours tranquille ne l'empêche pas de revenir à ses premières occupations, ni de poursuivre ses ennemis jusqu'à la mort.

Plût à Dieu que ce que je dis fût bien médité par de certaines personnes, qui veulent passer pour spirituelles, et qui, étant une fois tombées en quelque faute, ne peuvent, ni ne veulent se donner aucun repos ; mais sont dans une étrange impatience d'aller trouver leur directeur, plutôt pour se délivrer de la peine que leur cause l'amour-propre, que par quelqu'autre motif, quoique leur principal soin dût être de se laver de leurs péchés par le sacrement de Pénitence, et de se prémunir contre les rechutes, par celui de l'Eucharistie.

CHAPITRE V.

De l'erreur de beaucoup de gens, qui prennent la pusillanimité pour une vertu.

C'est encore une illusion bien commune que d'attribuer à la vertu cette crainte et ce trouble qu'on ressent après le péché, car quoique l'inquiétude qui suit le péché, soit accompagnée de quelque douleur, elle ne procède néanmoins que d'un fond d'orgueil, d'une présomption secrète, causée par la confiance trop grande qu'on a en ses forces. Lors donc qu'un homme, qui, se croyant affermi dans la vertu, méprise les tentations, vient à reconnoître par expérience, qu'il e t fragile et pécheur comme les autres ; il s'étonne de sa chute, comme d'une chose suprenante ; et voyant tout son appui renversé, se laisse aller au chagrin et au désespoir.

Ce malheur n'arrive jamais aux ames humbles qui ne présument point d'elles-mêmes, et qui ne s'ap-

puient qu'en Dieu seul ; car lorsqu'elles ont failli, elles n'en sont ni surprises, ni troublées, parce que la lumière de la vérité qui les éclaire, leur fait voir que c'est un effet naturel de leur inconstance et de leur foiblesse.

CHAPITRE VI.

De quelques autres avis très-utiles pour acquérir la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.

Comme tout ce que nous avons de force pour vaincre notre ennemi, vient de la défiance de nous-mêmes, et de la confiance en Dieu, j'ai cru devoir encore donner quelques avis très-nécessaires pour obtenir ces vertus.

Premièrement donc, que chacun se mette bien dans l'esprit que ni tous les talens, et naturels et acquis, de quelque espèce qu'ils soient, ni toutes les grâces gratuites, ni l'intelligence de toutes les Ecritures, ni tous les devoirs rendus à Dieu durant

l'espace de plusieurs années ; que rien, dis-je de tout cela ne peut le rendre capable d'accomplir la divine volonté, et de satisfaire à ses devoirs si la main du Tout-Puissant ne le fortifie dans chaque occasion qui se présente, ou de faire quelque bonne œuvre, ou de surmonter quelque tentation, ou de sortir de quelque péril, ou de supporter quelque croix que la Providence lui envoie. Il faut donc que tous les jours de sa vie, à chaque heure, à chaque moment il se propose cette vérité, que jamais il ne l'oublie : et par ce moyen il s'éloignera du vice de la présomption, et n'osera pas se confier témérairement en ses forces.

Mais pour avoir une plus ferme espérance en Dieu, l'on doit croire sans nul doute qu'il lui est également facile de vaincre toutes sortes d'ennemis, soit qu'ils soient peu, ou en grand nombre ; qu'ils soient forts et aguerris, ou foibles et sans expérience. Suivant ce principe, quand une ame seroit chargée de péchés, quand elle auroit tous les défauts imaginables, quand elle se seroit inutilement efforcée de se corriger

de ses vices, et de pratiquer les vertus, quand même elle se sentiroit de jour en jour plus de penchant pour le mal, au lieu d'avancer dans la perfection, elle ne devroit pas pour cela manquer de confiance en Notre-Seigneur, perdre courage, et abandonner ses exercices spirituels : elle devroit au contraire s'exciter plus que jamais à la ferveur, et à faire de nouveaux efforts pour repousser l'ennemi.

Car en cette espèce de combat, on est toujours victorieux quand on a assez de cœur pour ne point quitter les armes, et pour tout espérer de Dieu : son secours ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, quoiqu'assez souvent il permette que dans la mêlée ils reçoivent quelque blessure. Il faut donc combattre jusqu'à la fin : et c'est de là que la victoire dépend. Car du reste celui qui combat pour le service de Dieu, qui met en lui seul toute sa confiance, trouve toujours aux plaies qu'il reçoit un remède prompt et efficace, et lorsqu'il y pense le moins, il voit son ennemi à ses pieds.

CHAPITRE VII.

Du bon usage des puissances, et premièrement qu'il faut que l'entendement soit libre de l'ignorance et de la curiosité.

SI dans le combat spirituel, nous n'avions pas d'autres armes que la défiance de nous-mêmes, et la confiance en Dieu, non-seulement nous ne pourrions pas vaincre nos passions, mais nous tomberions souvent en de grands défauts. C'est pourquoi il faut joindre le bon usage des puissances de notre corps et de notre ame, qui est la troisième chose que nous avons proposée comme un moyen nécessaire pour arriver à la perfection.

Commençons donc par régler l'entendement et la volonté. L'entendement doit être exempt des deux grands vices, dont il a peine à se défendre. L'un est l'ignorance, qui l'empêche de connoître la vérité, qui est son objet. Il faut donc qu'à force de

l'exercer, on dissipe ses ténèbres, et qu'on l'éclaire, de sorte qu'il voie ce qui est à faire pour purger l'ame de ses passions déréglées, et pour l'orner des vertus. Or, cela se fait par deux moyens.

Le premier et le principal, est l'oraison, où l'on demande au Saint-Esprit ses lumières, qu'ils ne refuse jamais à ceux qui cherchent Dieu tout de bon, qui aiment à accomplir sa divine loi, et qui soumettent en toute rencontre leur jugement propre à celui de leurs supérieurs.

Le second, est une application continuelle à examiner soigneusement et de bonne foi les choses qui se présentent, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, et pour en juger, non pas selon l'apparence et sur le rapport des sens, ni selon l'opinion du monde, mais selon l'idée que l'esprit de Dieu nous en donne. Par ce moyen, nous connoîtrons clairement que ce que le monde aime avec tant d'ardeur, et ce qu'il recherche en tant de manières, n'est que vanité et illusion; que les honneurs et les plaisirs passent comme un songe, et qu'étant passés, il rem-

plisent l'ame de regret et de chagrin : que les opprobres sont des sujets de gloire, et les souffrances des sources de joie; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus généreux, ni qui nous rende plus semblables à Dieu, que de pardonner à nos ennemis, et de leur faire du bien; qu'il vaut mieux mépriser le monde, que d'être le maître du monde; qu'il est plus avantageux d'obéir pour l'amour de Dieu au dernier des hommes, que de commander aux rois et aux princes : qu'une humble connoissance de soi-même est préférable aux sciences les plus sublimes : qu'enfin l'on mérite plus de louange en mortifiant ses appétits dans les moindres choses, que si l'on prenoit beaucoup de villes ou qu'on défît de grandes armées; ou qu'on opérât des miracles, et qu'on ressuscitât même les morts.

CHAPITRE VIII.

De ce qui peut nous empêcher de juger sainement des choses ; et de ce qui peut nous aider à les bien connoître.

Ce qui nous empêche de juger sainement des choses dont nous venons de parler, et de beaucoup d'autres, c'est qu'aussitôt qu'elles se présentent à notre esprit, nous concevons pour elles, ou de l'amour ou de la haine ; que ces passions aveugles, qui préviennent la raison, nous les déguisent de telle sorte, qu'elles nous paroissent toutes différentes de ce qu'elles sont. Quiconque donc veut se garantir d'une illusion si commune et si dangereuse, doit veiller avec tant de soins sur son cœur, qu'il n'y souffre nulle affection déréglée pour quelque objet que ce soit.

Que si quelque objet vient s'offrir à lui, il faut que l'entendement le considère et l'examine à loisir, avant que la volonté se détermine, ou à l'embrasser, s'il est agréable, ou à

le rejeter, s'il est contraire. Car l'entendement n'étant pas encore préoccupé par la passion, peut sans nul obstacle démêler la vérité d'avec le mensonge, et discerner le mal caché le voile d'un bien apparent, d'avec le bien qui a l'apparence d'un mal véritable; mais dès que la volonté frappée par l'objet, commence à l'aimer ou à le haïr, l'entendement devient incapable de le reconnoître tel qu'il est, parce que la passion qui le lui cache, fait qu'il s'en forme une fausse idée : et alors le proposant encore une fois à la volonté toute autre qu'il n'est, cette puissance, déjà émue, redouble son affection ou son aversion pour lui, et ne peut plus garder de mesures, ni écouter la raison.

Dans un désordre et une confusion si étrange, l'entendement s'obscurcit de plus en plus, et représente toujours à la volonté l'objet plus odieux, ou plus aimable qu'auparavant. De sorte qu'à moins qu'on n'observe très-exactement la règle que j'ai donnée, et qui est très-importante en cette rencontre, les deux plus nobles facultés de l'ame ne font

que rouler comme dans un cercle, et tomber d'erreurs en erreurs, de ténèbres en ténèbres, d'abîme en abîme. Heureux ceux qui n'ont nulle attache à aucune créature, et qui, avant de rien aimer en ce monde, tâchent de connoître ce qui leur paroît aimable, qui en jugent selon la raison, et particulièrement selon les lumières naturelles que le Saint-Esprit leur communique, soit par lui-même, ou par ceux qui le gouvernent en sa place.

Mais remarquez que cet avertissement est quelquefois plus nécessaire en de certaines actions extérieures, qui de soi sont bonnes qu'en d'autres moins louables, parce qu'on y est plus facilement trompé, et qu'on s'y porte souvent avec trop de chaleur et d'indiscrétion. Il ne faut donc pas s'y engager aveuglement, puisqu'une seule circonstance du temps ou du lieu étant négligée, peut tout gâter; et qu'il suffit de ne pas faire les choses d'une certaine manière, ou selon l'ordre de l'obéissance, pour commettre de grandes fautes, ainsi qu'il paroît par l'exemple de beaucoup de gens, qui se sont perdus

dans le ministère et les exercices les plus saints.

CHAPITRE IX.

D'une autre chose nécessaire à l'entendement, pour bien connoître ce qui est le plus utile.

L'AUTRE vice, dont il faut que nous délivrions notre entendement, est la trop grande curiosité : car, lorsque nous nous remplissons l'esprit de pensées vaines, ridicules, criminelles, nous le rendons incapable de s'attacher à ce qui est le plus propre pour mortifier nos appétits déréglés, et pour nous conduire à la véritable perfection. Soyons donc tout-à-fait mort aux choses terrestres, et ne les recherchons point, si elles ne sont absolument nécessaires, quoiqu'elles ne soient pas défendues ; donnons peu de liberté à notre esprit ; ne permettons pas qu'il se répande vainement sur beaucoup d'objets ; rendons-le comme stupide pour toutes les connoissances profanes ; ne

prêtons jamais l'oreille aux nouvelles et aux bruits qui courent ; fuyons ceux qui n'aiment qu'à s'entretenir des affaires du monde ; ne soyons pas plus touché des diverses révolutions qui arrivent ici-bas, que si c'étoient des imaginations et des songes. Usons même de retenue à l'égard des choses du ciel ; ne portons point nos pensées trop haut ; contentons-nous d'avoir sans cesse devant les yeux Jésus crucifié, de savoir sa vie et sa mort, de connoître ce qu'il désire de nous. Laissons tout le reste, et nous rendons agréables à ce divin Maître, dont les vrais disciples sont ceux qui ne lui demandent que ce qui peut leur être de quelque secours pour le servir et pour faire sa volonté. Aussi hors de là, tout désir, toute recherche n'est qu'amour-propre, qu'orgueil spirituel, et que piége du démon.

Quiconque se gouvernera de la sorte, pourra se défendre des artifices de l'ancien serpent, qui, voyant dans ceux qui embrassent avec ferveur les exercices de la vie spirituelle, une volonté ferme et constante, les attaque du côté de l'en-

tendement ; afin que par l'entendement il gagne la volonté, et qu'il se rende maître de ces deux puissances. L'envie qu'il a de les tromper, fait qu'il leur inspire dans l'oraison des pensées sublimes, des sentimens relevés ; sur-tout si ce sont des esprits curieux, subtils, capables de s'enorgueillir, et de s'entêter de leurs idées et de leurs visions.

Son dessein est qu'ils s'amusent à de vains raisonnemens ; qu'ils y trouvent un goût sensible ; et que dans un faux repos, croyant jouir de Dieu, ils ne pensent point à purifier leur cœur, ni à acquérir la connoissance d'eux-mêmes, et la véritable mortification ; qu'ainsi pleins d'orgueil, ils se fassent une idole de leur esprit, et qu'enfin, s'accoutumant à ne consulter en toutes choses que leur propre sens, ils viennent à s'imaginer qu'ils n'ont plus besoin de conseil ni de la conduite de personne.

C'est-là un mal dangereux et presque incurable ; parce qu'il est bien plus difficile de guérir l'orgueil de l'entendement que celui de la volonté. Car l'orgueil de la volonté étant découvert et reconnu par l'entendement,

on y peut remédier par une soumission volontaire aux ordres de ceux à qui l'on doit obéir. Mais si un homme se met dans l'esprit, et qu'il soutienne avec opiniâtreté que son sentiment vaut mieux que celui de ses supérieurs, qui sera capable de le tromper? Comment reconnoîtra-t-il son erreur, Comment se soumettra-t-il à la direction d'un autre, lui, qui s'estime plus sage et plus éclairé que tous les autres? Si l'entendement, qui est l'œil de l'ame, qui seul peut voir et guérir l'enflure du cœur; si, dis-je, l'entendement est malade, s'il est aveugle et rempli lui-même d'orgueil, qui pourra trouver quelque remède à son mal? Si la lumière se change en ténèbres, si ce qui doit servir de règle, est faux et trompeur, que sera-ce de tout le reste?

Tâchons donc de nous défaire au plutôt d'un vice si pernicieux; ne permettons pas qu'il gâte le fond de notre ame; accoutumons-nous à soumettre notre jugement à celui d'autrui; à ne point trop raffiner dans les choses spirituelles, à aimer cette folie et cette simplicité si recom-

mandée par le grand Apôtre, (*I. Cor.* 3. 18.) et nous deviendrons incomparablement plus sages que Salomon.

CHAPITRE X.

De l'exercice de la volonté et de la fin où nous devons diriger toutes nos actions intérieures et extérieures.

Après avoir corrigé les vices de l'entendement, il est nécessaire de corriger ceux de la volonté, afin que renonçant à ses propres inclinations, elle se conforme entièrement à la volonté divine.

Remarquez donc qu'il ne suffit pas de vouloir, ni même de faire ce qui est le plus agréable à Dieu; mais que de plus il faut le vouloir et le faire par un mouvement de sa grâce; et par le désir de lui plaire. C'est en ceci principalement, que nous avons à combattre contre la nature, toujours si avide de plaisir, qu'en toutes choses, et quelquefois dans les spirituelles plus que dans les autres, elle cherche sa propre satis-

faction, et se contente ainsi elle-même avec d'autant moins de scrupule, qu'elle n'y aperçoit rien de mal. De-là vient que quand il s'agit d'entreprendre quelque bonne œuvre, nous nous y portons incontinent, non pas dans la seule vue d'obéir à Dieu, mais à cause d'un certain plaisir que nous trouvons quelquefois à faire les choses que Dieu nous commande.

Cette illusion est d'autant plus fine, que l'objet de notre affection et de nos désirs et meilleur en soi. Qui croirait que l'amour-propre, tout vicieux qu'il est, nous engage à vouloir nous unir à Dieu, et qu'en désirant de posséder Dieu, nous avons souvent plus d'égard à notre intérêt qu'à sa gloire et à l'accomplissement de sa volonté, qui est cependant l'unique chose que doivent envisager ceux qui l'aiment, qui le cherchent et qui font profession de garder sa loi. Pour éviter un écueil si dangereux, et pour nous accoutumer à ne rien vouloir, à ne rien faire que selon l'impression de l'esprit divin, et avec une intention très-pure d'honorer celui qui veut être, non-seulement le premier principe, mais

encore la dernière fin de toutes nos actions, voici ce qu'il y a à observer:

Quand il se présente une occasion de faire quelques bonnes œuvres, ne permettons pas à notre cœur de la désirer et de s'y affectionner, qu'auparavant nous n'ayons élevé notre esprit à Dieu, afin de savoir s'il veut que nous la fassions, et d'examiner si nous la désirons purement, parce qu'elle lui est agréable. De cette sorte notre volonté prévenue et réglée par celle de Dieu, se portera à aimer ce qu'il aime, par le seul motif de le satisfaire pleinement, et de procurer sa gloire. Il faut en user de même dans les choses que Dieu ne veut pas: car avant de les rejeter, nous devons pareillement nous élever en esprit vers, lui pour connoître sa volonté, et pour avoir quelque certitude qu'en les rejetant nous pourrons lui plaire.

Mais il est bon de remarquer qu'on ne découvre pas aisément les artifices de la nature corrompue, qui sous des prétextes spécieux, se cherche toujours elle-même, nous fait croire qu'en toutes nos œuvres nous n'avons point d'autre vue que de faire quel-

que chose d'agréable à Dieu. De-là vient que ce que nous embrassons, et ce que nous rejetons, dans le seul dessein de nous contenter nous-mêmes, nous croyons ne l'embrasser et ne le rejeter que par le désir de plaire à Notre-Seigneur, ou par la crainte de lui déplaire. Le remède le plus essentiel à ce mal consiste dans la pureté du cœur, que ceux qui s'engagent au combat spirituel, doivent se proposer pour fin, en se dépouillant du vieil-homme pour se revêtir du nouveau.

La manière de nous appliquer un remède si divin, est qu'au commencement de nos actions nous tâchions de nous défaire de tous les motifs où il entre quelque chose de naturel et d'humain, à n'aimer rien, et à ne rien haïr que par la seule considération de la volonté divine. Que si dans tout ce que nous faisons, et particulièrement dans les mouvemens du cœur, et dans quelques œuvres extérieures qui passent vite, nous ne sentons pas toujours l'impression actuelle de ce motif, faisons en sorte du moins qu'il se trouve virtuellement partout, et qu'au fond

de l'ame nous conservions un véritable désir de ne plaire qu'à Dieu seul; mais dans les actions qui durent long-temps, ce n'est pas assez de diriger notre intention à cette fin, il faut la renouveler souvent, et l'entretenir dans sa pureté et dans sa ferveur; sans cela nous serions fort en danger de nous laisser aveugler par l'amour-propre, qui, préférant en toutes choses la créature au Créateur, a coutume de nous enchanter, de sorte qu'en peu de temps, et presque insensiblement, nous changeons d'intentions et d'objets.

Un homme de bien, mais peu soigneux de se tenir sur ses gardes, commence pour l'ordinaire son ouvrage, sans autre vue que de plaire à Dieu; mais dans la suite il se laisse aller peu à peu, et sans y penser à la vaine gloire; de façon que ne songeant plus à la volonté divine, qui auparavant le faisoit agir, il s'attache au seul plaisir qu'il trouve dans son travail, et n'envisage que l'utilité ou la gloire qu'il en peut retirer.

Que si dans le temps où il croit

le mieux réussir, Dieu l'empêche de continuer ce qu'il a commencé, soit qu'il lui envoie quelque maladie, ou qu'il permette qu'on l'interrompe, il en devient tout chagrin jusqu'à murmurer, tantôt contre celui-ci, tantôt contre celui-là, et quelquefois contre Dieu même; par où l'on voit clairement que son intention n'est pas droite et qu'elle venoit d'un mauvais principe; car quiconque agit par le mouvement de la grâce et dans le dessein de plaire à Dieu seul, n'a pas plus d'inclination pour un exercice que pour l'autre; et s'il désire quelque chose, il ne prétend l'obtenir que de la manière et dans le temps qu'il plaira à Dieu; toujours soumis aux ordres de sa Providence, toujours tranquille et content, quelque succès qu'aient ses desseins, parce qu'il ne veut qu'une seule chose, qui est l'accomplissement de la volonté divine.

Que chacun donc se recueille en lui-même, songe à rapporter toutes ses actions à une fin si excellente et si noble; et si quelquefois dans la disposition intérieure où il est, il se sent porté à faire des bonnes œuvres,

pour se garantir par-là des peines de l'enfer, ou pour mériter le bonheur du ciel, il peut encore se proposer pour dernière fin, d'obéir à Dieu, qui veut qu'on gagne le ciel et qu'on évite l'enfer. On ne sauroit croire combien est grande la vertu de ce motif; puisque la moindre action, quelque basse qu'elle soit, étant faite simplement pour Dieu, vaut mieux de beaucoup que plusieurs autres, quoique fort bonnes et d'un grand mérite, qui se font dans un autre vue. C'est par ce principe qu'une aumône peu considérable, donnée à un pauvre pour la seule gloire de la Majesté divine, lui est sans comparaison plus agréable, que si pour quelqu'autre fin, on abandonnoit de grands biens, quand même on seroit porté à s'en défaire par l'espérance des biens du Ciel, quoiqu'après tout, ce motif soit louable, et qu'il mérite qu'on se le propose.

Cette pratique si sainte de faire toutes nos œuvres purement pour plaire à Dieu, nous semblera au commencement un peu difficile, mais avec le temps elle nous deviendra aisée et même agréable, si

nous nous accoutumons à chercher Dieu de tout notre cœur, si nous soupirons sans cesse après lui comme après notre unique souverain bien, qui de soi mérite que toutes les créatures le cherchent, l'estiment et l'aiment par-dessus toute autre chose. Plus nous nous attacherons à considérer combien Dieu est grand et aimable, plus les affections de notre cœur envers ce divin objet seront tendres et fréquentes : et par-là nous acquerrons plus facilement et plus vite cette habitude de rapporter toutes nos actions à sa gloire.

J'ajoute un dernier moyen de ne rien faire que par ce motif si excellent et si relevé ; c'est d'en demander instamment la grâce à Notre-Seigneur et de considérer souvent les biens infinis que Dieu nous a faits, et qu'il nous fait encore à toute heure par un amour pur et tout-à-fait désintéressé.

CHAPITRE XI.

De quelques considérations qui peuvent porter la volonté à ne vouloir que ce que Dieu veut.

Afin d'engager plus facilement notre volonté à ne vouloir rien que ce que Dieu veut, et ce qui est pour sa gloire, souvenons-nous qu'il a daigné nous aimer et nous honorer le premier en mille manière différentes ; c'est lui qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui a fait toutes les autres créatures pour notre service ; c'est lui qui voulant nous donner un Rédempteur, nous a envoyé, non pas un Ange, mais son Fils unique, qui a racheté le monde, (*I. Pet.* 1. 18. 19.) *non pas au prix de l'argent et de l'or, qui sont des choses corruptibles, mais au prix de son sang*, et par sa mort, non moins infâme que douloureuse ; c'est lui enfin qui à tout moment nous protège contre la fureur de nos ennemis, qui combat pour nous par sa grâce, qui afin de nous nourrir

et de nous défendre en même-temps, est toujours prêt de nous donner le Corps de son Fils à la sainte Table.

Ne sont-ce pas là des témoignages certains de l'estime et de l'affection que ce grand Dieu a pour nous ? Qui pourroit comprendre jusqu'où va sa charité pour des créatures aussi pauvres et aussi viles que nous sommes, et jusqu'où doit aller notre reconnoissance pour ce bienfaiteur le plus libéral qui puisse être ? Que si les grands de la terre se voyant honorés par des personnes que la naissance ou la fortune a mises au-dessous d'eux, croient néanmoins être obligés de leur rendre quelque honneur ; quel honneur ne doivent pas rendre des vers de terre au souverain Maître du monde, qui leur donne tant de marques de sa bienveillance et de son estime ? Il faut surtout nous ressouvenir que cette infinie Majesté mérite que nous la servions par le principe d'un amour très-pur qui ne cherche qu'à lui plaire.

CHAPITRE XII.

Qu'il y a dans l'homme plusieurs volontés qui se font sans cesse la guerre.

Il y a dans l'homme deux volontés, l'une supérieure, l'autre inférieure. La première est celle que nous appelons communément la raison : l'autre, celle à qui nous donnons le nom d'appétit, de chair, de sens, de passions : cependant, comme, à proprement parler, on est homme que par la raison, ce n'est pas vouloir quelque chose que de s'y porter par un premier mouvement de l'appétit sensitif, à moins que la volonté supérieure ne s'y porte ensuite et ne s'y attache.

C'est pourquoi toute notre guerre spirituelle consiste en ce que la volonté raisonnable ayant au-dessus de soi la divine volonté, et au-dessous l'appétit sensitif, et se trouvant comme au milieu, elle est combattue presque également des deux côtés, parce que Dieu d'une part et la chair

de l'autre, la sollicitent sans relâche, et n'omettent rien pour la faire entrer dans leurs sentimens. Voilà ce qui cause des peines inconcevables à ceux qui dans leur jeunesse ayant contracté de méchantes habitudes, prennent enfin la résolution de changer de vie, de dompter leur chair et de rompre avec le monde, pour se dévouer entièrement au service de Notre-Seigneur; car leur volonté est en même temps attaquée avec beaucoup de violence, par la volonté divine, et par l'appétit sensitif; et de quelque côté qu'elle se tourne, elle ne peut résister qu'avec peine à de si rudes attaques.

Ce combat n'arrive pas dans ceux qui depuis long-temps se sont fait une habitude ou de la vertu ou du vice, et qui ayant pris leur parti, veulent toujours vivre comme ils ont véeu; car les ames saintes se conforment à la volonté de Dieu, et celles que le vice a corrompues suivent la sensualité; mais que personne ne s'imagine pouvoir acquérir les véritables vertus et servir Dieu comme il faut, s'il n'est dans la résolution de se faire violence à lui-même,

de vaincre la difficulté qu'il y a de renoncer à tous les plaisirs du monde, soit grands, soit petits, auxquels il a eu quelqu'attachement criminel.

De-là vient qu'il se trouve si peu de gens qui arrivent à un haut degré de perfection; car après avoir surmonté les plus grands travaux, ils perdent cœur et ne peuvent continuer à se vaincre, quoiqu'ils n'aient plus que de légers combats à soutenir, pour détruire quelques foibles restes de leur propre volonté, et pour étouffer beaucoup de petites passions, qui venant à se fortifier de jour en jour, se rendent enfin tout-à-fait maîtresses de leur cœur.

De ceux-là, plusieurs par exemple, ne dérobent point le bien d'autrui; mais ils aiment le leur passionnément. Ils n'usent pas de moyens illicites pour se procurer des honneurs mondains; mais, bien loin de rejeter, comme ils devroient, ces vains honneurs, ils les désirent souvent et tâchent même d'y parvenir par d'atres voies qui leur semblent légitimes. Ils gardent les jeûnes d'obligations; mais ils aiment la bonne chère et les viandes les plus

délicates. Ils sont chastes et continens; mais ils ne s'abstiennent pas de certains plaisirs qui leur sont de grands obstacles aux fonctions de la vie spirituelle, et à l'intime union avec Dieu.

Comme donc ces choses sont dangereuses pour toutes sortes de personnes et particulièrement pour ceux qui n'en craignent pas les suites funestes, il faut que chacun apporte tous les soins imaginables pour les éviter, sans cela il est impossible qu'on ne fasse la plupart de ses bonnes œuvres avec un esprit de tiédeur, et qu'on n'y mêle beaucoup d'amour-propre, de respects humains, d'imperfections cachées, d'estime de soi-même, d'envie de paroître et d'être applaudi du monde. Ceux qui se négligent en ce point, non-seulement ne font nul progrès dans la voie de leur salut, mais retournent en arrière et s'exposent à retomber dans leurs anciens vices; parce qu'ils ne s'attachent point à la solide vertu, qu'ils ressentent peu la grâce que Dieu leur a fait de les affranchir de la tyrannie du démon, qu'ils ne connoissent pas même

le mauvais état où ils sont, et qu'ils demeurent ainsi toujours dans une paix et dans une sécurité trompeuse.

On peut remarquer ici une illusion d'autant plus à craindre, qu'il est plus aisé de la découvrir. Plusieurs de ceux qui s'abandonnent à la vie spirituelle, s'aimant trop eux-mêmes, si toutefois l'on peut dire qu'ils s'aiment eux-mêmes, choisissent les exercices qui leur plaisent davantage, et laissent les autres qui ne sont pas à leur goût, qui choquent leur inclination naturelle, qui servent à mortifier leurs passions brutales, contre lesquelles ils devroient tourner toutes leurs forces dans le combat spirituel. On ne sauroit trop les exhorter d'aimer la peine qu'il y a à les vaincre, parce que tout dépend de là, et que plus ils feront paroître de courage à surmonter les premières difficultés qui se rencontrent dans la vertu, plus leur victoire sera prompte et assurée; que s'ils se proposent uniquement les travaux de cette guerre, s'ils s'y attachent tout-à-fait, s'ils n'aspirent pas trop-tôt à la victoire, qui sont les vertus, ils obtiendront plus facilement et plus sûrement ce qu'ils prétendent.

CHAPITRE XIII.

De quelle manière il faut combattre la sensualité, quels actes la volonté doit produire, pour acquérir les habitudes des vertus.

Lorsque nous sentons que Dieu et la chair disputent ensemble à qui aura notre cœur, voici les moyens que nous devons prendre pour faire pencher la victoire du côté de Dieu.

1. Dès que les premiers mouvemens de l'appétit sensitif s'élèvent contre la raison, il faut avoir soin de les réprimer, de peur que la volonté ne vienne à y consentir.

2. Ces mouvemens étant apaisés, on peut les laisser renaître, afin d'avoir occasion de les combattre encore une fois, avec plus de force qu'auparavant.

3. Il est bon même de les faire venir à un troisième combat pour s'accoutumer à les repousser avec un généreux mépris. Remarquons pourtant que ces deux manières d'exciter

en soi ses propres passions, n'ont point lieu à l'égard de mouvemens de la chair, dont nous parlerons en un autre endroit.

4. Enfin, il importe extrêmement de former des actes de vertus contraires aux habitudes vicieuses dont on prétend se défaire. L'exemple suivant en fera une preuve manifeste.

Vous êtes peut-être agité de mouvemens d'impatience. Recueillez-vous en vous-même, et considérez tout ce qui se passe dans votre intérieur : vous verrez sans doute, que le chagrin qui a pris naissance dans l'appétit inférieur, tâche de monter à la volonté et de gagner la partie supérieure de votre ame ; alors, suivant le premier avis que je viens de vous donner, faites tout votre possible pour en arrêter le cours et pour empêcher que la volonté ne s'y laisse aller. Prenez garde de ne point quitter le combat que votre ennemi, abattu et comme mort, ne soit contraint de se soumettre à la raison.

Mais voyez l'étrange artifice du malin esprit ; quand il s'aperçoit que vous résistez courageusement à quelque violente passion, non-seulement

lement il cesse de l'émouvoir dans votre cœur, mais s'il l'y trouve déjà allumée, il s'efforce de l'éteindre pour un temps. Son dessein est de vous empêcher d'acquérir par une ferme résistance la vertu contraire, de vous inspirer ensuite des sentimens de vanité, en vous faisant croire que comme un vaillant soldat, vous avez en peu de temps vaincu l'ennemi. Il faut donc que vous livriez un second combat, que vous rappeliez en votre mémoire les pensées qui vous ont causé de l'impatience et du chagrin; qu'aussitôt qu'elles auront excité quelques mouvemens dans la partie inférieure, vous employiez toutes les forces de la volonté pour les réprimer.

Mais comme il arrive souvent, qu'après avoir fait de grands efforts pour repousser l'ennemi, dans la [illegible] qu'on le doit, et que c'est [illegible] agréable à Dieu; comme, [illegible] après cela on n'est pas hors [illegible] d'être vaincu dans une [illegible] attaque, vous devez en[illegible] fois retourner au combat [illegible] le vice dont vous prétendez [illegible]; et en concevoir, non,

seulement de l'aversion, mais du mépris et de l'horreur.

Enfin, pour orner votre ame des vertus, et pour vous en faire de saintes habitudes, il faut produire beaucoup d'actes de celles qui sont contraires à vos passions déréglées. Par exemple, si vous voulez acquérir une parfaite douceur dans les occasions d'impatience qu'on vous donne en vous méprisant, ne croyez pas qu'il suffise d'employer les trois sortes d'armes dont nous venons de parler, pour vaincre la tentation ; il faut de plus que vous aimiez le mépris qu'on fait de vous ; il faut que vous désiriez d'être souvent méprisé de la même sorte, et par les mêmes personnes ; il faut que vous vous proposiez de souffrir encore de plus grands outrages.

La raison pourquoi l'on ne peut se perfectionner dans la vertu, sans ces actes contraires aux vices qu'on veut corriger, est que tous les autres actes, quoiqu'ils soient d'une fort grande efficacité et en fort grand nombre, ne sauroient ôter jusqu'à la racine du mal. Ainsi pour ne point changer d'exemples, quoique vous ne conser-

tiez pas aux mouvemens de colère qui vous viennent, lorsqu'on vous méprise, mais que vous les combattiez de toutes les manières que nous avons dit ; sachez néanmoins que si vous ne vous accoutumez à aimer l'opprobre et à vous en faire un sujet de joie, vous ne parviendrez jamais à déraciner de votre cœur le vice de l'impatience, qui naît d'une trop grande crainte d'être méprisé du monde, et d'un désir trop ardent d'en être estimé : car enfin tant que cette méchante racine demeurera dans votre ame, elle poussera toujours et votre vertu s'affoiblira; peut-être même qu'avec le temps vous vous trouverez destitué de toute vertu, et en un danger continuel de retomber malheureusement dans vos désordres passés.

N'espérez donc pas obtenir jamais les vertus solides, si, par des actes fréquens de ces mêmes vertus, vous ne détruisez les vices qui lui sont directement opposés. Je dis par des actes fréquens ; car comme il faut plusieurs péchés pour former une habitude vicieuse, il faut aussi plusieurs actes de vertu pour produire

une habitude sainte, qui soit parfaite et incompatible avec le vice. Il faut même un plus grand nombre d'actes de vertu pour faire une habitude sainte, qu'il ne faut de péchés pour en faire une vicieuse, parce que la corruption de la nature fortifie toujours celle-ci, et affoiblit l'autre.

Remarquez de plus, que si la vertu que vous voulez pratiquer, ne peut s'acquérir sans quelques actes extérieurs, conformes aux intérieurs, ainsi qu'il arrive dans la patience, vous devez non-seulement parler avec charité et avec douceur, mais rendre tous les services imaginables à celui qui vous aura maltraité de quelque manière que ce soit; et encore que ces actes, soit intérieurs, soit extérieurs, vous semblent foibles et que vous ne les fassiez qu'avec une extrême répugnance, gardez-vous bien cependant de les négliger, parce que tout foibles qu'ils sont, ils vous soutiendront dans le combat, et vous seront de puissans moyens pour remporter la victoire.

Veillez donc sur votre intérieur et ne vous contentez pas de réprimer les

mouvemens les plus violens des passions ; étouffez jusqu'aux plus petits, parce que ceux-ci, pour l'ordinaire, servent des dispositions aux autres, d'où naissent enfin les habitudes vicieuses. Nous savons, par exemple, que beaucoup de gens ayant négligé de mortifier leurs passions en des choses assez légères, quoiqu'ils eussent eu le courage de les mortifier en des occasions très-considérables ; nous savons, dis-je, que lorsqu'ils y pensoient le moins, ils ont été attaqués plus rudement que jamais des ennemis qui n'étoient qu'à demi vaincus.

J'ai encore ici un avis de grande importance à vous donner : c'est de mortifier vos appétits dans les choses même qui sont permises, mais non nécessaires, car vous gagnerez par-là beaucoup ; vous pourrez vous vaincre plus facilement dans les autres, vous deviendrez plus aguerris et plus forts dans les tentations, et vous vous rendrez en même temps bien plus agréables à Notre-Seigneur. Je vous dis sincèrement ce que je pense ; ne vous lassez point de pratiquer les saints exercices que je viens de vous enseigner, et dont vous avez besoin

pour la réformation de votre intérieur. Vous remporterez bientôt une glorieuse victoire sur vous-même. Vous ferez en peu de temps de forts grands progrès dans la vertu, et vous deviendrez spirituel, non pas de nom seulement, mais en effet et en vérité.

Que si vous prenez d'autres voies, quoiqu'elles vous paroissent excellentes, que vous y goûtiez de grandes délices spirituelles, que vous croyiez y avoir une intime union avec Dieu, tenez pour certain que jamais vous n'obtiendrez de vertus solides, ni ne saurez ce que c'est que la véritable spiritualité, qui comme nous avons dit au premier chapitre, ne consiste pas en des exercices doux et qui flattent la nature, mais en ceux qui la crucifient avec ses passions et ses désirs déréglés.

C'est ainsi que l'homme renouvelé intérieurement par les vertus qu'il a acquises, vient à s'unir intérieurement à son Créateur et à son Sauveur attaché en croix. Aussi est-il hors de doute que comme les habitudes vicieuses se forment dans nous par plusieurs actes de la volonté, lors-

qu'elle succombe à l'appétit sensitif ; de même les vertus chrétiennes s'acquièrent par plusieurs actes de la volonté, lorsqu'elle se conforme à celle de Dieu, qui excite l'ame tantôt à une vertu, tantôt à l'autre. Comme donc la volonté ne peut être criminelle, quelque effort que fasse l'appétit inférieur pour la corrompre, à moins qu'elle n'y consente ; aussi ne peut-elle être sainte et unie à Dieu, quelque forte que soit la grâce qui l'attire, à moins qu'elle n'y coopère par des actes, non-seulement intérieurs, mais même extérieurs, s'il en est besoin.

CHAPITRE XIV.

De ce qu'il faut faire lorsque la volonté sensible est vaincue et hors d'état de résister à l'appétit sensitif.

S'il vous semble quelquefois que votre volonté est trop foible pour résister à l'appétit inférieur, et à d'autres ennemis qui tâchent de s'en rendre maîtres, et si alors vous ne vous

sentez pas assez de courage et de résolution pour soutenir leurs attaques ; ne laissez pas de tenir ferme, n'abandonnez point le combat, puisque vous devez croire que vous êtes victorieux, tandis qu'il ne paroît pas que vous soyez tout-à-fait vaincu. En effet comme votre volonté n'a pas besoin du consentement de l'appétit inférieur pour prendre tel parti qu'il lui plaît, aussi quelque violence qu'elle souffre du côté de cet ennemi domestique, elle conserve toujours l'usage entier de sa liberté : car le Créateur lui a donné un pouvoir et un empire si absolu, que tous les sens, tous les démons, toutes les créatures ensemble auroient conspiré contr'elle, rien ne pourroit l'empêcher de faire, ou de ne point faire ce qu'elle veut, ou ce qu'elle ne veut pas autant de fois, et aussi long-temps, pour telle fin et de telle manière que bon lui semble.

Que si quelquefois la tentation vous presse, de sorte que votre volonté, foible et presque vaincue, semble n'avoir pas toute la force nécessaire pour y résister, gardez-vous bien de perdre courage, et de mettre les ar-

mes bas. Criez au moins, défendez-vous en disant au tentateur : retire-toi d'ici, Satan, car je mourrai mille fois plutôt que de consentir à tes suggestions infâmes. Faites comme un homme qui étant aux prises avec un ennemi opiniâtre, et ne pouvant le percer de son épée, le frappe avec le pommeau par où il peut; voyez comme il tâche de se dégager, comme il recule de quelques pas, et comme il revient sur son adversaire, pour lui donner le coup de la mort : cela vous apprend à vous retirer souvent dans vous-même, pour considérer que de votre fonds vous n'êtes rien, et que vous ne pouvez rien; pour vous animer ensuite d'une généreuse confiance en la toute-puissance de Dieu; pour attaquer et pour vaincre enfin avec sa grâce la passion qui vous domine. C'est alors que vous devez dire : Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, aidez-moi : Jésus et Marie n'abandonnez point votre serviteur, ne permettez pas que je succombe à la tentation.

Mais quand l'ennemi vous en donne le loisir, appelez votre entendement au secours de la volonté; fortifiez-

la par diverses considérations propres à lui relever le courage et l'animer au combat. Si vous êtes, par exemple ou persécuté injustement, ou affligé de quelqu'autre sorte, et que dans une profonde tristesse vous vous sentiez violemment tenté d'impatience, jusqu'à ne pouvoir ou à ne vouloir plus rien souffrir, tâchez de prendre cœur, en faisant une sérieuse réflexion sur les articles suivans ou sur d'autres semblables.

1. Voyez si vous ne méritez point le mal que vous endurez, et si vous ne vous l'êtes point attiré vous-même, car s'il vous est arrivé par votre faute, la raison veut que vous souffriez patiemment une plaie que vous vous êtes faites de vos propres mains.

2. Mais au cas que vous n'ayez rien à vous reprocher là-dessus, jetez les yeux sur vos désordres passés, dont la justice divine ne vous a pas encore puni, ou que vous n'avez pas expiés par une juste pénitence, et voyant que Dieu par sa miséricorde, change la peine que vous avez méritée, qui devroit être ou fort longue dans le Purgatoire, ou éternelle dans l'enfer, qu'il la change, dis-je, en un autre

et plus légère et plus courte, recevez-la, non-seulement avec patience, mais même avec joie et avec actions de grâces.

3. Que si vous croyez, quoique sans raison, avoir commis peu de fautes et fait beaucoup de pénitences, souvenez-vous qu'on ne peut entrer dans le Royaume du Ciel que par la porte étroite des tribulations.

4. Songez de plus, que quand vous pourriez y entrer par une autre porte la loi seule du pur amour devroit vous en ôter et le désir et la pensée; parce que le Fils de Dieu, et tous les Saints après lui, y sont allés portant leurs croix, et par un chemin tout couvert d'épines.

5. Mais ce qu'il faut que vous envisagiez principalement ici et en toutes choses, c'est la volonté de Dieu, qui vous aime tant, qu'il prendra un plaisir extrême à vous voir faire des actes héroïques de vertu, et répondre par ces preuves de votre courage et de votre fidélité à l'affection qu'il vous porte. Sachez au reste que plus la persécution que vous souffrirez sera injuste du côté de son auteur, et par conséquent plus in-

supportable du vôtre, plus le Seigneur estimera votre constance, puisqu'au milieu des afflictions vous adorerez ses jugemens, vous vous soumettrez à sa providence qui tourne en bien les événemens les plus fâcheux, et fait servir à notre salut la haine de nos ennemis.

CHAPITRE XV.

De quelques autres avis fort utiles pour savoir quelle est la manière de bien combattre, quels ennemis on doit attaquer, et par quelle vertu on les peut vaincre.

Vous avez vu de quelle sorte il faut combattre, afin de pouvoir se vaincre soi-même et acquérir les vertus. Mais pour remporter plus aisément et plus promptement la victoire, ne pensez pas que ce soit assez de combatre et de signaler son courage une seule fois, il est nécessaire de retourner au combat, surtout contre l'amour-propre, jusqu'à ce qu'on vienne à regarder comme

ses amis, ceux dont ont reçoit de plus cruels et de plus sanglans outrages. Il arrive très-souvent, comme j'ai déjà dit, que ce combat étant négligé, les victoires sont difficiles, rares, de peu de durée. Combattez donc avec beaucoup de résolution, et ne vous excusez pas sur votre foiblesse naturelle; car si vous manquez de force, demandez-en à Notre-Seigneur, et il vous en donnera.

Songez de plus que si la fureur de vos ennemis est extrême, si la multitude en est innombrable; l'amour que Dieu vous porte est infiniment plus grand. Les Anges du Ciel qui vous défendent, les Saints qui intercèdent pour vous, sont en beaucoup plus grand nombre.

Ces considérations ont tellement encouragé de simples femmes, qu'elles ont vaincu toutes les ruses du monde, résisté à tous les attraits de la chair, et triomphé de toute la rage du démon; c'est pourquoi vous ne devez point vous épouvanter quoiqu'il vous semble que les efforts de tant d'ennemis sont difficiles à soutenir, que cette guerre ne finira qu'avec votre vie, [illegible]

menacé de plusieurs endroits, d'une ruine presque certaine : car il faut encore que vous sachiez que ni les forces, ni les ruines de vos ennemis ne peuvent vous nuire, sans la permission de celui pour l'honneur duquel vous combattez; et comme il aime extrêmement cette sorte de combat; comme il y exhorte, autant qu'il peut, tout le monde, non-seulement il ne souffrira pas que ceux qui ont conjuré votre perte, exécutent leurs mauvais desseins, mais il combattra pour vous et vous donnera la victoire tôt ou tard avec de grands avantages, dût-il attendre jusqu'au dernier jour de votre vie.

Tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous vous défendiez vaillamment, et que quand vous seriez blessé en plusieurs rencontres, vous ne quittiez point pour cela les armes, ni ne preniez point la fuite. Au reste, pour vous exciter à bien faire votre devoir, souvenez-vous que cette guerre est inévitable, et qu'il faut nécessairement combattre ou mourir; car enfin vous avez affaire à des ennemis si furieux et si opiniâtres, qu'il est impossible d'avoir jamais ni paix ni trève avec eux.

CHAPITRE XVI.

Que dès le matin, le soldat Chrétien doit se préparer au combat.

La première chose que vous devez faire à votre réveil, c'est d'ouvrir les yeux de l'ame, et de vous considérer comme dans un champ de bataille, en présence de votre ennemi et dans la nécessité ou de combattre, ou de périr pour jamais. Figurez-vous donc devant vous cet ennemi, qui n'est autre chose qu'un vice, qu'une passion déréglée, dont vous tâchez depuis quelque temps de vous défaire ; figurez-vous, dis-je, ce monstre furieux qui vient se jeter sur vous pour vous dévorer. Représentez-vous, en même temps à la droite, Jésus-Christ votre invincible Capitaine, accompagné de Marie et de Joseph, de plusieurs troupes d'Anges et de Bienheureux, et particulièrement du glorieux Archange saint Michel ; à la gauche, Lucifer avec ses ministres, résolus

de soutenir cette passion ou ce vice que vous avez à combattre, et de mettre tout en œuvre pour vous y faire succomber.

Cependant, imaginez-vous entendre au fond du cœur la voix de votre Ange Gardien qui vous parle de la sorte : c'est aujourd'hui que vous devez faire les derniers efforts pour vaincre cet ennemi, et tous ceux qui ont conspiré contre vous. Ayez bon courage; ne vous laissez vaincre, ni par une vaine frayeur, ni par quelque considération que ce soit, parce que Jésus votre Capitaine est ici auprès de vous, avec les troupes de l'armée céleste, dans le dessein de vous défendre contre tous ceux qui vous font la guerre, et de ne permettre jamais qu'ils vous réduisent sous leur puissance, ni par force, ni par adresse. Demeurez ferme, et quelque peine que vous y trouviez, faites-vous violence, criez au Seigneur, du plus profond de votre ame, invoquez continuellement Jésus et Marie, priez tous les Saints de vous secourir; et ne doutez point après cela que vous ne gagniez la victoire.

Quelque foible que vous vous trouviez, quelque redoutables que vos ennemis vous paroissent, et par leur nombre, et par leurs forces, ne craignez rien; car les troupes qui viennent du Ciel à votre secours sont plus nombreuses que celles que l'Enfer envoie pour vous ôter la vie de la grâce. Le Dieu qui vous a créé et qui vous a racheté, est tout-puissant; il vous aime, il vous protège, et il a sans comparaison plus d'envie de vous sauver, que le démon n'en a de vous perdre.

Combattez donc vaillamment, ne vous lassez point de vous mortifier; parce qu'en faisant une continuelle guerre à vos mauvaises inclinations, à vos habitudes vicieuses, vous remporterez enfin la victoire; et par-là vous entrerez dans le Royaume du Ciel, où l'ame demeure éternellement unie à son Dieu. Commencez dès maintenant à combattre au nom du Seigneur, ayant pour épée et pour bouclier la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, l'oraison, l'exercice saint de vos puissances spirituelles.

Avec ces armes vous attaquerez

lir en vous-même, afin d'examiner soigneusement quelles sont pour l'ordinaire vos pensées et vos affections; quelle est la passion qui règne le plus en vous; c'est particulièrement à celle-là, comme à votre plus grand ennemi, que vous devez déclarer la guerre. Que si le malin esprit, voulant faire diversion, vous attaque par quelqu'autre endroit, il faut aller du côté que le danger est le plus pressant, et revenir aussitôt à votre première entreprise.

CHAPITRE XVIII.

De quelle manière on doit réprimer les mouvemens subtils des passions.

Si vous n'êtes pas encore bien accoutumé à supporter patiemment les injures, les affronts et les autres peines de cette vie, vous vous y accoutumerez en les prévoyant, et vous préparant de loin à les recevoir. Lors donc que vous aurez examiné de quelle nature est cette passion qui vous tourmente davantage, vous

verrez ensuite quelles sont les personnes à qui vous avez affaire, quels sont les lieux et les occasions où vous vous trouvez ordinairement, et connoîtrez par-là ce qui peut vous arriver de fâcheux.

Que s'il vous survient quelque accident imprévu, outre qu'il vous servira de beaucoup de vous être précautionné contre de pareils sujets de mortifications et de peines, voici encore un moyen de vous le rendre plus supportable. Dès que vous vous sentirez tant soit peu ému d'une injure qu'on vous aura faite sur-le-champ, d'une affliction qui vous sera arrivée contre votre attente, prenez garde à vous ; ne vous laissez pas aller au chagrin : songez d'abord à élever votre cœur à Dieu, et considérez que cet accident est un coup du Ciel ; que Dieu même, ce Père si bon, ne vous l'envoie que comme un moyen de vous purifier davantage, et de vous unir plus étroitement à lui ; et qu'il se plaît infiniment à vous voir souffrir avec joie les plus grandes adversités pour l'amour de lui.

Tournez-vous après cela vers vous-

même, et faites-vous de justes reproches. Lâche que tu es, comment as-tu si peu de courage, que de ne pouvoir porter une croix, qui te vient, non pas de cette personne, ou de cette autre, mais de ton Père qui est dans le Ciel? Puis envisageant la Croix, recevez-la non-seulement avec soumission, mais même avec allégresse, en disant : O Croix que la providence divine m'a préparée avant que je fusse au monde; Croix, que l'amour du nom de Jésus crucifié me rend plus douce que tous les plaisirs des sens, attachez-moi désormais à vous, afin que par vous je puisse être uni à celui qui m'a racheté en mourant entre vos bras.

Que si la passion vous trouble tellement d'abord, quelle vous mette hors d'état d'élever votre esprit à Dieu, et que même votre volonté en reçoive quelque atteinte, gardez vous bien de la laisser aller plus avant; et quelque désordre qu'elle ait pu causer dans votre cœur ne laissez pas de faire tous vos efforts pour vaincre, en implorant avec ferveur le secours du Ciel. Après tout, la voie la lus sûre pour arrêter ces premières

saillies des passions, est d'essayer de bonne heure d'en ôter la cause. Si vous remarquez, par exemple, que pour avoir trop d'attache à quelque chose, vous vous mettez en colère toutes les fois que l'on s'oppose à vos inclinations, rompez cette attache, et vous jouirez d'un parfait repos.

Mais si le trouble que vous ressentez, vient, non d'un amour déréglé pour quelque objet agréable, mais d'une aversion naturelle pour une personne en qui tout vous choque, et dont les moindres actions vous déplaisent; le grand remède à ce mal, est que, malgré votre antipathie, vous tâchiez d'aimer cette personne; non-seulement parce que c'est une créature formée de la main de Dieu, et rachetée du précieux Sang de J. C. aussi-bien que vous; mais parce qu'en supportant avec douceur ses défauts, vous pouvez vous rendre semblable au Père céleste, qui a de l'amour et de la bonté généralement pour tous.

CHAPITRE XIX.

De quelle sorte il faut combattre le vice de l'impureté.

Vous devez combattre ce vice d'une manière particulière, et avec plus de vigueur que les autres. Pour le bien faire, il faut distinguer trois temps : le premier avant que d'être tenté ; le second, pendant que l'on est tenté ; le troisième, quand la tentation est passée.

Avant que la tentation vienne, l'on doit employer tous ses soins à en prévenir jusqu'aux moindres occasions, et s'éloigner des personnes dont le commerce est dangereux. Que si par malheur on est obligé de traiter avec ces sortes de personnes, il faut qu'on le fasse le plus vite qu'on pourra, avec un visage modeste, avec des paroles graves, et d'un air plutôt sérieux que familier et enjoué.

Ne présumez point de vous-même sur ce que durant plusieurs années que vous avez vécus dans le monde,

monde, vous n'avez presque jamais su ce que c'est que l'aiguillon de la chair. Car le démon de l'impureté fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années. Il est quelquefois long-temps à préparer ses machines; mais les coups qu'il donne sont d'autant plus rudes, les plaies qu'il fait sont d'autant plus dangereuses qu'il sait l'art de se contrefaire, et de tuer en flattant.

Il est même à remarquer, et l'expérience journalière le montre, que le péril n'est jamais plus grand, que lorsqu'on fait ou qu'on entretient de certaines liaisons où il ne paroît rien de mal, parce qu'elle sont fondées sur des raisons spécieuses ou de parenté, ou de gratitude, ou de quelqu'autre devoir, ou sur le mérite et la vertu de la personne qu'on aime. L'amour impur se glisse insensiblement dans ces amitiés par des visites fréquentes, par des conversations trop longues, par des familiarités indiscrètes, jusqu'à ce qu'enfin le poison gagne le cœur, et la raison s'obscurcit; de sorte que l'on ne compte pour rien des œillades peu modestes, des paroles tendres, des

entretiens libres et pleins de railleries, d'où naissent des tentations très-rudes et très-difficiles à vaincre.

1.° Fuyez donc avant toutes choses l'occasion du péché, parce que vous êtes comme de la paille auprès d'un grand feu. Et ne vous fiez point à votre vertu, ni à la résolution que vous avez prise de mourir plutôt que d'offenser Dieu : car quelque bonne volonté que vous ayez, l'amour sensuel qui s'allume dans ces conversations douces et fréquentes, s'embrâsera tellement, que rien ne sera capable de l'éteindre. Le désir violent d'assouvir votre passion, vous empêchera d'écouter les remontrances de vos amis ; vous perdrez la crainte de Dieu ; vous mépriserez l'honneur et la vie ; les feux même de l'enfer n'étoufferont pas les flammes impures dont vous brûlerez. Cherchez donc votre salut dans la fuite, autrement vous serez surpris, et la peine d'une confiance présomptueuse sera la mort éternelle.

2.° Soyez ennemi de l'oisiveté ; pensez à ce qui est de votre devoir, et n'oubliez rien pour satisfaire aux

obligations essentielles de votre état.

3.° Obéissez avec joie et sans résistance à vos supérieurs; exécutez promptement tout ce qu'ils vous commanderont; et que les choses les plus humiliantes et les plus contraires à votre inclination, soient toujours celles que vous embrassiez avec plus d'ardeur.

4.° Gardez-vous bien de juger témérairement de votre prochain, surtout en matière d'impureté. Que s'il tombe par malheur en quelques désordres, et que sa chute soit publique, ne le traitez pas pour cela avec mépris; ne vous fâchez pas contre lui, mais ayez pitié de sa foiblesse, et tâchez d'en profiter, en vous humiliant devant Dieu; en confessant que vous n'êtes que poussière, que boue et qu'un pur néant; en redoublant vos prières; en fuyant avec plus de soin que jamais tout commerce dangereux, pour peu suspect qu'il puisse être. Car si vous êtes trop prompt à juger désavantageusement de vos frères, Dieu, pour vous punir et pour vous corriger tout ensemble, permettra que vous tombiez dans les mêmes fautes que vous con-

damnez ; et par cette humiliation, reconnoissant votre orgueil et votre imprudence vous chercherez des remèdes à l'un et l'autre.

Mais quand vous pourriez éviter ces chutes honteuses, sachez néanmoins que si vous continuez à former des soupçons téméraires, vous serez toujours en grand danger de périr.

5.° Si vous vous sentez le cœur rempli de délices et de consolations spirituelles, n'en ayez pas en vous-même de secrètes complaisanees ; ne vous imaginez pas atre arrivé au comble de la perfection, ni que l'ennemi soit hors d'état de vous nuire, parce qu'il vous semble n'avoir plus pour lui que du mépris, de l'aversion et de l'horreur. Assurez-vous quesans une extrême circonspection, vous aurez bien de la peine à vous empêcher de tomber.

Venons maintenant à ce qui regarde le temps de la tentation. Il faut voir d'abord si la cause d'où elle procède est intérieure ou extérieure.

Pour la cause extérieure, j'entends la curiosité, soit des yeux, soit des oreilles, soit des choses peu

honnêtes, la délicatesse et le luxe des babits, les amitiés trop naturelles, des conversations trop libres. On remédie à ce mal par la pudeur et la modestie, qui tient les yeux et les oreilles fermés aux objets capables de souiller l'imagination; mais le souverain remède est la fuite, ainsi que nous avons dit.

La cause intérieure vient d'un excès d'embonpoint, ou d'une foule de pensées mauvaises, qui sont les effets de nos méchantes habitudes, ou de la suggestion du démon.

Le corps accoutumé à la bonne chère et à la mollesse, doit être mortifié par les jeûnes, par les disciplines, par les cilices, par les veilles, et par toutes sortes d'austérités, sans néanmoins passer les bornes de la discrétion ni de l'obéissance.

Pour le regard des pensées impures, de quelque principe qu'elles viennent, on peut s'en défaire. 1.° Par une sérieuse application aux exercices propres de son état. 2.° Par l'oraison et la méditation.

L'Oraison se fera en cette manière. Dès que ces sortes de pensées vous

viendront dans l'esprit, et que vous commencerez à en sentir l'impression, recueillez-vous en vous-même, et vous adressant à Jésus crucifié, dites-lui : O mon doux Jésus, hâtez-vous de venir à mon secours, de crainte que je tombe entre les mains de mes ennemis! Quelquefois embrassant la Croix où Jésus est attaché, baisez mille fois les plaies sacrées de ses pieds, et dites avec confiance et avec amour : O plaies adorables, ô plaies infiniment saintes, imprimez votre figure dans mon cœur, dans ce cœur si plein d'abominations, et préservez-moi du péché.

Pour ce qui est de la méditation, je ne vous conseille pas, lorsque la tentation vous presse et vous tourmente le plus, de faire ce que quelques livres enseignent pour donner de l'horreur de l'impureté : de considérer par exemple, que ce vice est très-honteux, qu'il est insatiable, qu'il traîne après soi une infinité de dégoûts, de déplaisirs, de chagrins, et quelquefois même la perte des biens, de la santé, de la vie et de l'honneur, etc. La raison est, que ces sortes de con-

sidérations ne sont pas de trop bons moyens pour nous tirer du péril, mais que souvent elles ne font que nous y engager davantage ; parce que, si d'un côté l'entendement chasse les pensées mauvaises, il les rappelle de l'autre, et met toujours la volonté en danger d'y consentir.

Ainsi, la voie la plus sûre pour nous défaire, est d'éloigner de notre pensée, non-seulement les objets impurs, mais même ceux qui leur sont contraires, parce qu'en nous efforçant de les dissiper par ceux qui leur sont contraires, nous y pensons malgré nous, et en conservons les images. Contentez-vous donc de méditer sur la Vie et sur la Passion de Notre-Seigneur, et si durant ce saint exercice, les mêmes pensées vous reviennent, si elles vous font plus de peines qu'auparavant, comme cela peut arriver, ne vous découragez pas, ni ne quittez pas la méditation; bien loin de faire de grands efforts pour les chasser, méprisez-les comme venant du démon, et non pas de vous; continuez seulement à méditer avec toute l'attention possible sur la mort de votre

Sauveur, parce qu'il n'est rien de plus puissant pour repousser l'esprit immonde, quand même il seroit déterminé à vous faire éternellement la guerre.

Vous finirez votre méditation par cette prière, ou par quelqu'autre semblable. O mon Créateur et mon Rédempteur, délivrez-moi de mes ennemis, par votre infinie bonté et par les mérites de votre sainte passion: mais souvénez-vous, en disant cela, de ne point penser au vice dont vous essayez de vous défendre, parce que la moindre idée en est dangereuse. Sur-tout prenez garde de ne point perdre de temps à disputer avec vous-même, pour savoir si vous avez consenti ou non à la tentation; car cette sorte d'examen est une invention de l'ennemi, qui, sous prétexte d'un bien apparent, d'une obligation chimérique, veut vous donner de l'inquiétude, ou qui espère du moins de vous faire prendre quelque plaisir à ces images impures, dont il vous occupe l'esprit.

Lors donc qu il ne paroît pas clairement que vous ayez consenti au mal, il doit vous suffire de déclarer

en peu de mots à votre Père spirituel tout ce que vous en savez ; et selon ce qu'il vous dira, tenez-vous l'esprit en repos, et n'y pensez plus ; mais découvrez-lui fidèlement tout le fond de votre cœur, sans que jamais vous lui cachiez rien, ni par une mauvaise honte, ni par quelqu'autre raison que ce soit. Car si l'humilité vous est nécessaire pour vaincre généralement tous vos ennemis, combien devez-vous en avoir besoin pour vous délivrer de ce vice, qui est presque toujours un châtiment de l'orgueil !

3.° Enfin, quand la tentation est passée, voici ce que vous avez à faire : quoique vous jouissiez d'une grand paix, et que vous croyiez être en assurance, fuyez néanmoins, tant que vous pourrez, les objets qui ont fait naître la tentation, et ne souffrez point qu'ils entrent dans votre esprit, sous quelque couleur que ce soit, ou de vertu, ou d'un bien imaginaire que vous prétendez en tirer. Car ces sortes de prétextes sont des tromperies de la nature corrompue, et des piéges du démon, qui contrefait l'Ange de

lumière, pour vous entraîner avec lui dans les ténèbres extérieures, qui sont celles de l'enfer.

CHAPITRE XX.

De la manière de combattre le vice de la paresse.

Il importe extrêmement de faire la guerre à la paresse, parce que ce vice non-seulement nous détourne du chemin de la perfection, mais nous livre, pour ainsi parler, entre les mains des ennemis de notre salut. Si vous voulez donc le combattre tout de bon, commencez par fuir toutes sortes de curiosités et de vains amusemens, détachez votre affection des choses du monde, quittez toutes les occupations qui ne conviennent pas à votre état. Tâchez ensuite d'être diligent à répondre aux inspirations du Ciel, à exécuter les ordres de vos supérieurs, et à faire toutes choses dans le temps, et de la manière qu'ils le souhaitent: ne différez pas un seul moment à

accomplir ce qu'on vous ordonne; songez que le premier retardement en attire un autre, et celui-ci un troisième, et qu'on recule toujours, parce que la crainte de la peine s'augmente de plus en plus, et que l'amour du repos croît à mesure qu'on en goûte la douceur. De là vient que lorsqu'il faut travailler, on s'y met le plus tard qu'on peut, ou qu'on s'en dispense tout-à-fait, tant on a d'aversion pour le travail.

Ainsi l'habitude de la paresse vient à se former, et on a peine à s'en défaire, à moins que la honte d'avoir vécu dans une extrême nonchalance, ne fasse enfin prendre la résolution d'être à l'avenir plus laborieux et plus diligent.

Mais remarquez que la paresse est un poison qui se répand dans toutes les puissances de l'ame, qui n'infecte pas seulement la volonté, en lui faisant haïr le travail, mais l'entendement, en l'aveuglant de telle sorte, qu'il ne voit pas que les résolutions des paresseux sont, pour la plupart, sans effet, et que ce qu'ils devroient faire sur l'heure, ils ne le font point du tout, ou le remettent à un autre temps.

Remarquez de plus qu'il ne suffit pas de faire vite et sans délai ce qu'on a à faire, mais qu'il faut choisir le temps que la nature de l'action demande; et quand on l'a fait, y apporter un extrême soin pour lui donner toute la satisfaction dont elle est capable; car enfin, ce n'est pas la marque d'une véritable diligence, mais d'une paresse fine et artificieuse, que de faire avec précipitation les choses dont on est chargé, sans se mettre en peine qu'elles soient bien faites, pourvu que l'on en soit quitte au plutôt, et que l'on ait plus de temps à se reposer. Ce désordre vient de ce qu'on ne considère pas assez de quel prix est une bonne œuvre, lorsqu'on la fait en son temps, et qu'on passe par-dessus toutes les difficultés que la paresse opposée à ceux qui commencent de faire la guerre à leurs vices.

Considérez donc souvent qu'une seule aspiration, qu'une oraison jaculatoire, qu'une génuflexion, que la moindre marque de respect pour la Majesté divine, est quelque chose de plus estimable que tous les trésors de la terre; et qu'à chaque fois

qu'un homme se mortifie en quelque chose, les Anges du ciel lui apportent une couronne pour récompense de la victoire qu'il a gagnée sur lui-même. Songez au contraire, que Dieu ôte peu à peu ses grâces aux tièdes qui les négligent, et qu'il en comble les fervens qui en profitent, afin qu'un jour ces *fidèles serviteurs puissent entrer dans la joie de leur Seigneur.* (Matth. 25. 21.)

Mais si au commencement vous ne vous sentez pas assez de force pour supporter tous les travaux et toutes les peines qui se présentent dans la voie de la perfection, il faut que vous ayez l'adresse de vous les cacher à vous-même, de sorte que vous les trouviez beaucoup moindres que les paresseux ne se les figurent. Si donc il est nécessaire, pour acquérir une vertu, que vous fassiez beaucoup d'actes, que vous vous y exerciez durant plusieurs jours, que vous combattiez contre un grand nombre d'ennemis puissant qui traversent vos bons desseins, commencez à former ces actes, comme si vous en aviez peu à faire; travaillez comme si votre travail ne devoit pas durer long-

temps ; attaquez vos ennemis l'un après l'autre, comme si vous n'en aviez qu'un seul à combattre, et soyez sûr qu'avec la grâce de Dieu, vous serez plus forts qu'eux tous ; vous parviendrez par ce moyen à vous délivrer du vice de la paresse, et à acquérir la vertu contraire. Pratiquez la même chose dans l'oraison. Si votre oraison doit durer une heure, et que ce temps vous paroisse long, proposez-vous seulement de prier un demi quart-d'heure, et de ce demi-quart d'heure, en passant à un autre, il ne vous sera pas difficile de remplir l'heure toute entière. Que si au second ou au troisième demi-quart d'heure vous sentez une trop grande répugnance à la prière, n'allez pas jusqu'à vous en dégoûter tout-à-fait, mais discontinuez un peu ce saint exercice, et l'interruption ne vous nuira point, pourvu que vous le repreniez peu de temps après. Usez-en de même à l'égard des œuvres extérieures, et du travail corporel. S'il vous semble que vous ayez trop de choses ou des choses trop difficiles à faire, et que par un excès de lâcheté, vous en ressentiez du chagrin, commen-

cez toujours pour la première, sans songer aux autres; appliquez-vous-y avec tout le soin possible; car en faisant bien celle-là, il n'y en aura aucune dont vous ne veniez à bout avec moins de peine que vous ne croyez. Allez aussi au-devant des difficultés qui se rencontrent, et ne fuyez jamais le travail; craignez seulement que la paresse ne s'augmente en vous, jusqu'à vous rendre insupportable les peines qui accompagnent les premiers exercices de la vertu, et qu'avant même qu'elles viennent, vous n'en conceviez de l'horreur.

C'est ce qui arrive aux ames lâches et timides, car elles appréhendent toujours l'ennemi, quelque foible et quelque éloigné qu'il soit, elles s'imaginent qu'on va à toute heure leur commander des choses fâcheuses, et ces vaines craintes leur causent du trouble au milieu même de leur repos; sachez donc qu'il y a dans ce vice un poison caché, qui non-seulement étouffe les premières vertus, mais qui détruit même les vertus déjà formées. Sachez que ce que le ver fait dans le bois, il le fait dans la vie spirituelle, et que c'est par lui que

le démon a coutume de faire tomber dans ses piéges la plupart des hommes, principalement ceux qui aspirent à la perfection.

Veillez sur vous-même, adonnez-vous à l'oraison et aux bonnes œuvres; n'attendez pas de vous faire une robe nuptiale, lorsqu'il voudra que vous en soyez revêtu, pour aller au devant du divin époux. Souvenez vous chaque jour, que celui qui a daigné vous conserver jusqu'au matin, ne vous promet pas de vous faire vivre jusqu'au soir, et que s'il a eu la bonté de vous conserver jusqu'au soir, il ne vous assure pas que vous vivrez jusqu'au lendemain. Employez donc saintement chaque heure du jour comme si c'étoit la dernière: ne pensez qu'à plaire à Dieu, et craignez toujours ce compte rigoureux qu'il faut rendre de tous les momens de notre vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Quoique vous ayez beaucoup travaillé que vous ayez expédié bien des affaires, croyez néanmoins que la journée est perdue pour vous, que toutes vos peines sont inutiles, si vous n'avez pu remporter plusieurs victoires sur

vos passions, et sur votre propre volonté ; si vous avez négligé de remercier Dieu de ses dons, et particulièrement de la grâce qu'il vous a faite de mourir pour vous ; si vous n'avez pas reçu, comme des faveurs, les châtimens que ce Père infiniment bon vous a envoyés pour l'expiation de vos crimes.

CHAPITRE XXI.

Du bon usage des sens extérieurs et comment on peut les faire servir à la contemplation des choses divines.

On ne peut, sans un grand soin et une application continuelle, régler comme il faut les sens extérieurs, parce que l'appétit sensitif, d'où naissent tous les mouvemens de la nature corrompue, aime éperdument le plaisir; et comme il ne peut de lui-même le satisfaire, il emploie les sens pour attirer à soi leurs objets, dont il fait passer les usages jusqu'à l'esprit. C'est de là que vient le plaisir sensuel, qui, par la

communication qu'ont entr'eux l'esprit et la chair, s'étant répandu d'abord dans tous les sens qui en sont capables, infecte ensuite comme un mal contagieux les puissances spirituelles, et corrompt enfin l'homme tout entier.

Voici les remèdes qu'on peut apporter à un si grand mal. Ne donnez point trop de liberté à vos sens, ne vous en servez jamais que pour une bonne fin, pour quelque chose d'utile ou de nécessaire, et non pour la volupté; que s'ils s'échappent sans que vous vous en aperceviez, s'ils passent les bornes que la raison leur prescrit, ayez soin de les ramener au plutôt; réglez-les de telle sorte, qu'au lieu qu'ils avoient accoutumé de s'attacher à des vains objets, pour y trouver quelques faux plaisirs, ils s'accoutument à tirer des mêmes objets de grands secours pour le salut et la perfection de l'ame, et que l'ame se recueillant en elle-même, s'élève ensuite par la connoissance des choses créées à la contemplation des grandeurs de Dieu; ce qui peut se pratiquer en cette manière.

Lorsqu'un objet agréable se présente à un de vos sens, ne regardez pas ce qu'il y a de matériel, mais considérez-le avec les yeux de l'esprit, et si vous y apercevez quelque chose qui flatte vos sens, songez qu'il ne le tient pas de lui-même, mais qu'il l'a reçu de Dieu; que c'est Dieu qui d'une main invisible l'a créé, et qui lui donne tout ce que vous y admirez de beau et de bon. Après cela, réjouissez-vous de voir que cet Être souverain et indépendant est le seul auteur de tant de rares qualités qui vous charment dans les créatures, qu'il les contient toutes éminemment, et que la plus excellente n'a rien qui approche de ses perfections infinies.

Lorsque vous vous arrêtez à contempler quelque bel ouvrage du Créateur, souvenez-vous que de soi-même il n'est rien, pensez à l'ouvrier qui l'a fait, mettez en lui seul toute votre joie, et dites-lui : O mon Dieu, l'objet de tous mes désirs, ô mon unique bonheur, que j'ai de joie quand je considère que tout ce qu'il y a de perfections dans les créatures, n'est que l'image des

vôtres, et que vous en êtes la source!

Lorsque vous voyez des arbres, des plantes, des fleurs, ou d'autres choses semblables, songez que la vie qu'elles ont ne vient pas d'elles, mais de cet esprit tout-puissant qu'on ne voit point, qui seul les fait vivre, auquel vous direz : O Dieu vivant, ô toute la joie de mon ame, ô vie souveraine, c'est de vous, c'est en vous et c'est par vous que tout vit et croît sur terre.

En voyant des animaux, élevez aussi votre esprit et votre cœur à celui qui leur donne le sentiment et le mouvement; dites-lui avec respect et avec amour : Grand Dieu, qui remuez toutes choses dans le monde, et qui demeurez toujours immobile, je me réjouis de ce que vous êtes éternellement dans le même état, sans pouvoir souffrir aucun changement!

Quand vous vous sentirez épris de la beauté des créatures, séparez incontinent ce que vous voyez de ce que vous ne voyez pas, laissez le corps et attachez-vous à l'esprit; considérez que tout ce qui paroît de beau à vos yeux vient d'un principe

invisible, qui est la beauté incréée. Dites en vous-même : voilà de petits ruisseaux de cette source inépuisable, de cet océan immense d'où découle une infinité de biens. O que mon ame ressent de plaisirs, lorsque je pense à cette beauté éternelle, qui est la cause de toute beauté créée !

Quand vous voyez une personne douée de sagesse, de justice, de bonté ou de quelque autre vertu, distinguez pareillement ce qu'elle a de soi d'avec ce qu'elle a reçu du ciel, et dites à Dieu : O Dieu des vertus, je ne puis vous exprimer le contentement que j'ai, quand je considère qu'il n'est aucun bien qui ne procède de vous, et que toutes les perfections des créatures ne sont rien en comparaison des vôtres ! Je vous rends mille actions de grâces, Seigneur, pour ce bien et généralement pour tous les biens que vous avez faits à mon prochain et à moi. Ayez pitié de ma pauvreté, souvenez-vous que j'ai grand besoin de telle et telle vertu qui me manque.

Lorsque vous faites quelque bonne action, pensez que c'est Dieu qui en est la première cause, et que vous

n'êtes que l'instrument dont il se sert pour agir; élevez les yeux vers lui; en disant : O souverain Maître du monde, c'est avec une extrême joie que je reconnois que sans vous je ne puis rien, et que vous êtes le premier et le principal ouvrier de toutes choses !

Quand vous mangez quelque viande que vous aimez, faites ces réflexions, qu'il n'y a que le Créateur capable de lui donner ce goût que vous y trouvez, et qui vous paroît si agréable; mettez en lui seul toutes vos délices, et dites-vous à vous-même : O mon ame, réjouis-toi de voir que comme il n'y a point de solide contentement hors Dieu, aussi trouve-t-on en Dieu un parfait bonheur.

Lorsque vous sentez quelque douce odeur, gardez-vous bien de vous attacher au plaisir que vous y prenez; montez en esprit au Ciel, et, persuadé que c'est Dieu qui est la cause de cette odeur, réjouissez-vous-en avec lui; priez-le qu'étant le principe de toute douceur, il fasse en sorte que votre ame, dégagée des plaisirs sensuels, n'ait rien qui l'em-

pêche de s'élever jusqu'à lui comme la fumée d'un agréable parfum.

Enfin, quand vous entendez quelque beau concert, pensez à Dieu, et dites-lui : O mon Dieu, j'ai le cœur comblé de joie, lorsque je songe à vos divines perfections, qui, jointes ensemble, font une excellente harmonie, non-seulement dans vous-même, mais dans les Anges, dans les cieux, et dans toutes les créatures !

CHAPITRE XXII.

Comment les choses sensibles nous aident à méditer sur les Mystères de la Vie et de la Passion de Notre-Seigneur.

Je vous ai montré comment on peut s'élever de la considération des choses sensibles à la contemplation des grandeurs de Dieu ; apprenez maintenant à vous servir de ces mêmes choses pour vous remettre dans l'esprit les sacrés Mystères de la Vie et de la Passion de Notre-

Seigneur. Il n'y a rien dans l'univers qui ne soit propre à vous en rafraîchir la mémoire.

Considérez donc premièrement que Dieu, ainsi que nous avons dit, est le principe de toutes choses; que c'est lui qui a donné aux créatures, même les plus nobles, l'être, la beauté et toutes les perfections qu'elles ont. Admirez ensuite l'infinie bonté de ce souverain Maître du monde, qui a daigné s'abaisser jusqu'à se faire homme, et à souffrir une mort honteuse pour votre salut, en permettant que ses propres créatures conspirassent contre lui, pour le crucifier. Mais si vous voulez venir au détail de ses travaux et de ses souffrances, vous en verrez des figures.

Si, par exemple, vous voyez des armes, des fouets, des cordes, des épines des roseaux, des clous, des marteaux, vous vous représenterez ceux qui furent les instrumens de sa passion et de sa mort. Une maison pauvre vous fera penser à l'étable et à la crêche où il naquit. La pluie qui tombe du Ciel et qui se répand sur la terre, vous remettra en mémoire

moire les ruisseaux de sang dont il arrosa le jardin des Olives. Toutes les pierres vous seront autant d'images de celles qui se fendirent, à sa mort. En regardant, ou le Soleil, ou la Terre, vous songerez que quand il mourut, la Terre trembla, et le Soleil s'obscurcit. En voyant de l'eau, vous vous souviendrez de celle qui coula de son côté, et ainsi de mille autres choses qui se présenteront à vos yeux.

Si vous buvez du vin ou de quelqu'autre liqueur, proposez-vous le vinaigre et le fiel dont cet aimable Sauveur fut abreuvé par ses ennemis. Si vous prenez trop de plaisir à l'odeur de quelque parfum, figurez-vous la puanteur des corps morts qu'il sentit sur le Calvaire. En vous habillant, considérez qu'étant Fils de Dieu, il s'est revêtu de notre chair pour nous revêtir de sa divinité. En vous déshabillant, imaginez - vous le voir dépouillé et tout nu entre les mains des bourreaux, prêt à être fouetté et attaché à une croix pour l'amour de vous. Quand vous entendez quelque bruit confus, croyez entendre ces cris effroyables d'une populace mu-

tinée contre son Seigneur : *Otez-le du monde, ôtez-le du monde; crucifiez-le, crucifiez-le.*

Toutes les fois que l'horloge sonnera, pensez à ce battement de cœur que Jésus sentit dans le jardin, lorsqu'il fut saisi d'une mortelle frayeur à la vue des cruels tourmens qu'on lui préparoit; ou bien songez aux coups de marteaux que les soldats lui donnèrent en le clouant à la croix. Enfin, quelques peines et quelques douleurs que vous enduriez ou que vous voyez endurer aux autres, tenez pour certain qu'elles ne sont rien en comparaison de celles que votre Sauveur souffrit et dans le corps et dans l'ame, durant tout le cours de sa Passion.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres moyens de faire, dans les rencontres, un bon usage des sens extérieurs.

Après vous avoir montré comment on doit élever son esprit des choses

sensibles aux choses de Dieu, et aux mystères de la vie de Jésus-Christ, je veux encore vous enseigner d'autres moyens d'en tirer divers sujets de méditations, afin que comme les goûts sont différens, chacun trouve ici de quoi satisfaire sa dévôtion : ce qui sera d'une grande utilité, non-seulement aux personnes simples, qui ne vont pas toutes par la même voie à la perfection, qui ne sont pas également nées pour les plus hautes spéculations. Au reste, ne craignez point que cette grande diversité de pratique vous cause de l'embarras et du trouble ; tâchez seulement d'en user avec discrétion; consultez quelque sage directeur, abandonnez-vous entre ses mains avec beaucoup d'humilité et de confiance, non-seulement pour ce qui regarde ce que je vais dire, mais pour tout ce que je dirai dans la suite.

Lors donc que vous jetterez les yeux sur des choses qui vous plaisent, et dont on fait cas dans le monde, persuadez-vous que de soi-elles sont viles comme la boue, qu'elles ne sont rien en comparaison

des biens du Ciel, où vous devez aspirer sans cesse, en foulant aux pieds tout le reste.

Quand vous regardez le Soleil, songez que votre ame, ornée de la grâce, est beaucoup plus belle et plus lumineuse que tous les astres ensemble, et que sans la grâce elle est plus noire et plus affreuse que les tenèbres de l'enfer. En considérant le Ciel qui est au-dessus de vous, montez en esprit jusqu'à l'Empirée, et demeurez-y comme dans un lieu où vous règnerez à jamais, si vous vivez innocemment et saintement sur la terre.

Quand vous entendez chanter les oiseaux, souvenez-vous du paradis, où l'on ne cesse de chanter à Dieu des Cantiques de louange; priez en même-temps le Seigneur qu'il vous rende digne de le louer éternellement en la compagnie des Esprits célestes.

Lorsque la beauté des créatures vous charme, figurez-vous le serpent infernal, qui, caché sous ces dehors éclatans, tâchez de vous mordre et de vous ôter la vie de la grâce. Dites-lui avec une sainte indignation : Va,

maudit serpent, c'est en vain que tu te caches pour me nuire. Puis, en vous tournant vers Dieu : Soyez béni, lui direz-vous, de ce qu'il vous a plu me découvrir mon ennemi, et me sauver de ses embûches. Après cela retirez-vous dans les plaies de votre Sauveur, comme en un asile assuré : occupez-y votre esprit des douleurs inconcevables qu'il a souffertes dans sa chair sacrée, pour vous garantir du péché, et pour vous donner de l'horreur des plaisirs sensuels.

Voici encore un moyen de fuir les attraits des beautés créées, c'est de penser quels sont après la mort ces objets qui vous paroissent maintenant si beaux. Quand vous marchez, prenez garde qu'à chaque pas que vous faites, vous vous approchez de la mort. Le vol d'un oiseau, le cours d'un fleuve impétueux, vous avertit que vos jours s'écoulent encore plus vite. Un tourbillon qui renverse tout, un tonnerre qui fait tout trembler, vous représentent le jour effroyable du jugement, et semblent vous dire qu'il faut fléchir le genou devant votre Juge ; qu'il faut l'adorer et le

prier humblement qu'il vous aide à vous préparer de bonne heure pour paroître devant lui avec assurance.

Mais si vous voulez profiter d'une infinité d'accidens, auxquels cette vie est sujette, voici ce que je vous conseille de faire. S'il arrive, par exemple, que vous souffriez du chaud, ou du froid, ou quelque semblable incommodité; que vous vous trouviez accablé de douleur ou de tristesse, envisagez l'ordre immuable de la Providence divine, qui a voulu, pour votre bien, que vous endurassiez présentement cette peine, et qui sait la proportionner à vos forces. Par ce moyen vous reconnoîtrez avec joie l'amour tendre et paternel que le Seigneur a pour vous; et vous en avez une preuve bien sensible dans l'occasion qu'il vous donne de le servir de la manière qui lui est la plus agréable.

Vous voyez donc en état de lui plaire plus que jamais, vous direz : C'est maintenant que s'accomplit en moi la volonté de celui qui, par sa miséricorde, a ordonné avant tous les siècles que je souffrise aujour-

d'hui cette mortification. Qu'il en soit éternellement béni. Quand il vous vient quelque bonne pensée, croyez fermement que c'est de Dieu qu'elle vient, et rendez-en de très-humbles actions de grâces à ce Père des lumières. Quand vous lisez quelque livre de piété, imaginez-vous que c'est l'Esprit-Saint qui vous parle, et que c'est lui-même qui l'a composé.

Quand vous regardez la Croix, considérez-la comme l'étendard de Jésus-Christ, votre Capitaine, et sachez que pour peu que vous vous en éloigniez, vous tomberez entre les mains de vos plus cruels ennemis; au lieu que si vous le suivez, vous vous rendez digne d'entrer un jour, la palme à la main et en triomphe, dans le Ciel.

Quand vous voyez un image de la Sainte Vierge, offrez votre cœur à cette Mère de miséricorde; témoignez-lui votre joie de ce qu'elle a toujours accompli avec une diligence et une fidélité extrême la divine volonté, de ce qu'elle a mis au monde votre Sauveur, et l'a nourri de son lait; enfin remerciez-

la du secours qu'elle donne à ceux qui l'invoquent dans les combats contre le démon. Toutes les images des Saints vous feront ressouvenir des généreux soldats de Jésus-Christ, qui, en combattant vaillamment jusqu'à la mort, vous ont frayé le chemin que vous deviez suivre pour arriver à la gloire.

En quelque temps que vous entendiez sonner la cloche, pour dire trois fois la salutation Angélique, vous pouvez faire quelque sorte de méditation ou de réflexion sur les paroles qui se disent avant chaque *Ave, Maria*. Au premier coup, remerciez Dieu de la célèbre ambassade qu'il envoya à Marie, et qui fut le commencement de l'ouvrage de notre rédemption. Au second, réjouissez-vous avec Marie de la haute dignité où Dieu l'éleva en récompense de sa très-profonde humilité. Au troisième, adorez le Verbe nouvellement incarné, et rendez en même-temps à sa bienheureuse Mère, et à l'archange saint Gabriel, l'honneur qu'ils méritent. A chaque coup, il est bon de faire une inclination de tête, pour marque de révérence, et particulièrement au dernier.

Tous ces actes se pratiqueront également en tout temps. Mais en voici d'autres plus propres à certaines heures du jour, au soir, au matin et à midi, et qui regardent le Mystère de la Passion de Notre-Seigneur. Car nous sommes obligés de penser souvent au cruel martyre que la Vierge souffrit alors; et ce seroit une étrange ingratitude si nous y manquions.

Au soir, représentez-vous la douleur qu'elle ressentit de la sueur de sang, et de la prise de Jésus dans le jardin des Olives, et de ses peines intérieures durant toute cette nuit. Au matin, compatissez à son affliction de voir ce cher Fils que l'on conduisoit ignominieusement à Pilate et à Hérode, que l'on forçoit de porter lui-même sa croix, en allant au lieu du supplice. A midi, figurez-vous le glaive de douleur qui perça l'ame de cette Mère affligée, lorsqu'à ses yeux on le crucifia, et qu'il mourut; et que même après sa mort, on lui ouvrit le côté avec une lance.

Vous pourrez faire ces pieuses réflexions sur les douleurs de la sainte Vierge, depuis le jeudi au soir jus-

qu'au samedi à midi; et les autres, vous les ferez en d'autres jours. Suivez cependant votre dévotion particulière, selon que vous vous sentirez ému par les objets extérieurs.

Enfin, pour vous dire en peu de mots comment vous devez user de vos sens, tâchez de les gouverner; de sorte que vous ne donniez jamais entrée dans votre cœur, ni à l'amour, ni à l'aversion naturelle des choses qui se présentent; mais que vous régliez toutes vos inclinations sur la volonté divine, n'embrassant et rejetant que ce que Dieu veut que vous embrassiez, et que vous rejetiez.

Remarquez au reste, qu'à l'égard de ce grand nombre de pratiques différentes que je viens de vous donner pour le règlement de vos sens, mon dessein n'est pas de vous obliger d'en faire votre principale occupation. Car vous devez presque toujours être recueilli en vous-même, et demeurer attaché à Dieu : vous devez vous occuper intérieurement à combattre vos inclinations vicieuses, et à produire beaucoup d'actes des vertus contraires. Je ne prétends

donc autre chose, sinon que vous vous en serviez dans les rencontres où vous en aurez besoin. Car ce n'est pas le moyen d'avancer beaucoup dans la spiritualité, que de s'assujettir à tant d'exercices, extérieurs, qui de soi son bons; mais qui étant mal ménagés ne servent qu'à embarrasser l'esprit, à fomenter l'amour-propre, à entretenir l'inconstance, et à donner lieu aux tentations du démon.

CHAPITRE XXIV.

De la manière de bien gouverner sa langue.

La langue de l'homme a grand besoin d'être retenue, parce qu'on se plaît naturellement à parler des choses qui flattent les sens. L'intempérance de la langue, vient d'ordinaire d'un certain orgueil, qui fait que nous nous croyons beaucoup plus intelligens que nous ne sommes; et qu'admirant nos propres pensées, nous débitons avec complaisance,

nous dominons dans la conversation, et prétendons que tout le monde nous écoute.

Il est impossible de comprendre en peu de paroles, tous les maux qui naissent de ce vice détestable. Ce qu'on en peut dire en général, c'est qu'il est la cause de l'oisiveté, qu'il marque beaucoup d'ignorance et de folie; qu'il traîne après soi la médisance et le mensonge, qu'il ralentit la ferveur de la dévotion; qu'il fortifie les passions déréglées, et qu'il accoutume la langue à ne dire que des paroles vaines et oiseuses.

Pour le corriger, voici ce que je vous conseille de faire. Ne parlez point trop, ni devant ceux qui ne vous écoutent pas volontiers, crainte de les ennuyer, ni devant ceux qui prennent plaisir à vous écouter, de peur que dans le discours, il ne vous échappe quelque chose de mal-à-propos. Prenez-garde à ne pas parler trop haut, ni d'un ton d'autorité; car cela déplaît à ceux qui l'entendent, et montre beaucoup de suffisance est de présomption.

Ne parlez jamais de vous ni de vos parens, ni de ce que vous avez

fait, à moins que la nécessité ne vous y oblige ; et lorsqu'il vous semble le devoir faire, que ce soit en peu de mots, avec une extrême retenue. Que si vous trouvez un homme qui parle beaucoup de soi, ne le méprisez pas pour cela, mais gardez-vous bien de l'imiter, quand même il ne diroit rien qui ne dût servir à faire connoître ses fautes, et à lui en donner de la confusion. Ne parlez que le moins que vous pourrez du prochain et des choses qui le regardent, si ce n'est que l'occasion se présente d'en dire du bien. Parlez volontiers de Dieu, sur-tout de sa charité pour les hommes ; mais dans la crainte de n'en parler pas comme il faut, écoutez plutôt ce que les autres vous en diront, et tâchez de ne le point oublier.

Pour ce qui est des discours profanes, s'ils vont jusqu'à vos oreilles ; ne permettez pas qu'ils entrent dans votre cœur qui doit être tout entier à Dieu ; mais au cas que vous soyez obligé d'écouter celui qui parle ; afin de pouvoir lui répondre, jetez toujours quelque œillade vers le Ciel, où votre Dieu règne, et d'où

cette haute Majesté ne dédaigne pas de regarder votre bassesse. Examinez bien tout ce que vous voulez dire, avant que du cœur il passe à la langue. Apportez-y toute la circonspection possible; parce qu'il s'y trouvera toujours beaucoup de choses à supprimer; et quand même vous aurez choisi ce que vous croiriez devoir dire, retranchez-en une partie; car vous trouverez encore à la fin que vous n'en aurez que trop dit.

Le silence est d'un grand secours dans le combat spirituel: et ceux qui le gardent, peuvent se promettre qu'ils remporteront la victoire. Aussi ont-ils d'ordinaire la défiance d'eux-mêmes, la confiance en Dieu, beaucoup d'attraits pour l'Oraison, et une grande facilité pour tous les exercices de vertus.

Afin de vous affectionner au silence, considérez les grands biens qui en proviennent, et les maux infinis qui naissent de l'intempérance de la langue. Je dis plus, si vous voulez vous accoutumer à parler peu, taisez-vous, lors même que vous avez sujet de parler, pourvu que votre silence ne nuise ni à vous, ni au prochain.

Fuyez sur-tout les conversations profanes, préférez la compagnie des Anges, des Saints, de Dieu même à celle des hommes. Enfin, songez à la guerre que vous avez entreprise, et à peine aurez-vous le temps de respirer, bien loin de pouvoir vous amuser à des entretiens inutiles.

CHAPITRE XXV.

Que le Soldat de Jésus-Christ, qui a résolu de combattre et de vaincre ses ennemis, doit éviter, autant qu'il lui est possible, ce qui peut troubler la paix de son cœur.

Lorsque nous avons perdu la paix du cœur, nous devons mettre tout en œuvre pour la recouvrer; mais quoiqu'il arrive en ce monde, rien n'est capable de nous la ravir, ni de la troubler parmi nous. Il faut, à la vérité, que nous conservions de la douleur de nos fautes; mais cette douleur doit être tranquille, modérée comme je l'ai dit plusieurs fois. Il faut de même que nous ayons compassion des autres pé-

cheurs ; et que du moins intérieurement nous gémissions de leur perte ; il faut aussi que notre compassion soit tendre, mais sans trouble, comme étant l'effet d'une charité très-pure.

Pour ce qui regarde une infinité de maux auxquels nous sommes sujets en ce monde, tels que sont les maladies, les plaies, la mort, la perte de nos amis et de nos proches, la peste, la guerre, les embrasemens et plusieurs autres accidens fâcheux, que les hommes appréhendent comme contraires à la nature, toujours ennemie des souffrances, nous pouvons, avec le secours de la grâce non-seulement les accepter de la main de Dieu, mais nous en faire des sujets de joie, en les regardant ou comme des punitions salutaires pour les pécheurs, ou comme des occasions de mérite pour les Justes.

Ces deux considérations sont que Dieu même prend plaisir à nous affliger ; mais il est certain que tant que notre volonté sera soumise à la sienne, nous demeurerons avec un esprit tranquille au milieu des afflic-

tions les plus rudes. Sachez au reste, que toute inquiétude lui déplaît, parce que, de quelque nature qu'elle soit, elle n'est jamais sans quelque défaut, et vient toujours d'un mauvais principe, qui est l'amour-propre. Tâchez donc de prévenir de loin ce qui peut vous inquiéter, préparez-vous de bonne heure à le supporter avec patience. Considérez que les maux présens, quelque terribles qu'ils paraissent, ne sont pas effectivement des maux; qu'ils ne sauraient nous priver des biens véritables; que Dieu les envoie ou les permet pour les raisons que nous avons dites, ou pour d'autres qui nous sont cachés, mais qui ne peuvent être que très-justes.

En conservant de la sorte un esprit toujours égal parmi les divers accidens de cette vie, vous profiterez beaucoup; sans cela vos exercices profiteront mal, et vous n'en tirerez aucun fruit. De plus, tant que vous aurez l'esprit inquiet, vous demeurerez exposé aux insultes de l'ennemi, sans pouvoir connaître quelle est la voie sûre et le droit chemin de la vertu. Le démon fait

tous ses efforts pour bannir la paix du cœur, parce qu'il sait que Dieu demeure dans la paix, et que c'est dans la paix qu'il opère de grandes choses. Delà vient qu'il n'est point de ruse dont il ne se serve pour nous la ravir; et qu'afin de nous surprendre, il se contrefait, il nous inspire des desseins qui paraissent bons, mais qui sont méchans en effet, et qu'on reconnaît à plusieurs marques, sur-tout en ce qu'ils troublent la paix intérieure.

Pour remédier à un mal si dangereux, lorsque l'ennemi s'efforce d'exciter en nous quelque mouvement, ou quelque désir nouveau, ne lui ouvrons pas d'abord notre cœur, renonçons premièrement à toutes affections qui peuvent naître de l'amour-propre : offrons à Dieu ce nouveau désir; prions-le de nous faire connoître s'il vient de lui ou du démon; n'oublions pas de consulter là-dessus notre Directeur. Lors même que nous sommes sûrs qu'un désir qui se forme dans notre cœur, est un mouvement de l'esprit de Dieu, nous ne devons pas nous mettre en devoir de l'exécuter,

qu'auparavant nous n'ayons mortifié la trop grande envie qu'il soit accompli. Car une bonne œuvre précédée par cette sorte de mortification, est plus agréable à Dieu, que si elle se faisait avec une ardeur et un empressement naturel, et souvent la bonne œuvre lui plaît beaucoup moins que la seule mortification. Ainsi rejetant les mauvais désirs, et n'exécutant les bons qu'après avoir réprimé tous les mouvemens de la nature, nous conserverons notre cœur dans une tranquillité parfaite.

Il est encore besoin pour cela de mépriser certains remords intérieurs, qui semblent venir de Dieu, parce que ce sont des reproches que notre conscience nous fait sur de véritables défauts; mais qui viennent effectivement du malin esprit, selon qu'on en peut juger par les suites. Si les remords de conscience servent à nous humilier, s'ils nous rendent plus fervens dans la pratique des bonnes œuvres, s'ils ne diminuent point la confiance qu'il faut avoir en la miséricorde divine, nous devons les recevoir avec action de grâces, comme des faveurs du Ciel. Mais

s'ils nous causent du trouble, s'ils nous abattent le courage, s'ils nous rendent paresseux, timides, lents à nous acquitter de nos devoirs, nous devons croire que ce sont des suggestions de l'ennemi, et faire les choses à l'ordinaire sans daigner les écouter.

Mais outre cela, comme il arrive le plus souvent que nos inquiétudes naissent des maux de cette vie, pour nous en défendre, nous avons deux choses à faire. L'une est de considérer ce que ces maux sont capables de détruire en nous, si c'est l'amour de la perfection ou l'amour-propre; s'ils ne détruisent que l'amour-propre qui est notre capital ennemi, nous ne devons pas nous en plaindre, nous devons plutôt les accepter avec joie et avec reconnaissance, comme des grâces que Dieu nous fait, comme des secours qu'il nous envoie; mais s'ils peuvent nous détourner de la perfection, et nous rendre la vertu odieuse, il ne faut pas pour cela nous décourager, ni perdre la paix du cœur, comme nous verrons bientôt.

L'autre chose est qu'élevant notre

esprit à Dieu, nous recevions indifféremment tout ce qui nous vient de sa main, persuadés que les croix mêmes qu'il nous présente, ne peuvent être pour nous que les sources d'une infinité de biens, que nous négligeons, parce qu'ils nous sont inconnus.

CHAPITRE XXVI.

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a reçu quelque plaie dans le combat spirituel.

QUAND vous vous sentez blessé, c'est-à-dire, quand vous voyez que vous avez fait quelque faute, par pure fragilité, soit avec réflexion et par malice; ne vous affligez pas trop pour cela, ne vous laissez pas aller au chagrin et à l'inquiétude; mais adressez-vous aussitôt à Dieu, et dites-lui avec une humble confiance: c'est maintenant, ô mon Dieu, que je fais voir ce que je suis; car que pouvoit-on attendre d'une créature foible et aveugle comme moi, que des égaremens et des chutes? Arrêtez-vous un peu là-desus, afin de

vous confondre en vous-même, et de concevoir une vive douleur de votre faute.

Puis, sans vous troubler, tournez toute votre colère contre les passions qui vous dominent, principalement contre celle qui a été cause de votre péché

Seigneur, direz-vous, j'aurois commis de bien plus grands crimes, si par votre infinie bonté, vous ne m'aviez secouru.

Rendez ensuite mille actions de grâces à ce père des miséricordes, aimez-le plus que jamais; voyant que bien loin de se resentir de l'injure que vous venez de lui faire, il vous tend encore la main, de peur que vous ne tombiez de nouveau dans quelque pareil désordre.

Enfin, plein de confiance, dites-lui : Montrez, ô mon Dieu, ce que vous êtes; faites sentir à un pécheur humilié, votre divine miséricorde; pardonnez-moi toutes mes offenses, ne permettez pas que je me sépare, ni que je m'éloigne tant soit peu de vous; fortifiez-moi tellement de votre grâce, que je ne vous offense jamais.

Après cela, n'allez point examiner

si Dieu vous a pardonné, ou non. Car c'est vouloir vous inquiéter en vain, c'est perdre le temps; et il y a en ce procédé bien de l'orgueil et de l'illusion du démon qui, sous des prétextes spécieux, cherche à vous faire de la peine. Ainsi abandonnez-vous à la miséricorde divine, et continuez vos exercices avec autant de tranquillité, que si vous n'aviez point commis de faute. Quand vous auriez même offensé Dieu plusieurs fois en un seul jour, ne perdez jamais la confiance en lui. Pratiquez ce que je vous dis, la seconde, la troisième, la dernière fois, comme la première; concevez toujours un plus grand mépris de vous-même, et une plus grande haine du péché, et soyez plus sur vos gardes à l'avenir. Cette manière de combattre contre le démon lui déplaît infiniment, parce qu'il sait qu'elle plaît beaucoup à Dieu, et qu'il en remporte toujours de la confusion, se voyant dompté par celui même qu'il avoit aisément vaincu en d'autres rencontres. Aussi emploie-t-il toutes ses ruses pour nous la faire quitter; et il en vient souvent à bout, à cause du peu de

soin que nous avons de veiller sur notre intérieur.

Au reste, plus vous y trouverez de difficulté, plus vous devez faire d'efforts pour vous surmonter vous-même. Et ne vous contentez pas de pratiquer une fois ce saint exercice, mais reprenez-le souvent, quand même vous ne vous sentirez coupable que d'un seul péché. Si donc une faute, où par malheur vous serez tombé, vous cause du trouble et vous abat le courage, la première chose que vous devez faire, c'est de tâcher à recevoir la paix de votre ame et la confiance en Dieu. Il faut ensuite que vous éleviez votre cœur au Ciel, et que vous croyez fermement que le chagrin qu'on a quelquefois d'avoir péché, n'a pas pour objet l'offense de Dieu mais le châment qu'on a mérité, qu'on appréhende plus que tout le reste.

Le moyen de recouvrer cette paix si souhaitable et si nécessaire, est de ne plus penser à votre péché, mais d'envisager l'infinie bonté de Dieu, qui est toujours prêt, qui désire même de pardonner les crimes les plus énormes aux plus grands pécheurs,

pécheurs, et qui n'oublie rien pour les unir fortement à lui, pour les sanctifier en cette vie, et pour les rendre éternellement bienheureux en l'autre. Quand ces considérations ou d'autres semblables auront calmé votre esprit, revenez alors à celle de votre péché, et observez toutes les choses que nous avons dites.

Enfin, dans le sacrement de la Pénitence, dont je vous conseille de vous approcher souvent, remettez-vous devant les yeux toutes vos fautes, et déclarez-les sincèrement à votre Père spirituel, avec une nouvelle douleur d'y être tombé, et avec une nouvelle résolution de n'y tomber jamais.

CHAPITRE XXVII.

Comme le démon a coutume de tenter et de séduire ceux qui veulent s'adonner à la vertu, ou qui sont encore plongés dans le vice.

Il est certain que le démon ne songe qu'à perdre les hommes, et qu'il ne les attaque pas tous de la même sorte.

Pour commencer donc à vous découvrir quelques-unes de ses ruses, je vous représente ici divers genres de personnes en des états et en des dispositions différentes. Quelques-unes sont esclaves du péché et ne pensent point à rompre leurs chaînes; d'autres voudroient bien sortir de cette captivité, mais ils ne font rien pour s'en affranchir; d'autres croient être dans la bonne voie, et c'est alors qu'ils en sont le plus éloignés; d'autres enfin, après être parvenues à un haut degré de vertu, viennent à tomber plus dangereusement que jamais. Nous parlerons de toutes ces sortes de personnes dans les chapitres suivans.

CHAPITRE XXVIII.

Les artifices qu'emploie le démon pour achever de perdre ceux qu'il a fait tomber dans le péché.

Lorsque le démon a pu porter une ame au péché, il n'y a point d'artifice dont il n'use pour l'aveugler d'avance, et pour détourner de sa

pensée tout ce qui seroit capable de lui faire voir l'état malheureux où elle est. Encore ne se contente-t-il pas d'étouffer les bonnes pensées que Dieu lui donne, et de lui en suggérer de mauvaises; il tâche de l'engager en des occasions dangereuses, et lui dresse des piéges, afin qu'elle tombe de nouveau, ou dans le même péché, ou dans d'autres plus énormes. Ce qui fait que destituée de la lumière divine, elle augmente de plus en plus ses désordres, et s'endurcit dans le mal. Ainsi elle roule continuellement, et se précipite de ténèbres en ténèbres, d'abîme en abîme, s'éloignant toujours davantage de la voie de son salut, en multipliant ses chutes, à moins que Dieu ne la soutienne par un secours extraordinaire.

Le remède le plus pressant à ce mal, est qu'elle reçoive sans résistance les inspirations divines, qui la rappellent des ténèbres à la lumière et du vice à la vertu; et qu'avec beaucoup de ferveur elle s'écrie : Ah! Seigneur, assistez-moi, venez promptement à mon secours; ne permettez pas que je demeure plus

long-temps ensevelie dans l'ombre de la mort et du péché. Elle répétera plusieurs fois ces mêmes paroles ou d'autres semblables; et, s'il est possible, elle ira incontinent à son Père spirituel, pour savoir de lui ce qu'elle doit faire, et pour lui demander des armes contre l'ennemi qui la presse. Que si elle ne peut pas y aller sur l'heure, elle aura recours au Crucifix, en se prosternant à ses pieds, le visage contre terre. Elle invoquera aussi quelquefois la Reine du Ciel, et implorera sa miséricorde; car elle doit être persuadée, que de cette diligence dépend la victoire, comme nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

Des inventions dont se sert le malin esprit pour empêcher l'entière conversation de ceux qui, convaincus du mauvais état de leur consçiene, ont quelque envie de se corriger, et d'où vient que les bons désirs sont le plus souvent sans effet.

CEUX qui reconnoissent le mauvais état de leur conscience et qui voudroient en sortir, se laissent tromper d'ordinaire par le démon qui s'efforce de leur persuader qu'ils ont encore bien du temps à vivre, et qu'ils peuvent sûrement différer leur conversion. Il leur représente qu'avant toutes choses, il faut qu'ils terminent un tel procès, qu'ils se délivrent d'un grand embarras où ils sont; et que sans cela il est impossible qu'ils s'adonnent entièrement à la vie spirituelle, ni qu'ils en exercent paisiblement les fonctions.

C'est ici un piége où beaucoup de gens se sont laissés prendre, et où

plusieurs se trouvent pris tous les jours. Mais nul d'eux n'en peut attribuer la cause qu'à son extrême négligence dans une affaire où il s'agit de son salut, et de la gloire de Dieu. Que chacun donc, au lieu de dire : Demain, demain, dise : Dès aujourd'hui, dès-à-présent. Et pourquoi demain ? Que sais-je, si je verrai le jour de demain ? Mais quand j'en aurois une certitude entière, seroit-ce vouloir me sauver, que de différer, ma pénitence ? Seroit-ce vouloir gagner la victoire, que de me faire de nouvelles plaies ?

C'est donc une chose constante, que pour éviter cette illusion, et celle qu'on a manquée au chapitre précédent, il faut obéir avec promptitude aux inspirations du Ciel. Quand je parle de promptitude, je n'entends pas de simples désirs, des résolutions foibles et stériles, qui trompent une infinité de gens pour plusieurs raisons ; dont la première est, que ces désirs et ces résolutions ne sont pas fondés sur la défiance de soi-même, et sur la confiance en Dieu. D'où il suit que l'ame est remplie d'un orgueil secret, s'aveu-

gle de telle sorte, qu'elle prend pour une vertu solide, ce qui n'en a que l'apparence. Le remède pour guérir ce mal, et la lumière pour le connoître, viennent de la divine bonté, qui permet que nous tombions; afin qu'éclairés et instruits par nos propres chutes, nous passions de la confiance que nous avons en nos forces, à celle que nous devons avoir en sa grâce, d'un orgueil presque imperceptible, à une humble connoissance de nous-mêmes. Ainsi les bonnes résolutions ne peuvent être efficaces, si elles ne sont fermes et constantes; si elles n'ont pour fondement la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.

La seconde raison est que lorsqu'on forme quelque bon désir, on ne se propose que la beauté et l'excellence de la vertu, qui de soi attire les volontés les plus foibles; et qu'on ne regarde point les travaux qui sont nécessaires pour l'acquérir; ce qui fait qu'à la moindre difficulté, une ame lâche se rebute, et quitte son entreprise. C'est pourquoi accoutumez-vous à envisager plutôt les difficultés qui se rencontrent dans

l'acquisition des vertus, que les vertus mêmes; pensez-y souvent; et selon les occurrences, préparez-vous à les surmonter. Sachez au reste que plus vous aurez de courage, ou pour vous vaincre vous-mêmes, ou pour résister à vos ennemis, plus les difficultés s'aplaniront, et vous paroîtront légères.

La troisième raison est que, dans nos bons propos, nous considérons moins la vertu et la volonté : ce qui arrive d'ordinaire lorsque nous sommes comblés de consolations, particulièrement dans le temps de l'adversité. Car ne trouvant ici-bas nul soulagement à nos maux, nous prenons alors le dessein de nous donner tout-à-fait à Dieu, et de ne plus nous appliquer qu'aux exercices de la vertu. Pour ne point pécher de ce côté-là, gardons-nous bien d'abuser des grâces du Ciel; soyons humbles et circonspects dans nos bonnes résolutions; ne nous laissons point emporter à une ferveur indiscrète, qui nous engage témérairement à faire des vœux que nous ne puissions pas accomplir.

Mais si nous sommes dans l'afflic-

tion, proposons-nous seulement de bien porter notre croix, selon que Dieu nous l'ordonne, et d'y établir notre gloire jusqu'à refuser toute sorte de soulagement de la part des hommes, et quelquefois même de la part de Dieu. Ne demandons ni ne désirons autre chose, sinon que la main du Tout-Puissant nous soutienne dans nos maux, et qu'avec sa grâce nous supportions patiemment toutes les peines qu'il lui plaira de nous envoyer.

CHAPITRE XXX.

De l'erreur de quelques-uns qui s'imaginent marcher dans la voie de la perfection.

L'ENNEMI étant vaincu à la première et à la seconde attaque, il ne laisse pas d'en donner une troisième. Il tâche de nous faire oublier les vices et les passions dont nous sommes actuellement combattus, et de nous mettre dans l'esprit de vains projets

d'une perfection imaginaire, où il sait bien que nous n'arriverons jamais. De-là vient que nous recevons à toute heure des plaies mortelles, et que nous ne songeons pas à y remédier. Car ces désirs et ces résolutions chimériques nous paroissent de véritables effets; et par un orgueil secret, nous croyons déjà être parvenus à une haute sainteté. Ainsi nous ne pouvons supporter la moindre peine ni la moindre injure; et cependant nous nous amusons à former dans la méditation, de grands desseins de souffrir les plus horribles tourmens, et les peines même du Purgatoire pour l'amour de Dieu.

Ce qui nous trompe, c'est que la partie inférieure ne craignant pas beaucoup les souffrances éloignées, nous osons nous comparer à ceux qui souffrent effectivement de grandes peines avec une plus grande patience. Si nous voulons éviter un piége si dangereux, déterminons-nous au combat, et combattons en effet tant d'ennemis qui nous environnent, et qui nous attaquent de près. Nous reconnoîtrons par-là si nos bonnes résolutions ont été lâches ou géné-

reuses, apparentes ou sincères ; et nous irons à la perfection par le véritable chemin que les Saints nous ont frayé.

Pour ce qui est des ennemis qui ne nous font pas ordinairement la guerre, ne nous mettons pas beaucoup en peine de les combattre, à moins que nous ne prévoyons que dans quelque temps, et en de certaines rencontres, ils s'élèveront contre nous. Car pour nous mettre en état de soutenir leurs attaques, nous devons nous prémunir de bonne heure par de fermes résolutions de les vaincre.

Mais quelque fermes que nous paroissent ces résolutions, ne les considérons pas comme des victoires ; quand même nous nous serions exercés durant quelque temps à la pratique des vertus, et que nous y aurions fait un progrès considérable. Tenons-nous toujours dans l'humilité ; craignons tout de notre foiblesse ; défions-nous de nous-mêmes, et mettons notre confiance en Dieu seul : prions-le souvent de nous fortifier dans le combat, de nous préserver de tout péril, d'étouffer par-

ticulièrement dans nos cœurs tout sentiment de présomption et de confiance en nos forces. Avec cela nous pourrons aspirer à la plus sublime perfection ; quoique d'ailleurs nous ayons bien de la peine à nous corriger de quelques légers défauts que Dieu nous laisse souvent, afin de nous humilier, et de conserver par-là le peu de mérites que nous avons acquis par nos bonnes œuvres.

CHAPITRE XXXI.

Les artifices dont se sert le malin esprit pour nous faire quitter le chemin de la vertu.

Le quatrième artifice, dont j'ai dit que le démon a coutume de se servir pour nous abuser, lorsque nous marchons dans le chemin de la perfection, est qu'il nous inspire à contre-temps plusieurs bons desseins, afin que venant à abandonner les exercices de vertus qui nous sont propres, nous nous engagions insensiblement dans le vice.

Si, par exemple, une personne

malade souffre son mal patiemment, cet ennemi de notre salut, craignant que par-là elle n'acquierre l'habitude de la patience, lui propose beaucoup d'œuvres saintes qu'elle pourroit faire dans un autre état : il lui persuade que si elle se portoit bien, elle rendroit de plus grands respects à Dieu, et quelle seroit plus utile à elle-même et au prochain. Quand il a pu exciter en elle de vains désirs de recouvrer sa santé, il les entretient de sorte qu'elle s'afflige de ne pouvoir obtenir ce qu'elle souhaite, et plus les désirs s'enflamment, plus l'inquiétude s'augmente. Mais l'ennemi passe encore plus avant; car il la réduit enfin à s'impatienter dans sa maladie, qu'elle regarde, non pas comme une maladie, mais comme un obstacle aux desseins chimériques qu'elle souhaite passionnément de pouvoir exécuter, sous prétexte d'un plus grand bien.

Quand il l'a poussée jusques-là, il efface peu à peu de son esprit toute l'idée des bonnes œuvres, qu'elle s'est mise en tête, et ne lui laisse que le seul désir d'être délivrée de son mal. Que si le mal dure plus

long-temps qu'elle ne voudroit, elle en devient toute chagrine et impatiente. Ainsi elle tombe insensiblement de la vertu qu'elle pratique, dans le vice qui lui est plus contraire.

Le moyen de vous garantir de cette illusion, est qu'en quelque état de souffrance que vous vous trouviez, vous preniez garde à ne désirer jamais de faire aucune bonne œuvre, si elle est hors de saison, parce qu'étant dans l'impuissance de la pratiquer, vous ne pourrez en avoir que de l'inquiétude et du déplaisir. Persuadez-vous donc avec un vrai sentiment d'humilité et de résignation, que quand Dieu vous tireroit de cet état où vous êtes, tous les bons désirs que vous concevrez maintenant seroient peut-être alors sans effet, parce que vous n'auriez pas le courage de les accomplir : croyez du moins que le Seigneur, par une secrète disposition de sa providence, ou en punition de vos péchés, ne veut pas que vous ayez le plaisir de faire cette bonne œuvre, mais qu'il aime mieux vous voir soumis à ses volontés, et humilié sous sa main toute-puissante.

Usez-en de même, lorsque vous

êtes obligé, soit par l'ordre de votre Père spirituel, ou par quelqu'autre raison, d'interrompre vos dévotions ordinaires, ou même de vous retirer pour quelque temps de la sainte Table. Ne vous laissez pas abattre au chagrin; mais renoncez intérieurement à votre propre volonté, et conformez vous à celle de Dieu, en disant : Si Dieu, qui connoît le fond de mon ame, n'y voyoit point de défaut, point d'ingratitude, je ne serois pas maintenant privé de la sainte Communion. Que son nom soit éternellement béni de la grâce qu'il me fait de me découvrir par-là mon indignité. Je crois fermement, Seigneur, que dans toutes les afflictions que vous m'envoyez, vous ne désirez de moi autre chose, sinon qu'en les supportant avec patience et dans la vue de vous plaire, je vous offre un cœur toujours soumis à vos volontés, toujours prêt à vous recevoir; qu'y entrant, vous le remplissiez de consolations spirituelles, et que vous le défendiez contre les puissances infernales qui tâchent de vous le ravir. Faites, ô mon Créateur et mon Sauveur, faites de moi ce

qui sera le plus agréable à vos yeux. Que votre divine volonté soit maintenant et dans tous les siècles, mon appui et ma nourriture! Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est que mon ame. purifiée de tout ce qui vous déplaît, et ornée de toutes les vertus, soit en état, non-seulement de vous recevoir, mais de faire tout ce qu'il vous plaira de lui ordonner.

Ceux qui auront soin de bien pratiquer tout ceci, peuvent se promettre que s'ilsse sentent portés à entreprendre quelque œuvre qui passe leurs forces, soit que ce désir soit purement naturel, ou qu'il vienne du démon, qui espère leur donner par-là du dégoût de la vertu, ou que Dieu le leur inspire, afin d'éprouver leur obéissance; ils peuvent, dis-je, se promettre que ce leur sera toujours une occasion de faire quelque progrès dans la voie de leur salut, et de servir Notre-Seigneur de la manière qui lui est la plus agréable, en quoi consiste le vraie dévotion.

Remarquez de plus, que lorsque, pour vous guérir d'une maladie, pour vous délivrer d'une fâcheuse incom-

modité, vous employez des moyens de soi innocens, et dont les Saints même se servent, vous devez toujours éviter le trop grand empressement, et ne point désirer avec trop d'ardeur que les choses réussissent selon votre inclination. Soyez résigné à tout et n'envisagez que la seule volonté de Dieu; car que savez-vous si c'est par ces moyens-là ou par d'autres beaucoup meilleurs qu'il a résolu de vous délivrer de vos maux? Si vous en usez autrement, ce sera à votre malheur : car peut-être n'obtiendrez-vous pas ce que vous souhaitez passionnément; et alors vous ne pourrez-vous empêcher de tomber dans l'impatience; ou quand même vous le pourriez, votre patience sera toujours accompagnée de beaucoup d'imperfections qui la rendront moins agréable à Dieu, et qui en diminueront notablement le mérite.

Je veux enfin vous découvrir un artifice secret de notre amour-propre, qui en mille rencontres nous cache à nous-mêmes nos défauts, quoique grossiers et visibles. Un malade, par exémple, qui s'afflige excessivement de son mal, veut qu'on prenne son

impatience pour un zèle de quelque bien apparent : ce n'est point, si on l'en croit, une véritable impatience, c'est un juste déplaisir de voir que sa maladie est le châtiment de ses péchés, ou qu'elle incommode et fatigue extrêmement ceux qui sont auprès de lui. Il en est de même d'un ambitieux qui se plaint de n'avoir pu obtenir un honneur, une dignité où il aspiroit : car il n'a garde d'attribuer son chagrin à la vanité, il l'attribue à d'autres choses, dont on sait bien qu'il se mettroit peu en peine, en d'autres rencontres : ainsi le malade qui a tant de compassion pour ceux qui le servent, dès qu'il est guéri, n'est pas plus touché de leur voir souffrir les mêmes incommodités auprès d'un autre malade.

C'est-là une marque bien certaine que son impatience ne vient point de la peine qu'il donne aux autres, mais d'une secrète horreur qu'il a pour les choses qui sont contraires à sa volonté. Quiconque donc veut éviter ces écueils, doit se résoudre à souffrir patiemment, ainsi que nous avons dit, toutes les croix qui lui arriveront en ce monde, de quelque part qu'elles viennent.

CHAPITRE XXXII.

De la dernière ruse du Demon, pour faire que les vertus mêmes nous deviennent les occasions de péché.

L'ANCIEN serpent trouve le moyen de nous tenter par les vertus même qui sont dans nous, jusqu'à nous en faire des occasions de péché. Il nous donne de l'estime et de la complaisance pour nous-mêmes, et nous élève si haut, qu'il est impossible que nous ne nous laissions aller à la vaine gloire. C'est pourquoi combattez toujours, et demeurez ferme dans la connoissance de votre néant; songez à tout heure que de votre fond vous n'êtes rien, que vous ne savez rien; et que vous ne pouvez rien, que vous êtes pleins de misères et de défauts, et qu'enfin vous ne méritez que la damnation éternelle. Ayez continuellement devant les yeux cette vérité importante : que ce soit pour vous une espèce de retranchement, d'où vous ne sortirez jamais;

et s'il vous vient des pensées et des sentimens de présomption, repoussez-les comme des ennemis dangereux qui ont conjuré votre perte.

Mais si vous voulez acquérir une parfaite connaissance de ce que vous êtes, servez-vous de cette méthode. Toutes les fois que vous jetterez les yeux sur vous et sur vos actions, envisagez seulement ce qui est de Dieu, et ce que vous tenez de sa grâce; et fondez ainsi toute l'estime que vous concevrez pour vous, sur ce que vous avez de vous-même. Si vous regardez le temps qui a précédé votre naissance, vous verrez que durant toute l'éternité vous n'étiez rien, que vous n'avez fait ni pu faire la moindre chose pour mériter l'être. Et si vous considérez ce temps-ci, dans lequel vous subsistez par la seule miséricorde de Dieu, que seriez-vous, sans le bienfait de la conservation; que seriez-vous, qu'un pur néant? Et ne retourneriez-vous pas dans ce néant d'où vous êtes sorti, si la main toute-puissante qui vous en a tiré, ne vous soutenoit?

Il est donc indubitable, qu'à ne regarder que ce qui vous appartient

dans l'être naturel, vous ne devez ni vous estimer vous-même, ni souhaiter que les autres vous estiment. Dans l'être surnaturel de la grâce, et dans l'exercice des bonnes œuvres, vous n'avez pas plus de sujet de vous enorgueillir ; car sans le secours du Ciel, quel mérite pourriez-vous avoir, et quel bien pourriez-vous faire de vous-même ?

Si après cela, vous vous remettez devant les yeux l'effroyable multitude des péchés, ou que vous avez commis, ou que vous pouviez commettre, si Dieu ne vous en avoit préservé, vous trouverez, en multipliant non-seulement les années et les jours, mais les actions et les habitudes mauvaises ; vous trouverez, dis-je, que comme un vice en attire un autre, vos iniquités seroient allés presque à l'infini, et que vous seriez devenu semblable aux démons. Toutes ces considérations doivent vous donner de jour en jour un plus grand mépris de vous-même, et vous faire reconnoître les obligations infinies que vous avez à la bonté divine, bien loin de lui dérober la gloire qui lui est due.

Au reste, dans le jugement que vous ferez de vous-même, prenez garde qu'il n'y ait rien que de juste et de véritable, et que la vaine gloire n'y ait point de part; car, quoique vous connoissiez beaucoup mieux votre misère qu'un autre, aveuglé par l'amour-propre, ne connoît la sienne, vous serez toujours bien plus criminel et plus punissable que lui, du côté de la volonté, si, nonobstant la connoissance que vous avez de vos défauts, vous ne laissez pas de vouloir passer pour saint dans l'esprit des hommes.

Afin donc que cette connoissance vous délivre de la vaine gloire, et vous rende agréable à celui qui est le père et le modèle des humbles, ce n'est pas assez que vous ayez un bas sentiment de vous-même, jusqu'à vous juger indigne de tout bien et digne de tout mal, il faut de plus que vous désiriez d'être méprisé du monde; il faut que vous ayiez en horreur les louanges, que vous aimiez les opprobres, et que dans les occasions vous preniez plaisir à exercer les ministères les plus bas. Faites peu d'état de ce qu'on pensera

de vous, lorsqu'on vous verra embrasser tout ce qu'il y a de plus abject. Tâchez seulement de vous occuper à ces sortes d'exercices par un pur motif d'humilité, et non par un sentiment d'orgueil, par une fierté naturelle, qui, sous la couleur d'une générosité chrétienne, fait qu'on méprise les discours des hommes et qu'on se moque de leurs jugemens.

Que si quelquefois on vous témoigne de l'affection et de l'estime; si on vous loue de quelques bonnes qualités que vous avez reçues d'en-haut, recueillez-vous incontinent en vous-même, et, fondé sur les principes de la vérité et de la justice que nous venons d'établir, dites à Dieu de tout votre cœur : Seigneur, ne permettez pas que je vous dérobe votre gloire, en attribuant à mes propres forces ce qui n'est qu'un pur effet de votre grâce. Qu'à vous soit l'honneur et la louange, et à moi l'opprobre et la confusion. Puis, vous tournant vers la personne qui vous loue, dites au fond de votre cœur : Quel sujet peut avoir cet homme de me louer ! Quelle bonté,

quelle perfection trouve-t-il en moi ? Il n'y a qu'un Dieu qui soit bon, et il n'y a que ses œuvres qui soient parfaites. Humiliez-vous de la sorte, rendez à Dieu ce qui est à Dieu, vous vous défendrez par-là de la vanité, et mériterez de jour en jour de plus grandes grâces.

Si le souvenir de vos bonnes œuvres fait naître en vous quelque vaine complaisance, étouffez-la aussitôt, en considérant ces bonnes œuvres, non comme venant de vous, mais comme venant de Dieu, et en disant avec toute humilité, comme si vous leur parliez : Je ne sais comme vous avez été conçues dans mon cœur, ni comment vous êtes sorties de cet abîme de corruption et de péché ; car ce n'est point moi qui vous ai formées, c'est Dieu qui vous a produites et qui a eu la bonté de vous conserver. C'est donc lui que je reconnois pour votre principal auteur, c'est lui que je veux et que je dois remercier ; c'est à lui que je renvoie toutes les louanges qu'on me donne.

Considérez après cela que toutes les actions de piété que vous avez jamais faites, non-seulement n'ont point

point répondu à l'abondance des lumières et des grâces que Dieu vous avoit communiquées pour les bien faire ; mais que de plus il s'y est glissé beaucoup de défauts, et que l'on n'y trouve point cette pureté d'intention, cette ferveur, cette diligence que vous y deviez apporter. Si donc vous les examinez comme il faut, bien loin d'en tirer vanité, vous n'en aurez que de la confusion, voyant le peu de profit, ou, pour mieux dire, le mauvais usage que vous avez fait des grâces divines.

¶ Mais comparez après cela vos actions avec celle des plus grands Saints, vous rougirez de la différence qu'il y a des unes aux autres. Que si vous venez à les comparer ensuite aux travaux du Fils de Dieu, dont toute la vie n'a été qu'une perpétuelle croix, quand même vous ne considéreriez en nulle sorte la dignité de sa personne, et que vous n'auriez égard qu'à la grandeur de ses peines, et à cet amour si pur avec lequel il les a souffertes, vous serez contraint d'avouer que jamais vous n'avez rien fait, ni rien souffert qui en approche.

Enfin si levant les yeux au Ciel, vous envisagez la souveraine Majesté de Dieu, qui mérite des services infinis, vous verrez alors clairement que toutes vos bonnes œuvres sont pour vous un sujet de crainte plutôt que de vanité. C'est pourquoi. quelque bien que vous fassiez, vous devez toujours dire avec un profond sentiment d'humilité : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.* (18. 13.)

Gardez-vous aussi de publier trop facilement les grâces que Dieu vous a faites, car cela déplaît presque toujours à Notre-Seigneur, ainsi qu'il l'a témoigné lui-même de la manière que je vais dire. Un jour s'étant apparu à une de ses servantes, sous la forme d'un petit enfant, et sans nulle marque de sa divinité, elle le pria tout simplement de réciter la salutation angélique; il le fit à l'heure même, mais quand il eut dit: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, il s'arrêta, ne voulant pas ajouter ce qui étoit à sa louange; et comme elle le pressoit d'achever, il disparut, laissant cette ame sainte remplie de consolation, et plus con-

vaincue que jamais de l'importance de l'humilité, par l'exemple qu'il venoit de lui en donner.

Apprenez encore à vous humilier dans toutes vos œuvres, en les regardant comme des miroirs qui vous représentent admirablement bien votre néant. C'est là-dessus que sont fondées toutes les vertus ; car comme Dieu, au commencement du monde, créa de rien notre premier père, ainsi il fonde maintenant tout l'édifice spirituel sur cette vérité reconnue, que de nous-mêmes nous ne sommes rien ; de sorte que plus nous nous abaissons, plus l'édifice s'élève ; et à mesure que nous découvrons le fond de notre néant, le souverain architecte pose les pierres solides qui servent à la structure de son bâtiment. Mettez-vous donc bien dans l'esprit que vous ne sauriez jamais descendre trop bas, et que s'il pouvoit y avoir quelque chose d'infini dans le créateur ce seroit sa fragilité et sa bassesse. O divine connoissance qui nous rend heureux sur la terre, et glorieux dans le ciel ! ô admirable lumière qui sort des ténèbres de notre néant,

afin d'éclairer nos ames et d'élever nos esprits à Dieu; ô pierre précieuse, mais inconnue, qui brille parmi les ordures de nos péchés! ô néant, dont la seule vue nous rend maîtres de toutes choses.

Je ne me lasserois jamais de parler de cette matière. Quiconque veut honorer la divine Majesté, doit se mépriser soi-même, et souhaiter que les autres le méprisent, Humiliez-vous envers tout le monde; abaissez-vous au-dessous de tout le monde; si vous voulez que Dieu soit glorifié en vous, et que vous le soyez en lui. Pour vous unir à lui, fuyez la grandeur et l'élévation, parce qu'il s'éloigne de ceux qui s'élevent : choisissez par-tout la dernière place, et il descendra de son trône pour venir à vous, pour vous embrasser, pour vous témoigner d'autant plus d'amour, que vous marquerez plus d'inclination à vous humilier et à vouloir qu'on vous foule aux pieds comme la chose du monde la plus méprisable.

Si Dieu, qui pour s'attacher plus étroitement à vous, s'est fait le dernier des hommes, vous inspire de si humbles sentimens, ne manquez-

pas de lui en rendre des actions de grâces. Remerciez aussi tous ceux qui vous aideront à les conserver, en vous malraitant ou en croyant que vous n'avez pas assez de vertus pour supporter un affront : remerciez-les, dis-je, et quelque mal qu'ils disent de vous, n'en faites jamais de plainte.

Mais enfin, si, nonobstant toutes ces considérations, quoique fortes et puissantes, la malice du démon, le défaut de connoissance de vous-même, l'inclination vicieuse vous remplissent l'esprit des pensées de vanité ; et font naître dans votre cœur des sentimens de vous élever au-dessus des autres ; humiliez-vous alors d'autant plus, que vous voyez par expérience le peu de progrès que vous avez fait dans la véritable spiritualité, et combien vous avez de peine à vous délivrer de ces pensées importunes, qui marquent dans vous un grand fond d'orgueil ; par ce moyen vous ferez du poison un antidote, et du mal même un remède.

CHAPITRE XXXIII.

De quelques avis importans pour ceux qui veulent mortifier leurs passions, et acquérir les vertus qui leur manquent.

Quoique jusqu'ici je vous aie dit beaucoup de choses touchant la manière dont vous devez essayer de vaincre vos passions et acquérir les vertus, il m'en reste encore beaucoup d'autres moins importantes à vous dire.

1. Si vous voulez devenir solidement vertueux et parfaitement maître de vous-même, ne partagez pas tellement durant la semaine les exercices de vertu, que vous en attachiez les uns à un jour, les autres à l'autre, et que vous soyez ainsi dans un perpétuel dérangement. L'ordre que vous devez y observer est, que d'abord vous vous attachiez à détruire la passion qui vous a le plus troublé, et qui vous tourmente encore davantage, et qu'en même temps vous

travaillez, de toutes vos forces, à acquérir dans un éminent degré la vertu contraire à cette passion prédominante ; car possédant une vertu aussi essentielle qu'est celle-là, vous obtiendrez facilement toutes les autres, sans qu'il soit besoin que vous en fassiez un grand nombre d'actes. En effet, les vertus sont tellement liés les unes avec les autres, qu'il suffit d'en posséder parfaitement une pour les avoir toutes.

Ne déterminez jamais le temps qu'il faut pour acquérir une vertu ; ne dites point : J'y emploîrai tant de jours, de semaines, tant d'années ; mais comme un nouveau soldat qui n'a point encore vu l'ennemi, combattez toujours, et par une glorieuse victoire, tâchez de vous ouvrir un chemin à la perfection. Ne soyez pas un moment sans faire quelque progrès dans la voie de Dieu, parce que celui qui s'arrête, au lieu de se délasser et de prendre haleine, recule et devient plus lâche qu'il n'étoit auparavant. Quand je vous dis que vous avanciez toujours sans vous arrêter, ce que je demande de vous, c'est que vous ne croy_z pas être

parvenu au comble de la perfection chrétienne ; que vous ne laissiez passer aucune occasion de faire de nouveaux actes de vertus, que vous ayez en horreur jusqu'aux plus légères fautes.

Pour cela, il est nécessaire que vous vous acquittiez avec une exactitude et une ferveur extrême, de ce qui est de votre devoir, et que dans les occasions qui se présentent, vous pratiquiez excellemment toutes les vertus. Aimez donc, et embrassez de tout votre cœur ces occasions de vous rendre saint et parfait, principalement lorsqu'elles sont accompagnées de quelque difficulté, parce que l'effort qu'il faut faire pour surmonter la difficulté, sert à former en peu de temps et à affermir dans l'ame les habitudes vertueuses. Aimez aussi ceux qui vous les procurent. Fuyez seulement, tant que vous pourrez, tout ce qui peut donner lieu aux tentations de la chair.

3. Usez de modération et de prudence à l'égard de certaines vertus qui peuvent ruiner la santé du corps, en le maltraitant excessivement par des disciplines, des cilices, des

jeûnes, des veilles, des méditations trop longues, et par d'autres sortes de pénitences indiscrettes; car dans la pratique de ces vertus extérieures, on doit avancer peu à peu, et monter par degré; mais pour celles qui sont purement intérieures, qui consistent à aimer Dieu, à haïr le mònde, à se mépriser soi-même, à détester ses péchés, à être doux et patient, à aimer ses ennemis; il n'y a point de mesures à garder, on n'a pas besoin de précaution, et il faut toujours en faire les actes de la manière la plus excellente qu'il soit possible.

4. Le but de tous vos desseins et de tous vos soins, doit être de vaincre la passion que vous avez entrepris de combattre; et vous devez regarder cette victoire comme la chose du monde la plus avantageuse pour vous, et la plus agréable à Dieu, soit que vous mangiez ou que vous jeûniez, que vous veilliez ou que vous dormiez, que vous soyez dans le travail ou dans le repos, à la maison ou hors la maison, que vous vaquiez à la vie contemplative ou active, n'ayez pour fin que de surmonter cette principale passion et d'acquérir la vertu contraire.

5. Haïssez généralement toutes les commodités et tous les plaisirs du corps, et vous ne serez combattu que foiblement par les vices, qui tirent toute leur force des attraits de la volupté. Mais si dans le même temps que vous rejetez un plaisir sensuel, vous en recherchez un autre; si vous ne faites la guerre qu'à un seul vice, quoique les plaies que vous recevez des autres soient moins dangereuses, le combat sera toujours rude et la victoire incertaine. Ayez donc toujours devant les yeux ces paroles de l'Ecriture : *Celui qui aime la vie la perdra ; celui, au contraire, qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* (Jean 12. 15.) *Nous ne sommes point esclaves de la chair, pour vivre selon la chair. Si donc vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez.* (Rom. 8. 12. 13.).

6. Le dernier avis que j'ai à vous donner, est qu'il seroit bon et peut-être nécessaire, qu'avant toutes choses, vous fissiez une confession générale, avec toutes les dispositions requises, pour vous assurer davan-

tage d'une parfaite réconciliation avec Dieu, qui est la source des grâces, l'auteur des victoires, le distributeur des couronnes.

CHAPITRE XXXIV.

Que les vertus ne s'acquièrent que peu à peu et par degrés, et les unes après les autres.

QUOIQUE le vrai serviteur de Jésus-Christ, qui aspire à la plus haute perfection, ne doive point mettre de bornes à son avancement spirituel, il faut toutefois que la prudence modère en lui de certains excès d'une ferveur inconsidérée, à qui d'abord rien n'est difficile, mais qui est sujette à se ralentir et à s'éteindre tout-à-fait. C'est pourquoi, outre ce qui a été dit de la manière de régler les exercices extérieurs, il est bon de remarquer que les vertus intérieures s'acquièrent aussi peu-à-peu, et qu'on y parvient par degrés, de cette sorte on jette les fondemens d'une solide et constante

piété, et en peu de temps on gagne beaucoup.

Ainsi, en matière de patience, ne prétendez pas pouvoir tout d'un coup désirer les croix et vous en réjouir, il faut vous résoudre auparavant à passer par les degrés les plus bas de la vertu. Suivant ce même principe, n'embrassez point tout à la fois toutes les vertus, ni même plusieurs ensemble, attachez-vous à une seule, et puis à une autre, si vous voulez que l'habitude s'enracine profondément et sans peine dans votre ame; car n'entreprenant qu'une vertu, et ne cessant de vous y exercer, votre mémoire s'y appliquera davantage; votre entendement éclairé de la lumière céleste, inventera de nouveaux moyens et de nouvelles raisons pour vous la faire embrasser; votre volonté enfin s'y portera avec plus d'ardeur, ce qui n'arriveroit pas si ces trois puissances étoient partagées en plusieurs objets.

D'ailleurs, les actes qu'il faut produire pour contracter l'habitude d'une vertu, n'ayant tous qu'un même but, et s'aidant les uns les

autres, en deviendront moins pénibles, et les derniers feront d'autant plus d'impression dans votre cœur, qu'ils y trouvent les saintes dispositions que les premiers y auront laissées.

Toutes ces raisons vous paroîtront convaincantes, si vous faites réflexion que, quiconque s'exerce bien dans une vertu, apprend insensiblement à s'exercer dans les autres, et qu'une vertu ne peut se perfectionner, qu'en même temps toutes les autres ne se perfectionnent, à cause de l'étroite union qu'elles ont ensemble, comme les rayons d'un même soleil.

CHAPITRE XXXV.

Des moyens les plus utiles pour acquérir les vertus; et de quelle sorte on doit s'attacher à une vertu durant quelque temps.

J'AJOUTE à ce que je viens de dire, que pour devenir solidement vertueux, il faut avoir un cœur grand, une volonté ferme et généreuse, parce qu'il se trouve dans la suite bien des contradictions et des peines

à essuyer. Il faut de plus ressentir une inclination particulière pour la vertu; et cette inclination vient, en considérant souvent combien les vertus plaisent à Dieu, combien elles sont excellentes en elles-mêmes, combien elles sont utiles et nécessaires à l'homme; et que c'est par elles que toute la perfection chrétienne commence et finit. Il importe extrêmement de se proposer tous les matins de les pratiquer, selon qu'on en trouvera l'occasion durant le jour; et l'on s'examinera souvent, pour voir si on a exécuté ses bonnes résolutions, et pour en former encore de nouvelles plus efficaces et plus constantes que les premières,

Ce que je dis doit s'observer particulièrement à l'égard de la vertu qu'on tâche alors d'obtenir, et dont on croit avoir le plus de besoin. C'est à cette même vertu qu'il faut rapporter toutes les réflexions qu'on fait sur les exemples des Saints, toutes les méditations sur la Vie et sur la Passion de Notre-Seigneur, qui sont d'une extrême utilité en toute sorte d'exercice spirituel. Accoutumons-nous tellement à faire

des actes de vertu, soit intérieurs, soit extérieurs, que nous trouvions autant de facilité et de plaisir, que nous en avions auparavant à suivre notre penchant naturel. Et souvenons-nous de ce qui a été dit ailleurs, que les actes les plus contraires aux inclinations de la nature, sont les plus propres à introduire dans notre ame l'habitude de la vertu.

Quelques sentences tirées des saintes Écritures, et prononcées de la maniere qu'il faut, ou de bouche ou de cœur, servent encore merveilleusement à cet exercice : ainsi nous devons toujours en avoir plusieurs qui aient rapport à la vertu que nous désirons acquérir, et en user à propos durant la journée, sur-tout lorsque la passion qui nous domine vient à s'échauffer. Ceux donc qui tâchent à devenir doux et patiens, peuvent se servir ou des paroles suivantes, ou d'autres semblables. *Supportez patiemment la colère d'un Dieu qui vient pour punir vos crimes.* (Baruch. 4. 25.) *La patience des pauvres ne sera pas privée pour jamais du bien qu'elle espère.*) Ps. 9. 19. (*Un homme patient vaut mieux*

qu'un homme vaillant ; et celui qui peut se dominer lui-même, est préférable à celui qui emporte des villes d'assaut. (Prov. 16. 32.) *Vous posséderez vos ames par la patience.* (Luc. 21. 19.) *Courons si bien, que par la patience nous gagnions le prix que Dieu nous propose.* (Hébr. 12. 1.)

On peut ajouter ces aspirations ou d'autres pareilles : O mon Dieu, quand serai-je armé de la patience, comme d'un bouclier à l'épreuve des traits de mon ennemi? Quand vous aimerai-je jusqu'à recevoir avec joie toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer? O vie de mon ame, ne vivrai-je jamais pour votre gloire, pleinement content parmi les souffrances! O que je serois heureux, si dans les flammes des tribulations, je brûlois d'envie de me consumer pour votre service!

Nous nous servirons à toute heure de ces sortes d'oraisons, suivant les progrès que nous aurons fait dans la vertu, et selon que la dévotion nous l'inspirera. On les nomme jaculatoires, parce que ce sont comme des dards enflammés que nous lan-

cons vers le Ciel, qui ont la vertu d'y élever notre cœur, et qui percent celui de Dieu quand ils sont accompagnés de deux choses qui leur servent d'ailes; l'une est la connoissance certaine du plaisir que Dieu prend à nous voir dans l'exercice des vertus; l'autre est un désir ardent d'exceller en toute vertu, par le seul motif de plaire à la divine bonté.

CHAPITRE XXXVI.

Que l'exercice de la vertu demande une application continuelle.

Entre les choses qui servent à acquérir les vertus chrétiennes, qui est le but que nous nous proposons ici, une des plus nécessaires, est d'essayer d'avancer toujours dans la voie de la perfection, parce qu'on recule pour peu qu'on s'arrête. Dès que nous cessons de faire des actes de vertu, l'inclination naturelle qui nous porte à rechercher le plaisir et les objets extérieurs qui flattent les

sens, ne manquent pas d'exciter en nous des mouvemens déréglés, et ces mouvemens détruisent ou affoiblissent du moins les habitudes des vertus. D'ailleurs, cette négligence nous prive de beaucoup de grâces, que nous pourrions mériter par un plus grand besoin de notre avancement spirituel.

C'est la différence qu'il y a entre voyager sur la terre et marcher dans la voie du ciel; car ceux qui voyagent sur la terre peuvent s'arrêter sans retourner sur leurs pas, et de plus, en marchant toujours, la lassitude les met hors d'état d'aller plus avant; mais dans le chemin de la perfection, plus on avance, plus on sent augmenter ses forces. La raison de ceci est, que la partie inférieure qui empêche, autant qu'elle peut par sa résistance, le progrès spirituel, vient à s'affoiblir par l'exercice des vertus; et qu'au contraire, la partie supérieure où est le siége de la vertu, s'affermit et se fortifie davantage.

Ainsi, à mesure que l'on profite dans la spiritualité, toute la peine qu'on voyoit, diminue beaucoup; et

une certaine douceur par où Dieu tempère les amertumes de cette vie, s'augmente à proportion; de sorte qu'allant toujours avec joie de vertu en vertu, on arrive enfin au sommet de la montagne, au comble de la perfection; à cet état bienheureux où l'ame commence à exercer ses fonctions spirituelles, non-seulement sans dégoût, mais avec un contentement ineffable, parce qu'étant mise au-dessus de toutes les créatures et de soi-même, elle vit dans le sein de Dieu, et y jouit, parmi ses travaux continuels, d'un agréable repos.

CHAPITRE XXXVII.

Que puisqu'il faut continuer toujours à pratiquer les vertus, on ne doit omettre aucune occasion de s'y exercer.

Nous avons fait voir assez clairement qu'il faut toujours avancer, et ne s'arrêter jamais dans le chemin de la perfection. Veillez donc tellement sur vous, que vous ne manquiez aucune occasion de travailler

à acquérir les vertus. Gardez-vous bien de vous éloigner, comme on fait ordinairement, des choses contraires aux inclinations de la nature corrompue, puisque c'est par elles que l'on vient aux vertus les plus héroïques.

Voulez-vous (pour ne point sortir de notre premier exemple) voulez-vous devenir patient? Prenez garde à ne pas fuir les personnes, les emplois et les pensées mêmes qui vous causent le plus souvent de l'impatience; accoutumez-vous à converser avec toutes sortes de personnes, quelque fâcheuses et incommodes qu'elles soient. Soyez toujours dans la disposition de souffrir tout ce qui peut vous faire le plus de peine, autrement vous n'acquerrez point l'habitude de la patience.

Si quelque emploi vous déplaît, ou de lui-même, ou parce qu'une personne que vous n'aimez pas vous en a chargé, ou parce qu'il vous détourne d'une autre occupation qui seroit plus selon votre goût, n'y renoncez jamais pour cela; ayez assez de courage, non-seulement pour l'embrasser avec joie, mais pour

y persévérer jusqu'à la fin, quand même vous en ressentiriez de l'inquiétude, et qu'en le quittant vous pourriez vous mettre l'esprit en repos ; sans cela vous n'apprendrez jamais à souffrir, et vous ne jouirez point de la véritable paix que possède une ame qui n'a nulle passion, et qui a toutes les vertus.

Je dis de même de certaines sortes de pensées qui vous tourmentent quelquefois : car ce n'est pas un avantage pour vous que d'en être entièrement quitte, puisque la peine qu'elles vous donnent vous accoutume à la souffrance des choses les plus fâcheuses. Tenez donc pour assuré que quiconque vous enseigne le contraire, vous apprend plutôt à fuir la peine que vous craignez, qu'à acquérir la vertu que vous désirez.

A la vérité un soldat nouveau et peu aguerri doit se comporter, dans ces occasions, avec beaucoup de prudence et de retenue, tantôt en attaquant l'ennemi, et tantôt en reculant, selon qu'il se sent plus ou moins de force et de vertu : mais il ne doit pas lâcher le pied et abandonner entièrement le combat; il

ne faut pas qu'il évite tout ce qui lui pourrait causer du trouble et du chagrin : car quoiqu'il se mît alors hors de danger de tomber dans l'impatience, il s'y trouveroit ensuite plus exposé que jamais, ne s'étant pas fortifié contre ce vice par l'habitude de la patience.

Tout ceci n'a point de lieu dans le vice de l'impureté dont on se sauve par la fuite, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

CHAPITRE XXXVIII.

Qu'on doit se réjouir de toutes les occasions qu'on a de combattre pour acquérir les vertus, principalement celles où il y a le plus de difficulté.

Ce n'est point assez de ne pas fuir les occasions de travailler pour acquérir la vertu, il les faut chercher; il faut que, dès qu'elles se présentent, nous les embrassions avec joie, et que celles où il y a le plus de mortification, nous soient toujours

les plus agréables, comme elles nous sont les plus utiles. Rien ne nous paroîtra malaisé avec le secours du Ciel, si nous gravons bien avant dans notre esprit les considérations suivantes :

La première est, que les occasions sont des moyens propres, ou pour mieux dire, nécessaires à acquérir les vertus ; de là vient que lorsqu'on demande à Dieu les vertus, on lui demande par conséquent les moyens qu'il veut qu'on emploie pour les obtenir, autrement la prière seroit vaine, et on se contrediroit soi-même, on tenteroit Dieu, qui n'a pas accoutumé de donner la patience sans les tribulations ni l'humilité sans les opprobres.

Il en est de même de toutes les autres vertus, qui sont les fruits des adversités que Dieu nous envoie, et que nous devons d'autant plus aimer, qu'elles sont plus rudes, parce que les grands efforts qu'il faut faire pour les supporter, contribuent extrêmement à former en nous les habitudes des vertus.

Soyons toujours attentifs à mortifier notre propre volonté, quand ce

ne seroit que dans une œillade un peu trop curieuse, dans une parole un peu trop libre ; car quoique les victoires qu'on gagne sur soi, dans les grandes occasions, soient plus glorieuses, celles qu'on remporte dans les moindres, sont incomparablement plus fréquentes.

La seconde considération que nous avons déjà touchée, est que toutes les choses qui arrivent en ce monde, viennent de Dieu, et qu'il prétend que nous en tirions du profit ; car quoiqu'à parler proprement, on ne puisse dire que quelques-unes de ces choses, comme nos péchés, ou ceux d'autrui viennent de Dieu qui abhorre l'iniquité, il est vrai pourtant qu'elles sont de lui en quelque façon, puisqu'il les permet, et que pouvant absolument les empêcher, il ne le fait pas; mais pour les afflictions qui nous arrivent soit par notre faute, soit par la malice de nos ennemis, on ne peut nier qu'elles ne vienent de sa main, et qu'il n'y ait part, quoiqu'il en condamne la cause : cependant il veut que nous les supportions patiemment, ou parce qu'elles nous sont des moyens de nous sanctifier,

tifier, ou pour d'autres justes raisons que lui seul connoît.

Si donc nous sommes certains que, pour accomplir parfaitement sa divine volonté, nous devons souffrir de bon cœur tous les maux que nous causent les méchans, ou que nous attirons nous-mêmes par nos péchés, c'est à tort que quelques-uns, pour couvrir leur impatience, disent qu'un Dieu infiniment juste ne peut vouloir ce qui part d'un mauvais principe. On voit bien qu'ils ne prétendent autre chose que de s'exempter de la peine, et de faire même croire au monde qu'ils ont raison de ne pas recevoir les croix que Dieu leur présente; mais il y a encore plus, c'est que quand tout le reste seroit égal, Dieu se plaît bien davantage à nous vous souffrir constamment les persécutions injustes des hommes, surtout de ceux que nous avons obligés, qu'à nous voir prendre en patience d'autres accidens fâcheux. En voici les raisons.

La première est, que l'orgueil qui naît avec nous se réprime beaucoup mieux par les mauvais traitemens que nous font nos ennemis, que par des peines et des mortifications volon-

taires. La seconde est, qu'en les souffrant patiemment, nous faisons ce que Dieu demande de nous, et ce qui est de sa gloire; parce que nous conformons notre volonté à la sienne dans une chose où sa bonté et sa puissance reluisent également: et que d'un fond aussi mauvais qu'est le péché même, nous recueillons d'excellens fruits de vertu et de sainteté.

Sachez donc qu'aussitôt que Dieu nous voit résolus de travailler tout de bon à acquérir les vertus solides, il ne manque point de nous éprouver par de fâcheuses tentations et par de rudes souffrances. Ainsi connoissant l'amour qu'il nous porte, et l'affection qu'il a pour notre besoin spirituel, nous devons recevoir avec actions de grâce le calice qu'il nous offre, et le boire jusqu'à la dernière goutte, persuadés que plus nous le trouverons amer, plus il nous sera salutaire.

CHAPITRE XXXIX

Comment on peut, en diverses occasions pratiquer la même vertu.

Vous avez vu dans un des chapitres précédens, qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher durant quelque temps à une seule vertu, que d'en embrasser plusieurs à la fois, c'est en cette vertu particulière qu'on doit s'exercer toutes les fois que l'occasion s'en présente. Voyez maintenant avec quelle facilité vous le pourrez faire.

Il arrivera en un même jour, et peut-être en une même heure, qu'on vous fera quelque sévère réprimande pour une action qui ne sera pas mauvaise, ou que pour un autre sujet on parlera mal de vous; qu'on ne voudra pas vous accorder une grâce que vous aurez demandée, et qu'on vous la refusera d'une manière choquante, quoique ce ne soit qu'une bagatelle; qu'on aura quelque faux soupçon de vous; qu'on vous donnera quelque commission odieuse; qu'on vous

servira des viandes mal apprêtées, qu'il vous surviendra une maladie, ou que tout-à-coup vous vous trouverez accablé d'autres maux encore plus grands, comme il s'en trouve une infinité dans cette misérable vie; parmi tant d'accidens fâcheux, vous pouvez sans doute pratiquer plusieurs vertus différentes, mais pour observer la règle qu'on vous a donnée là-dessus, il vous sera plus utile de vous attacher à celle dont vous croirez avoir le plus de besoin.

Si c'est la patience, vous ne penserez qu'à souffrir courageusement et avec joie tous les maux qui pourront vous arriver. Si c'est l'humilité, vous songerez dans toutes vos peines, qu'il n'est point de châtiment qui puisse égaler vos crimes. Si c'est l'obéissance, vous tâcherez de vous soumettre à la volonté d'un Dieu qui vous punit selon que vous le méritez. Il faudra même vous assujettir pour l'amour de lui, et parce qu'il veut, non-seulement aux créatures raisonnables, mais encore à celles qui n'ayant ni raison, ni vie, ne laissent pas d'être les instrumens de sa justice. Si c'est la pauvreté, vous

essayerez de vivre content, quoique privé de tous les biens et de toutes les douceurs de cette vie. Si c'est la charité, vous ferez le plus qu'il vous sera possible des actes d'amour du prochain et d'amour de Dieu, en considérant que le prochain vous donne occasion de multiplier les mérites lorsqu'il exerce votre patience; et que Dieu qui vous envoie, ou qui permet tous les maux que vous souffrez, n'a en vue que votre bien spirituel.

Ce que je dis de la manière dont vous pouvez pratiquer en des rencontres différentes la vertu qui vous est le plus nécessaire, montre en même temps de quelle façon vous pouvez vous y exercer en une seule occasion, comme en une maladie, ou en quelqu'autre sorte de peine, soit du corps soit de l'esprit.

CHAPITRE XL.

Du temps que nous devons employer à acquérir chaque vertu, et des marques du progrès que nous y faisons.

On ne sauroit déterminer précisément et en général, combien nous devons employer de temps à nous exercer en chaque vertu, parce que cela dépend de l'état et des dispositions où nous sommes, du progrès que nous faisons daas la vie spirituelle, et de la direction de celui qui nous y conduit. Mais il est constant que si nous nous y appliquions avec tout le soin et toute l'ardeur que nous avons dit, en peu de semaines, nous y profiterions beaucoup

Une marque très-certaine d'un progrès considérable est, lorsque l'on persévère dans ces exercices de piété, malgré les dégoûts, les troubles, le aridités, et la privation de toute consolation sensible. Un autre non moine évidente est, lorsque la con-

cupiscence vaincue et soumise à la raison, ne sauroit les empêcher qu'on ne pratique les vertus; car à mesure qu'elle s'affoiblit les vertus se fortifient et s'enracinent dans l'ame. C'est pourquoi lorsqu'on ne sent point de contradiction et de révolte dans la partie inférieure, on peut s'assurer qu'on a acquis l'habitude de la vertu; et plus on a de facilité à en produire les actes, plus l'habitude en est parfaite.

Ne croyez pas néanmoins être parvenu à un haut point de sainteté, ni que vous ayez entièrement dompté vos passions, parce que depuis longtemps et après plusieurs combats, vous n'en avez ressenti aucune attaque, sachez qu'il y a souvent en ceci de l'illusion du démon et de l'artifice du côté de la nature, qui se déguise pour un temps. De la vient que par un orgueil secret, on prend pour vertu ce qui est en effet un vice. D'ailleurs, si vous regardez quel est le degré de perfection où Dieu vous appelle, quelque effort que vous ayez fait jusqu'ici pour y atteindre, vous vous en trouverez toujours infiniment éloigné. Vous devez donc con-

tinuer vos exercices ordinaires, comme si vous ne faisiez que de commencer à les pratiquer, sans jamais vous ralentir de votre première ferveur.

Souvenez-vous qu'il vaut mieux tâcher de profiter en vertu, que d'examiner scrupuleusement si l'on y a profité, parce que Dieu seul qui connoît et sonde les cœurs, découvre à quelques-uns ce secret, et le cache aux autres, selon qu'il les voit capables ou de s'en humilier ou d'en tirer vanité. Et par-là, ce Père, également bon et sage, ôte aux plus foibles l'occasion de leur ruine, et donne aux autres le moyen de croître en vertu. Ainsi, quoiqu'une ame ne voie point le progrès qu'elle fait, elle ne doitpas quitter pour cela ses pratiques de dévotion, parce qu'elle le connoîtra quand il plaira à Notre-Seigneur de le lui faire connoître, pour son plus grand bien.

CHAPITRE XLI.

Qu'on ne doit pas trop souhaiter d'être délivré des afflictions qu'on endure patiemment, et de quelle sorte il faut régler ses désirs.

Quand vous vous trouverez en quelque affliction, quelle qu'elle soit, et que vous la supportez patiemment, gardez-vous bien d'écouter ni le démon ni votre amour-propre, qui excite dans votre cœur de violens désirs d'être délivré de cette peine. Car votre impatience seroit cause de deux grands maux; l'un, que quand vous ne perdriez pas alors tout-à-fait l'habitude de la patience, ce seroit toujours une disposition au vice contraire; l'autre, que votre patience ne pourroit être qu'imparfaite, et que vous ne seriez récompensé que par le temps où vous l'auriez exercée; au lieu que si vous n'aviez point souhaité de soulagement, mais que vous eussiez témoignée une résignation entière à la volonté divine,

quand votre peine n'auroit duré qu'un quart-d'heure, Dieu vous en récompenseroit comme d'une longue souffrance.

Prenez donc pour règle générale en toutes choses, de ne vouloir faire que ce que Dieu veut; de rapporter là tous vos désirs, comme à l'unique but où ils doivent tendre: par ce moyen ils deviendront justes et saints; quelques accidens qui puissent arriver, non-seulement vous demeurerez tranquille, mais vous jouirez d'un contentement parfait; car comme il n'arrrive rien en ce monde que par l'ordre de la Providence, si vous ne voulez que ce qu'elle veut, vous aurez tout ce que vous désirez; parce qu'il n'arrivera rien que selon votre volonté.

Ce que je dis ne s'entend pas, à la vérité, des péchés d'autrui ni des vôtres, puisque Dieu les a en horreur, mais il s'entend de toutes sortes de peines, soit qu'elles soient des punitions de vos péchés, ou de simples épreuves de votre vertu, quand même vous en auriez le cœur tout pénétré de douleur, et que vous seriez en danger d'en perdre la vie;

car ces sortes de croix sont celles dont Dieu a coutume de favoriser ses meilleurs amis.

Que si vous cherchez quelque adoucissement de votre peine, et que vous usiez pour cela des moyens communs sans pouvoir vous soulager, il faut vous résoudre à souffrir patiemment un mal que vous avez essayé en vain de guérir : il faut même que vous employez ces moyens, qui de soi sont bons, et dont Dieu veut que vous vous serviez dans le besoin; il faut dis-je, que vous les employiez par cette seule raison que Dieu le veut, et non par aucune attache pour vous-même, ni par une trop grande passion de vous délivrer des souffrances.

CHAPITRE XLII.

Comment on peut se défendre des artifices du démon, lorsqu'il suggère des dévotions indifférentes.

LORSQUE le démon, cet ancien serpent, voit que nous marchons d'un

pas assuré dans la voie du Ciel, que tous nos désirs vont à Dieu, et qu'il ne peut nous engager dans le mal par des artifices grossiers, il se transforme en ange de lumière, il nous pousse à la perfection, et nous la fait désirer aveuglément et sans nul égard à notre foiblesse; il nous inspire des pensées dévotes, nous allègue des passages de l'Écriture; nous remet devant les yeux les exemples des plus grands Saints, afin qu'une ferveur insdiscrète et précipitée nous porte trop loin, et nous fasse faire quelque lourde chute.

Il nous incite, par exemple, à maltraiter excessivement notre chair par des disciplines, par des jeûnes, et par d'autres mortifications semblables. Son dessein est, ou que croyant avoir fait de grandes choses, nous en tirions vanité, ce qui arrive particulièrement aux femmes; ou qu'abattus par des pénitences trop rigoureuses, et au-dessus de nos forces, nous devenions incapables de faire aucune bonne œuvre; ou que ne pouvant plus supporter les travaux d'une vie austère, nous nous dégoûtions peu à peu des

exercices spirituels ; et qu'enfin las de pratiquer la vertu, nous recherchions avec plus d'ardeur que jamais les plaisirs et les divertissemens du monde.

Qui pourroit dire combien de gens se sont perdus de la sorte ? La présomption les a aveuglés jusqu'à un tel point, que se laissant emporter indiscrètement à un zèle trop avide de souffrances, ils sont tombés dans le piége qu'ils s'étoient eux-mêmes dressé, et sont devenus enfin le jouet des démons. Sans doute qu'ils se seroient garantis d'un si grand malheur, s'ils avoient considéré qu'en ces exercices de mortification, quelque louables qu'ils soient, et quelque fruits qu'en recueillent ceux qui ont assez de force de corps, et assez d'humilité d'esprit pour en profiter, il faut toujours comme nous avons déjà dit, garder quelque règle et voir ce qui convient davantage aux dispositions où l'on est ; car tous ne peuvent pas faire autant d'austérités que les Saints en beaucoup de choses : ils peuvent former dans leur cœur des désirs ardens et efficaces de participer aux glorieuses couronnes que

remportent les vrais soldats de Jésus-Christ dans les combats spirituels ; ils peuvent, à leur exemple, mépriser le monde, et se mépriser eux-mêmes, aimer la retraite et le silence, être humbles et charitables envers tout le monde, souffrir patiemment les injures, faire du bien à ceux qui leur font le plus de mal, éviter les moindres fautes, qui sont des choses d'un plus grand mérite auprès de Dieu, que toutes les macérations du corps.

Il est même bon de remarquer qu'au commencement il vaut mieux user d'un peu de modération dans les pénitences extérieures, afin de pouvoir les augmenter, quand il en sera besoin, que pour en vouloir trop faire, se mettre en danger de n'en faire plus du tout. Je vous dis ceci dans la pensée que vous êtes bien éloigné de l'erreur grossière où sont quelques-uns qui passent pour spirituels, mais qui, séduits par l'amour-propre n'ont rien de plus à cœur que de conserver la santé. Ces gens-là, pour la moindre chose, craignent de s'incommoder, et il n'y a rien de quoi ils s'occupent, ni dont ils par-

lent plus souvent que du régime de vivre qu'ils doivent garder. Ils ont sur le choix des viandes une extrême délicatesse qui ne sert qu'à les affoiblir, ils préfèrent ordinairement celles qui flattent davantage le goût à celles qui sont meilleures pour l'estomac : et cependant, si on les en croit, tout ce qu'ils prétendent, c'est d'avoir des forces pour mieux servir Dieu.

C'est là le prétexte dont ils couvrent leur sensualité ; mais dans le fond ils ne cherchent que le moyen d'accorder ensemble deux ennemis irréconcilliables, qui sont la chair et l'esprit, ce qui va infailliblement à la ruine de tous les deux, puisqu'en même temps l'un perd sa santé et l'autre la dévotion : c'est pourquoi une manière de vivre moins délicate et moins inquiète, est toujours la plus aisée et la plus sûre.

Il faut néanmoins y garder quelques mesures, et avoir égard aux diverses complexions qui n'étant pas également fortes ne peuvent pas soutenir les mêmes travaux. J'ajoute qu'il faut de la discrétion pour ne pas aller trop loin dans ceux qui sont purement intérieurs et spirituels; ainsi

que nous l'avons fait voir ; en expliquant la manière de s'élever par degrés aux plus sublimes vertus.

CHAPITRE XLIII.

Que notre mauvaise inclination, jointe aux suggestions du démon, nous porte à juger témérairement du prochain; de quelle manière nous devons y résister.

La bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, produit un autre désordre bien préjudiciable, c'est le jugement téméraire, qui fait que nous concevons et que nous donnons aux autres une basse idée de notre prochain. Comme ce vice naît de notre orgueil, c'est aussi par notre orgueil qu'il s'entretient; et plus il augmente, plus nous devenons présomptueux, pleins de nous-mêmes, et susceptibles des illusions du démon : car nous venons insensiblement à avoir pour nous d'autant plus d'estime, que nous en avons moins pour les autres ; étant fausse-

ment persuadés que nous sommes tout-à-fait exempts des fautes dont nous les jugeons coupables.

Lorsque l'ennemi de notre salut reconnoît en nous cette méchante disposition, il emploie toutes ses ruses pour nous rendre continuellement attentifs à examiner les défauts d'autrui, et à nous les figurer plus grands qu'ils ne sont. Il n'est pas croyable combien il s'efforce de nous remettre à tout moment devant les yeux quelques légères imperfections que nous avons vues dans nos frères, lorsqu'il ne peut nous y en faire remarquer de considérables.

Puis donc qu'il est si artificieux, et si appliqué à nous nuire, ne soyons pas moins vigilans à découvrir et à éviter ses piéges; aussitôt qu'il nous représente quelque vice du prochain, rejetons cette pensée; et s'il continue à nous presser d'en former un jugement désavantageux, gardons-nous bien d'écouter ses suggestions malignes. Souvenons-nous que nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour juger, et que quand même nous l'aurions, nous ne serions pas assurés de juger équitablement; parce que

nous sommes prévenus de mille passions aveugles, et que naturellement nous prenons plaisir à censurer les actions et la vie d'autrui.

Pour remédier efficacement à un mal si dangereux, ayons l'esprit entièrement occupé de nos misères, nous trouverons au dedans de nous tant de choses à réformer, que l'envie ne nous prendra pas de juger et de condamner les autres; de plus, en nous appliquant à considérer nos propres défauts, nous guérirons aisément l'œil de notre ame d'une certaine malignité, qui est la source des jugemens téméraires; car quiconque juge sans raison que son frère est sujet à quelque vice, n'a que trop de fondement pour croire qu'il y est sujet lui-même, puisqu'un homme vicieux pense toujours que les autres lui ressemblent. Lors donc que nous sommes près de condamner la conduite de quelque personne, blâmons-nous intérieurement nous-mêmes, et faisons-nous ce juste reproche; aveugle et présomptueux, comment es-tu si téméraire que de critiquer les actions de ton prochain, toi qui as les mêmes défauts, et qui en as

de plus grands que lui? Ainsi tournant contre nous nos propres armes, au lieu d'en blesser nos frères, nous les emploîrons à guérir nos plaies.

Que si la faute que nous condamnons est réelle et manifeste, excusons par charité celui qui l'a commise; croyons qu'il y a des vertus cachées qu'il n'auroit pu conserver, si Dieu n'eût permis cette chute: croyons qu'un léger défaut que Dieu lui laisse pour quelque temps, rabattra beaucoup de la bonne opinion qu'il a de lui-même; qu'étant méprisé des autres, il en deviendra plus humble, et par conséquent que son gain sera plus grand que sa perte; mais si le péché est non-seulement public, mais énorme, si le pécheur est endurci et impénitent, élevons notre esprit au Ciel; entrons dans les secrets jugemens de Dieu; considérons que beaucoup de gens, après avoir long-temps vécu dans le crime, sont devenus de grands Saints, et que d'autres au contraire qui semblaient être arrivés au comble de la perfection, sont tombés malheureusement dans un abîme d'iniquités.

Par ces considérations, chacun

comprendra qu'il n'y a pas moins à craindre pour lui que pour tout autre, et que s'il sent quelque inclination à juger favorablement des autres, c'est le St.-Esprit qui la lui donne, au lieu que ses jugemens téméraires, ses aversions et son mépris pour le prochain n'ont point d'autre cause que sa propre malignité et la suggestion du démon. Si donc nous nous sommes arrêtés à considérer trop curieusement les défauts d'autrui, ne nous donnons point de repos que tout ne soit effacé de notre mémoire.

CHAPITRE XLIV.

De l'Oraison.

Si la défiance de nous-mêmes, la confiance en Dieu, et le bon usage de nos puissances sont des armes nécessaires dans le combat spirituel, comme on l'a fait voir jusqu'ici, l'Oraison, que nous avons mise la dernière, est encore d'une plus grande nécessité, puisque c'est par elle qu'on obtient de Dieu, non-

seulement ces vertus, mais généralement tous les biens dont on a besoin ; c'est par ce canal que découlent toutes les grâces qu'on reçoit d'en-haut ; c'est elle qui fait que le Tout-Puissant vient du ciel à notre secours, et que par des mains aussi foibles que les nôtres, il détruit nos plus redoutables ennemis. Pour nous en servir comme il faut, voici ce que nous avons à faire :

1. Nous devons avoir un véritable désir de servir Dieu avec ferveur, et en la manière qui lui sera le plus agréable. Or, ce désir s'allumera dans notre cœur, si nous considérons attentivement trois choses. La première est, que Dieu mérite infiniment d'être servi et honoré à cause de l'excellence de son Être Souverain, de sa bonté, de sa beauté, de sa sagesse, de sa puissance et de toutes ses perfections ineffables. La seconde est, que ce Dieu fait homme, n'a cessé, durant trente-trois années, de travailler pour notre salut, qu'il a bien voulu panser de ses propres mains les horribles plaies de nos péchés, et qu'il a eu la bonté de les guérir; non pas en y versant

sidération, quelque spirituelle qu'elle soit.

4. Si nous voulons que nos prières soient exaucées, il faut que nos œuvres s'accordent avec nos demandes; il faut qu'avant l'Oraison et après, nous travaillons, de toutes nos forces, pour nous rendre dignes de la grâce que nous désirons obtenir; car l'exercice de l'Oraison et celui de la mortification intérieure, ne doivent jamais aller l'un sans l'autre, parce que c'est tenter Dieu que de lui demander une vertu, et de ne pas se mettre en peine de la pratiquer.

5. Avant de rien demander à Dieu, rendons-lui de très-humbles actions de grâces pour tous les biens qu'il lui a plu de nous faire. Nous lui pourrons dire : Seigneur, qui, après m'avoir créé, m'avez racheté par votre miséricorde, et m'avez ensuite délivré une infinité de fois de la fureur de mes ennemis, venez maintenant à mon secours, et oubliant mes ingratitudes passées, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Que si lors même que nous voulons obtenir quelque vertu en

en particulier, nous sommes tentés du vice contraire, ne manquons pas de remercier Dieu de l'occasion qu'il nous donne d'exercer cette vertu, car ce n'est pas une petite faveur.

6. Comme l'Oraison doit toute sa force et son efficace à la souveraine bonté de Dieu, aux mérites de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, et à la promesse qu'il nous a faite de nous exaucer, nous mettrons toujours, à la fin de nos prières, une ou plusieurs conclusions suivantes : Je vous conjure, Seigneur, par votre divine miséricorde, de m'octroyer cette grâce ; accordez-moi, par les mérites de votre Fils, ce que je vous demande; souvenez-vous, ô mon Dieu, de vos promesses, et exaucez mes prières. Quelquefois il sera bon d'employer, auprès de Dieu, l'intercession de la Sainte Vierge et des autres Saints; car ils ont au ciel beaucoup de pouvoir, et Dieu prend plaisir à les honorer, à proportion de l'honneur qu'ils lui ont rendu pendant leur vie.

7. Il faut de plus persévérer dans cet exercice, parce que le Tout-

Puissant ne peut résister à une humble persévérance dans la prière; que si l'importunité de la veuve de l'Evangile put fléchir un méchant juge, comment nos prières ne toucheroient-elles pas un Dieu infiniment bon? Et enfin, quand il tarderoit à nous accorder nos demandes, quand il sembleroit ne pas vouloir même nous écouter, nous ne devrions pas pour cela perdre la confiance que nous avons en son infinie bonté, ni cesser de le prier, parce qu'il a dans le souverain degré, tout ce qui est nécessaire pour pouvoir et pour vouloir nous faire du bien. Si donc il ne manque rien de notre côté, nous obtiendrons infailliblement ce que nous demanderons, ou quelque chose de meilleur, et peut-être même l'un et l'autre. Au reste, plus nous croirons être rebutés, plus il faut que nous concevions de mépris et de haine pour nous-mêmes, de telle sorte néanmoins, qu'en considérant nos misères, nous envisagions toujours la divine miséricorde, et que bien loin de diminuer notre confiance en elle, nous l'augmentions, dans la

pensée, que plus nous demeurerons fermes parmi les sujets de défiance, plus nous aurons de mérite.

Enfin, ne cessons jamais de remercier Dieu, bénissons également sa sagesse, sa bonté, sa charité, soit qu'il nous refuse ou qu'il nous accorde nos demandes; et quoi qu'il arrive, demeurons toujours tranquilles, contens et soumis en tout à sa providence.

CHAPITRE XLV.

Ce que c'est que l'Oraison mentale.

L'ORAISON mentale est une élévation de l'esprit à Dieu, dans laquelle on lui demande, ou expressément ou tacitement, les choses dont on croit avoir besoin.

On les lui demande expressément, lorsque du cœur on lui dit : O mon Dieu, accordez-moi cette grâce pour l'honneur de votre saint Nom; ou bien : Seigneur, je crois fermement ce que vous voulez, et qu'il est de votre gloire que je vous de-

mande cette faveur. Accomplissez donc maintenant en moi votre divine volonté. Quand nos ennemis nous attaquent et nous pressent le plus vivement, nous pouvons lui faire cette prière : Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir, de peur que je ne devienne la proie de mes ennemis ; ou cette autre : Mon Dieu, mon refuge et toute ma force, secourez-moi promptement, de crainte que je ne sucombe. Si la tentation continue, nous continuerons aussi à prier de la même force, résistant toujours courageusement au malin esprit. Quand le plus fort du combat sera passé, nous nous tournerons vers Notre-Seigneur, et le priant de considérer d'un côté les forces de notre ennemi, de l'autre notre foiblesse, nous lui dirons : Voici, ô mon Dieu, votre créature ! voici l'ouvrage de vos mains ; voici cet homme que vous avez racheté de votre sang ; voyez le démon qui s'efforce de vous l'enlever et de le perdre. C'est à vous que j'ai recours, c'est en vous que je mets toute ma confiance, parce que je sais que vous êtes infiniment bon et infiniment puissant.

Ayez pitié d'un aveugle, quoique volontaire, qui, sans le secours de votre grâce, ne peut éviter de tomber entre les mains de votre ennemi. Assistez-moi donc, ô mon unique espérance! ô toute la force de mon ame.

On demande tacitement des grâces à Dieu, lorsqu'on se contente de lui représenter ses besoins, sans rien dire davantage. Etant donc en sa présence, et reconnaissant que de nous-mêmes nous ne sommes point capables d'éviter le mal, ni de faire le bien, brûlant d'ailleurs du désir de le servir, nous arrêterons la vue sur lui, en attendant son secours avec confiance et avec humilité. Cet aveu de notre foiblesse, ce désir de servir Dieu, cet acte de foi fait de la manière dont j'ai dit, tout cela est une prière tacite qui obtient infailliblement du ciel ce que nous voulons, et qui a d'autant plus de force que l'aveu le plus sincère, le désir plus ardent, la foi plus vive. Il y a une autre prière semblable, mais plus courte, laquelle se fait par un regard simple de l'ame qui expose aux yeux du Seigneur son

indigence; et ce regard n'est autre chose que le souvenir d'une grâce qu'on avoit déjà demandée et qu'on demande encore; sans rien dire et sans exprimer son désir.

Tâchons de mettre en usage cette sorte d'Oraison, et apprenons à nous en servir en toute rencontre, parce que l'expérience nous fera voir que, comme il n'y a rien de plus aisé, il n'y a rien aussi de plus excellent ni de plus utile.

CHAPITRE XLVI.

De la Méditation.

Quand on veut donner un peu plus de temps à la prière, comme une demi-heure, ou une heure, ou même davantage, il faut y joindre la méditation sur quelque point de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, et appliquer à la vertu qu'on veut acquérir, toutes les réflexions qui se font sur cette matière.

Si donc vous avez besoin de vous exciter à la patience, arrêtez-vous à

considérer le mystère de la flagellation de votre Sauveur. Songez, 1. Comme les soldats ayant eu ordre de le conduire dans le lieu où il devoit être fouetté, ils l'y traînèrent avec de grands cris et des railleries sanglantes. 2. Comme ces cruels bourrreaux l'ayant dépouillé, son corps très-pur demeura tout nu. 3. Comme ses mains innocentes furent liées très-étroitement à la colonne. 4. Comme tout son corps fut tellement déchiré par les fouets, qu'il en couloit jusqu'à terre des ruisseaux de sang. 5. Comme les coups souvent redoublés dans une même partie, augmentoient et renouveloient ses plaies.

Pendant que vous méditerez sur ces points ou sur d'autres semblables, propres à vous inspirer l'amour de la patience, appliquez d'abord vos sens intérieurs à ressentir le plus vivement que vous pourrez, les douleurs inconcevables que souffrit votre divin Maître dans toutes les parties de son corps, et dans chacune en particulier. De-là passez à la considération de celle qu'il enduroit dans son ame sainte, et tâchez de

concevoir avec quelle patience et quelle douceur il les enduroit, toujours prêt à en souffrir de nouvelles, pour la gloire de son Père et pour votre bien.

Après cela, regardez-le tout couvert de sang, et assurez-vous que ce qu'il a le plus à cœur est, que vous preniez en patience votre affliction, et qu'il prie même son Père de vous aider à porter, non-seulement cette croix, mais même toutes celles qui pourront vous arriver dans la suite. Confirmez, par de nouveaux actes, la résolution où vous êtes de tout souffrir avec joie; puis élevant l'esprit au Ciel, rendez au Père des miséricordes mille actions de grâces, de ce qu'il a bien voulu envoyer au monde son Fils unique, afin qu'il souffrît de si horribles tourmens, et qu'il intercédât pour vous. Priez-le enfin de vous donner la vertu de la patience, par les mérites et par l'intercession de ce Fils qu'il aime comme lui-même.

CHAPITRE XLVII.

D'une autre façon de prier, par la voie de la Méditation.

Vous pourrez encore prier et méditer d'un autre façon. Après avoir considéré attentivement les peines de Notre-Seigneur, et l'allégresse avec laquelle il les souffroit, vous passerez de la considération de ses douleurs et de sa patience, à deux autres considérations non moins nécessaires.

L'une sera celle de ses mérites infinis, l'autre celle du contentement et de la gloire que reçut le Père Eternel de l'obéissance qu'il lui rendit jusqu'à la mort, et même à la mort de la Croix. Vous représenterez ces deux choses à sa divine Majesté, comme deux raisons puissantes pour en obtenir la grâce que vous désirez. Cette pratique pourra s'étendre, non-seulement à tous les mystères de la Passion du Fils de Dieu, mais encore à tous les actes,

soit intérieurs, soit extérieurs, qu'il faisoit en chaque mystère.

CHAPITRE XLVIII.

D'une manière de prier, fondée sur l'intercession de la Sainte Vierge.

Outre les manières de méditation dont nous venons de parler, il y en a une autre qui s'adresse particulièrement à la Sainte Vierge. D'abord vous vous mettrez devant les yeux le Père Eternel, puis Jésus-Christ Notre-Seigneur, et enfin sa glorieuse Mère.

A l'égard du Père éternel, vous considérez deux choses : l'une est l'affection toute singulière qu'il a eu de toute éternité pour cette Vierge très-pure, avant même qu'il l'eut tirée du néant : l'autre est l'éminente sainteté qu'il lui a communiqué, et tout le bien qu'elle a fait depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort.

Pour la première, voici ce que vous avez à faire, commencez par vous

élever en esprit au-dessus de toutes les créatures, portez vos pensées au-delà de tous les temps entrez dans l'abîme de l'éternité ; pénétrez jusque dans le cœur de de Dieu, et voyez avec quelle satisfaction il considéroit dans l'avenir celle qu'il destinoit pour Mère à son Fils, conjurez-le par le plaisir qu'il y prenoit de vous donner assez de force pour vaincre vos ennemis; et sur tout celui qui vous fait présentement une plus cruelle guerre. Après cela représentez-vous les vertus et les actions héroïques de cette Vierge incomparable ; offrez-les à Dieu, ou toutes ensemble ou chacune en particulier, et faites-vous-en un mérite, pour obtenir de la divine bonté toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin.

Adressez-vous ensuite à Jésus, et priez-le de se souvenir de cette Mère si aimable, qui le porta neuf mois entiers dans son sein, qui dès qu'il fut né, l'adora avec un profond respect, le reconnoissant pour vrai Dieu et pour vrai Homme ; pour son Créateur et pour son Fils tout ensemble; qui le vit avec compassion couché pauvrement dans une étable ;

qui le nourrit de son lait très-pur; l'embrassa et le baisa mille fois avec tendresse ; qui souffrit pour lui durant sa vie et à sa mort des peines inconcevables. Exposez-lui si bien toutes ces choses que vous l'obligiez par des considérations si puissantes à exaucer votre prière.

Puis venant à la Vierge même, dites-lui que la providence l'a prédestinée avant tout les siècles pour être Mère de miséricorde, et avocate des pécheurs : que par conséquent après son Fils, elle est celle en qui vous avez le plus de confiance. Remettez-lui en mémoire cette vérité, si constante parmi les Docteurs, et confirmée par tant de merveilles extraordinaires, que jamais nul ne l'a invoqué avec foi, qu'il n'en ait été secouru dans le besoin. Enfin, présentez-lui toutes les peines que son Fils a endurées pour votre salut, afin qu'elle vous obtienne de lui la grâce d'en profiter, pour la gloire et pour la satisfaction de cet aimable Sauveur.

CHAPITRE XI.

De quelques considérations qui peuvent porter les pécheurs à recourir avec confianee à la Sainte Vierge.

QUICONQUE veut recourir avec une ferme confiance à la Sainte Vierge, doit s'y exciter par les considérations suivantes.

1. L'expérience montre qu'un vase où il y a eu du musc ou du baume, en retient l'odeur, sur-tout quand le musc ou le baume y a demeuré long-temps, ou qu'il y en reste quelque peu. Cependant, ni l'un ni l'autre n'a qu'une vertu limitée, non plus que le feu, dont on conserve la chaleur après que l'on s'en est retiré. Cela étant, que dirons-nous de la charité et de la miséricorde de cette Vierge, qui a porté pendant neuf mois dans ces entrailles, et porte encore dans son cœur le Fils unique de Dieu, la charité incrée, dont la vertu n'a point de bornes? S'il est impossible de s'approcher

d'nn grand feu, sans que l'on n'en soit échauffé, ne s'ensuit-il pas, et n'a-t-on pas un plus grand sujet de croire que quiconque s'approchera de Marie, de cette Mère de miséricorde, de ce cœur toujours brûlant du feu de la charité, en ressentira d'autant plus l'effet, qu'il sen approchera souvent, et avec plus de confiance et d'humilité.

2. Jamais pure créature n'a eu tant d'amour pour Jésus-Christ; ni tant de soumission à ses volontés que sa bienheureuse Mère. Si donc ce divin Sauveur, qui s'est sacrifié pour de misérables pécheurs comme nous; si ce Sauveur, dis-je, nous a donné sa propre Mère, pour être notre avocate, notre médiatrice auprès de lui, comment pourroit-elle ne pas entrer dans ses sentimens, et négliger de nous secourir? Ne craignons point d'implorer, sa miséricorde, recourons à elle avec confiance dans nos nécessités, parce qu'elle est une source inépuisable de grâces, et qu'elle a coutume de mesurer ses bienfaits sur notre confiance.

CHAPITRE L.

D'une manière de méditer et de prier par l'entremise des saints Anges, et de tous les Bienheureux.

Pour mériter la protection des Saints Anges et de tous les Saints qui sont au Ciel, voici deux moyens dont vous pourrez vous servir.

Le premier sera de vous adresser d'abord au Père Eternel, et de lui représenter les louanges que toute la cour céleste lui donne, les travaux, les persécutions, les tourmens que les Saints ont endurés ici-bas pour l'amour de lui; de le conjurer ensuite par toutes les marques de leur respect, de leur fidélité et de leur amour, de vous donner ce qui vous est nécessaire.

Le second sera d'invoquer ces glorieux Esprits qui souhaitent non-seulement que nous devenions parfaits comme eux, mais que nous soyons même élevés au-dessus d'eux dans la gloire. Vous les prierez donc

instamment de vous aider à vous défaire de vos vices, et à vaincre les ennemis de votre salut, mais particulièrement de vous assister à l'article de la mort. Quelquefois vous admirerez les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues de Notre-Seigneur, et vous vous en réjouirez comme si c'étoit votre propre bien. Vous aurez même en quelque façon plus de joie de voir qu'il leur a fait de plus grands avantages qu'à vous, parce qu'il l'a ainsi voulu : et ce sera pour vous un sujet de le louer et de le bénir.

Mais pour pratiquer cet exercice avec moins de peine et avec plus d'ordre, vous partagerez, selon les jours de la semaine, les divers ordres des Bienheureux, en cette manière. Le Dimanche, vous invoquerez les neuf chœurs des Anges; le Lundi, saint Jean-Baptiste; le Mardi, les Patriarches et les prophètes; le Mercredi, les Apôtres; le Jeudi, les Martyrs; le Vendredi, les Pontifes et les autres confesseurs; le Samedi, les Vierges et les autres Saints. Cependant, n'oubliez jamais de réclamer la Sainte Vierge, qui

est la Reine de tous les Saints, ni votre bon Ange, ni le glorieux Archange saint Michel, ni d'autres Saints, à qui vous avez une dévotion particulière.

Ne laissez passer aucun jour que vous ne demandiez à Marie, à Jésus, au Père Eternel, qu'il leur plaise de vous donner pour principal protecteur, saint Joseph, très-digne Epoux de la plus pure des Vierges. Puis vous adressant à lui avec confiance, priez-le humblement de vous recevoir en sa protection. On rapporte une infinité de merveilles que ce grand Saint a opérées, et beaucoup de faveurs insignes qu'il a faites à tous ceux qui dans leurs nécessités, soit spirituelles, soit corporelles, l'ont invoqué; principalement lorsqu'ils ont eu besoin de la lumière céleste, et d'un directeur invisible pour apprendre à bien prier.

Que si Dieu considère tant les autres Saints à cause qu'ils l'ont servi et honoré en ce monde, quelle considération, quelle différence n'aura-t-il pas pour celui qui l'a honoré lui-même ici-bas, jusqu'à vouloir se soumettre à lui, et lui obéir comme à son père.

CHAPITRE LI.

De la Méditation des souffranees de Jésus-Christ, et de divers sentimens affectueux qu'on en peut tirer.

Ce que j'ai dit auparavant de la manière de prier et de méditer sur les souffrances de Notre-Seigneur, ne va qu'à lui demander des grâces; nous allons voir maintenant de quelle sorte on en peut tirer divers sentimens affectueux. Si donc, par exemple, vous avez choisi pour le sujet de votre méditation, le crucifiement de cet Homme-Dieu, parmi plusieurs circonstances de ce Mystère, vous pourrez vous arrêter à celles qui suivent.

I. Considérez, 1. que Jésus étant arrivé sur le Calvaire, les bourreaux le dépouillèrent avec violence, et lui arrachèrent la peau toute déchirée par les fouets, et collée à ses habits par le sang qui avoit coulée de ses blessures. 2. Qu'on lui ôta sa couronne d'épines, et que

la lui ayant remise aussitôt, on lui fit de nouvelles plaies. 3. Qu'à coup de marteau, on l'attacha cruellement avec des gros clous au bois de la croix. 4. Que ses mains sacrées ne pouvant atteindre au lieu où l'on devoit le clouer, on les lui tira si violemment, qu'on lui disloqua tous les os, et qu'il fut facile de les compter. (Ps. 21. 18.) 5. Qu'ayant été élevé sur une croix, où il n'étoit soutenu que par les clous, le poids de son corps augmenta ses plaies et lui causa d'étranges douleurs.

Si, par ces sortes de considérations, ou par d'autres semblables, vous désirez exciter en votre cœur des mouvemens de l'amour divin, tâchez d'arriver par la méditation à une sublime connoissance de la bonté infinie de votre sauveur, qui a bien voulu souffrir pour l'amour de vous tant de peines. Car plus vous croîtrez en la connoissance de l'amour qu'il a eu pour vous, plus vous aurez d'attachement et d'amour pour lui. Etant ainsi convaincu de son excessive charité, vous ne pourrez vous empêcher de faire des actes de contrition, d'avoir si souvent in-

dignement outragé celui qui s'est immolé lui-même pour la satisfaction de vos offenses.

Vous viendrez ensuite à former des actes d'Espérance, en considérant que ce grand Dieu n'avoit point d'autre dessein sur la croix, que d'exterminer le péché du monde, de vous délivrer de la tyrannie du démon, d'expier vos crimes, de vous réconcilier aveo son Père, de vous faire recourir à lui dans tous vos besoins. Que si après avoir considéré ses souffrances, vous en considérez les effets; si vous remarquez que par sa mort il a effacé les péchés des hommes, il a apaisé la colère du souverain Juge, il a confondu les puissances de l'enfer, il a triomphé de la mort même, il a rempli dans le ciel les places des Anges rebelles, votre douleur se convertira en joie, et cette joie s'augmentera par le souvenir de celle que le grand ouvrage de la rédemption du monde causa aux trois personnes divines, à la bienheureuse Vierge, à l'Eglise militante et à l'Eglise triomphante.

Que si vous voulez concevoir un vif regret de vos péchés, n'ayez en

vue de votre méditation, que de vous persuader que si Jésus a tant souffert, ça été pour vous inspirer une haine salutaire de vous-même, et de vos passions déréglées, sur-tout de celle qui vous a fait faire de plus grandes fautes, et qui déplaît par conséquent davantage à Dieu.

Pour entrer dans ces sentimens d'admiration, vous n'aurez qu'à considérer qu'il n'y a rien de plus surprenant que de voir le Créateur de l'univers, l'auteur de la vie mourir par la main de ses créatures; de voir la suprême Majesté comme anéantie, la justice condamnée, la beauté salie de crachats, et presqu'effacée; l'objet de l'amour du Père Eternel devenu l'objet de la haine des pécheurs; la lumière inaccessible abandonnée à la fureur des puissances des ténèbres; la gloire, la félicité incréée, ensevelie dans l'opprobre et dans la misère.

Pour vous exciter à la compassion des souffrances de votre Sauveur et de votre Dieu, outre ses peines extérieures, représentez-vous les intérieures, qui furent sans comparaison plus grandes. Que si vous êtes sen-

sible aux premières, comment pourrez-vous n'être pas touché des autres, jusqu'à en avoir le cœur percé de douleur ? L'ame du Sauveur voyoit clairement la divine essence, comme elle la voit maintenant au Ciel : elle savoit combien Dieu mérite d'être honoré : et comme elle l'aimoit infiniment, elle désiroit aussi que toutes les créatures l'aimassent de toutes leurs forces. Le voyant donc terriblement déshonoré dans tout le monde par une infinité de crimes abominables, elle en étoit pénétrée d'une douleur non moins excessive que son amour, et que le désir qu'elle avoit que la Majesté divine fût aimée et servie de tous les hommes. La grandeur de cet amour et de ce désir étoit au dessus de toute imagination, et par conséquent il est inutile de vouloir comprendre quel fut l'excès des peines intérieures de Jésus mourant sur la croix.

De plus, comme ce divin Sauveur aimoit tous les hommes d'une manière qui passe tout ce qu'on peut en dire, l'affection si tendre et si ardente qu'il avait pour eux, étoit cause qu'il s'affligeoit extrêmement

de leurs péchés, qui les devoient séparer de lui. Il voyoit que nul d'entr'eux ne pouvoit commettre de peché mortel, sans détruire la charité et la grâce, qui est le lien par où les justes demeurent unis spirituellement avec lui. Or, cette séparation étoit à l'ame de Jésus bien plus douloureuse, que n'est au corps celle de ses membres, lorsqu'ils sont hors de leur place ; et il ne faut pas s'en étonner. Car l'ame étant toute spirituelle, et d'une nature beaucoup plus parfaite que le corps, elle est aussi bien plus susceptible de la douleur. Mais, après tout, la plus sensible affliction de Notre-Seigneur fut de voir tous les péchés des damnés qui, ne pouvant plus retourner à lui par la pénitence, doivent être éternellement séparés de lui.

Si, à la vue de tant de peines, vous sentez que votre cœur se laisse attendrir à la compassion pour votre Jésus, passez plus avant, et vous trouverez qu'il a souffert des douleurs extrêmes, non-seulement pour les péchés que vous avez effectivement commis, mais même pour

ceux que vous n'avez point commis, puisqu'il est certain qu'il lui a coûté tout son sang pour vous délivrer des uns, et pour vous préserver des autres. Croyez-moi, vous ne manquerez jamais de raisons capables de vous porter à prendre part aux souffrances de Jésus crucifié. Sachez qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais, en quelque créature raisonnable que ce soit, aucun mal qu'il n'ait ressenti; injures, opprobres, tentations, pertes de biens, austérités volontaires, il a ressenti tout cela plus vivement que ceux mêmes qui le souffrent en effet. Car comme ce Père charitable a une connoissance très-parfaite de toutes leurs peines, grandes et petites, spirituelles et corporelles, jusqu'à la moindre piqûre, et au moindre mal de tête, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une tendre compassion.

Mais qui pourroit dire combien les souffrances de sa sainte Mère lui furent sensibles? Tout ce qu'il endura de plus cruel et de plus ignominieux en sa Passion, elle l'enduroit à sa manière dans les mêmes vues, et par les mêmes motifs, et quoique sa

sa douleur ne fût pas égale, elle étoit toujours excessive. C'est ce qui redoubloit toutes les douleurs de Jésus, et qui faisoit dans son ame de profondes plaies. De-là vient qu'une sainte ame disoit avec beaucoup de simplicité, que le cœur de Jésus souffrant lui paroissoit comme une espèce d'enfer, dont toutes les peines étoient volontaires, et qu'il n'y avoit point d'autre feu que celui de la charité.

Mais enfin, quelle est la cause de tant de tourmens ! Ce sont nos péchés; et par conséquent la meilleure manière d'y compatir, et de marquer notre reconnoissance à celui qui a tant souffert pour nous, c'est d'avoir regret de nos infidélités, purement pour l'amour de lui, c'est de haïr le péché par-dessus toutes choses, à cause qu'il lui déplaît, et de faire une continuelle guerre à nos vices, comme à ses plus mortels ennemis; afin que, nous dépouillant du vieil homme, et nous revêtant du nouveau, nous ornions nos ames des vertus chrétiennes qui en font toute la beauté.

CHAPITRE LII.

Des fruits que l'on peut tirer de la méditation de la Croix, et de l'imitation des vertus de Jésus souffrant.

Vous pouvez tirer de grands avantages de la méditation de la Croix. Le premier, est que non-seulement vous détestiez vos péchés passés, mais que vous preniez la résolution de combattre vos passions déréglées, qui ont fait mourir votre Sauveur, et qui ne sont pas éteintes en vous. Le second est, que vous obteniez de Jésus-crucifié le pardon de vos offenses, et la grâce d'une haine salutaire de vous même, afin que vous ne l'offensiez plus, mais que vous l'aimiez et le serviez désormais de tout votre cœur, en reconnoissance de tant de peines qu'il a souffertes pour l'amour de vous. Le troisième est, que vous travailliez tout de bon et sans relâche à déraciner de votre cœur vos mauvaises habitudes, quelque légères qu'elles paroissent.

Le quatrième est, que vous fassiez tous vos efforts pour imiter les vertus de ce divin Maître, qui est mort, non-seulement pour expier vos péchés, mais pour vous donner l'exemple d'une vie sainte et parfaite.

Voici une manière de méditation fort utile pour cela. Je suppose qu'entre les vertus du Sauveur, vous avez dessein d'imiter particulièrement sa patience dans les maux qui vous arrivent. Examinons donc avec attention les pointssuivans. 1. Ce que l'ame de Jésus en Croix fait pour Dieu. 2. Ce que Dieu fait pour l'ame de Jésus. 3. Ce que l'ame de Jésus fait pour elle-même et pour son corps. 4. Ce que Jésus fait pour nous. 5. Ce que nous devons faire pour Jésus.

1. Considérez avant toutes choses comment l'ame de Jésus abîmée dans le sein de Dieu, contemple cet être infini et incompréhensible devant lequel les plus nobles créatures ne sont rien; comment, dis-je, elle contemple dans un état, où, sans rien perdre de sa grandeur et de sa gloire essentielle, elle s'abaisse jusqu'à souffrir toutes sortes d'indign...

la part de l'homme infidèle et méconnoissant; et comment ensuite elle adore cette souveraine Majesté, lui rend mille actions de grâces, et se dévoue toute entière à son service.

2. Voyez d'un autre côté, ce que Dieu a fait à l'egard de l'ame de Jésus : considérez comme il veut que ce Fils unique, qui lui est si cher, souffre, pour l'amour de nous, qu'on lui donne des soufflets, qu'on lui couvre le visage de crachats, qu'on vomisse contre lui mille blasphèmes, qu'on le déchire à coups de fouets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache à une croix. Voyez avec quelle satisfaction il le regarde chargé d'infamie, et accablé de douleurs pour une si glorieuse cause.

3. Représentez-vous ensuite l'ame de Jésus, et remarquez que comme elle sait que Dieu prend plaisir à la voir souffrir, l'amour qu'elle lui porte, soit à cause de ses perfections ineffables ou à cause des biens infinis qu'elle en a reçus, fait qu'elle se soumet en tout avec promptitude et avec joie à ses volontés. Quelle langue pourroit exprimer l'ardeur qu'elle a pour les croix! elle ne s'oc-

cupe qu'à chercher de nouvelles manières de souffrances ; et ne trouvant pas ce qu'elle cherche, elle s'abandonne avec sa chair innocente à la merci des hommes les plus cruels et des démons même.

4. Après cela jetez les yeux sur votre Jésus qui dans le fort de ses douleurs se tourne vers vous, et vous dit amoureusement : Voici l'état pitoyable où ma réduit le dérèglement de votre volonté, qui n'a pu se faire de violence pour se conformer à la mienne. Voyez quel est l'excès de mes douleurs, et avec combien de joie je les souffre sans autre vue que de vous apprendre la patience. Je vous conjure par toutes mes peines, de porter courageusement cette croix que je vous présente, et toutes celles qu'il me plaira de vous envoyer. Abandonnez votre honneur à la calomnie, et votre corps à la rage des persécuteurs que je choisirai pour vous éprouver, quelque vils et quelqu'inhumains qu'ils soient. O, si vous saviez le contentement que me donnera votre patience! Mais pouvez-vous l'ignorer, en voyant ces plaies que je n'ai reçues qu'afin

de vous acquérir au prix de mon sang, les vertus dont je veux orner votre ame, qui m'est plus chère que ma vie propre ! Si j'ai bien voulu me réduire à une telle extrémité pour l'amour de vous, comment ne voudriez-vous pas souffrir quelque légère douleur, pour soulager tant soit peu les miennes qui sont extrêmes ? Comment n'essayerez-vous pas de guérir les plaies que m'a faites votre impatience, qui est pour moi un tourment beaucoup plus insupportable que toutes les plaies de mon corps.

5. Prenez-garde qui est celui qui vous parle de la sorte, et vous verrez que c'est Jésus-Christ, le Roi de gloire, vrai Dieu et vrai homme. Considérez la grandeur de ses tourmens et de ses humiliations, qui seroient des peines trop rigoureuses pour les plus criminels. Soyez dans l'étonnement de le voir au milieu de tant de souffrances, non-seulement ferme et immobile, et plein de joie, comme si le jour de sa Passion étoit pour lui un jour de triomphe. Songez que comme quelques gouttes d'eau jetée dans une fournaise ne servent

qu'à l'embraser davantage, ainsi les plus grands tourmens, qui semblent légers à sa charité, ne font qu'accroître sa joie et l'envie qu'il a d'en souffrir de plus terribles.

Au reste, souvenez-vous que ce qu'il fait et ce qu'il endure, ce n'est point par force ni par intérêt, mais par un amour très-pur, ainsi qu'il le dit lui-même, et afin que vous appreniez de lui à pratiquer la patience. Tâchez donc de bien comprendre ce qu'il demande de vous, et la joie qu'il a de vous voir dans l'exercice de cette vertu; concevez ensuite des désirs ardens de porter, non-seulemens avec patience mais même avec allégresse, la croix sous laquelle vous gémissez, et d'autres encore beaucoup plus pesante, afin d'imiter plus parfaitement Jésus crucifié, et de vous rendre plus agréable à ses yeux.

Figurez-vous toutes les douleurs et toutes les ignominies de sa passion; et surpris de la constance avec laquelle il les supporte, rougissez de votre foiblesse, regardez vos peines en comparaison de celles qu'il souffre pour vous, comme des peines ima-

ginaires, et soyez bien persuadé que votre patience n'est pas seulement l'ombre de la sienne. Ne craignez rien tant que de ne pas vouloir souffrir pour notre Sauveur ; et si la pensée vous en vient, rejetez-la comme une suggestion du démon.

Considérez Jésus en Croix comme un livre tout spirituel, que vous devez lire sans cesse, pour y apprendre la pratique de plus excellentes vertus. C'est ce livre qu'on peut justement nommer *le Livre de Vie*, (Apoc. 3. 5.) qui en même-temps éclaire l'esprit par les préceptes, et enflamme la volonté par les exemples. Le monde est plein d'une infinité de livres : mais quand on pourroit les lire tous, on n'y apprendroit jamais si bien à haïr le vice et à aimer la vertu, qu'en considérant un Dieu crucifié. Sachez donc que ceux qui emploient des heures entières à pleurer la passion de Notre-Seigneur et à admirer sa patience, et qui dans les afflictions qui leur surviennent, se montrent après aussi impatiens que s'ils n'avoient jamais pensé à la croix ; sachez, dis-je, que ceux-là ressemblent à des soldats peu aguerris, qui étant

encore sous leurs tentes, se promettent la victoire; mais qui ne voient pas plutôt l'ennemi, qu'ils lâchent le pied et prennent la fuite. Qu'y a-t-il de plus pitoyable que de voir des gens, qui, après avoir contemplé, admiré, aimé les vertus de Notre-Seigneur, viennent tout d'un coup à les oublier, à en faire peu d'estime, lorsque se présente quelque occasion de les imiter.

CHAPITRE LIII.

Du Sacrement de l'Eucharistie.

J'AI travaillé jusqu'ici, comme vous avez pu remarquer, à vous fournir quatre sortes d'armes spirituelles, et à vous apprendre la manière de vous en servir; il me reste maintenant à vous montrer de quel secours vous peut être la très-sainte Eucharistie, pour vaincre les ennemis de votre salut et de votre perfection. Comme cet auguste Sacrement surpasse en dignité et en vertu tous les autres, c'est aussi de toutes les

armes spirituelles la plus terrible au démon. Les quatre premières n'ont de force que par les mérites de Jésus-Christ, et par la grâce qu'il nous a acquise au prix de son sang; mais cette dernière est beaucoup plus puissante, puisqu'elle contient Jésus-Christ lui-même, sa chair, son sang, son ame, sa Divinité. Dieu nous a donné celle-la pour combattre nos ennemis par la vertu de Jésus-Christ, parce que mangeant sa chair et buvant son sang, nous demeurions avec lui et il demeure avec nous.

Mais, comme on peut manger cette chair et boire ce sang en deux façons; réellement une fois le jour, et spirituellement à toute heure, qui sont deux manières de communiquer très-utiles et très-saintes, on doit la seconde le plus souvent qu'il se peut, et la première toutes les fois qu'on en a la permission.

CHAPITRE LIV.

Comment il faut recevoir le Sacrement de l'Eucharistie.

On peut s'approcher de ce divin Sacrement par plusieurs motifs. De-là vient que, pour en recueillir le fruit, il y a plusieurs choses à observer, en trois divers temps : avant de communier, lorsqu'on est sur le point de communier, et après la communion.

Avant de communier, quel que puisse être notre motif, nous devons toujours purifier notre ame par le Sacrement de la Pénitence, si nous nous sentons coupables de quelque péché. Nous devons ensuite nous offrir de tout notre cœur et sans réserve à Jésus-Christ, et lui consacrer toute notre ame avec ses puissances ; puisque dans ce Sacrement il se donne tout entier à nous, son sang, sa chair, sa divinité avec le trésor infini de ses mérites. Et comme ce que nous lui offrons est peu de chose ou presque rien en comparaison de ce qu'il nous donne,

il faut que nous souhaitions d'avoir tout ce que les créatures et du Ciel et de la terre ont jamais pu lui offrir, afin que nous en fassions tout d'un coup une oblation agréable à sa divine Majesté.

Que si nous voulons communier dans le dessein de remporter quelque victoire sur nos ennemis, nous commencerons dès le soir du jour précédent, ou le plutôt que nous pourrons, à considérer combien le Sauveur désire d'entrer par ce Sacrement dans notre cœur, afin de s'unir à nous, et nous aider à vaincre nos appétits déréglés. Ce désir est si ardent, qu'il n'y a point d'esprit humain capable de le comprendre.

Pour nous en former quelque idée, tâchons de bien concevoir deux choses. L'une est le plaisir extrême que la sagesse incarnée prend *à demeurer avec nous*, puisqu'elle en fait *ses délices*. (*Prov.* 8. 31.) L'autre est la haîne infinie qu'elle porte au péché mortel, tant parce que c'est un obstacle à l'union intime qu'elle veut avoir avec nous, que parce qu'il est directement opposé à ses divines perfections : car Dieu

étant un bien souverain, une lumière toute pure, une beauté sans aucune tache, pourroit-il ne pas haïr le péché, qui n'est que malice, que ténèbres, qu'horreur et que corruption? Il le hait jusqu'à un tel point, que tout ce qu'il a jamais fait, soit dans l'Ancien Testament, soit dans le nouveau, et tout ce que son Fils a souffert durant tout le cours de sa Passion ne tendoit qu'à le détruire. Les Saints, même les plus éclairés, assurent qu'il consentiroit que ce Fils qui lui est si cher, souffrît encore mille morts, s'il étoit besoin, pour l'expiation de nos moindres fautes.

Ayant reconnu par ces deux considérations, quoique assez imparfaitement, combien le Sauveur désire d'entrer dans nos cœurs, afin d'en exterminer pour jamais nos ennemis et les siens, nous désirons aussi de le recevoir, et nous lui témoignerons pour cela une ardeur et une impatience extrêmes. L'espérance de sa venue relèvera notre courage, nous déclarerons de nouveau la guerre à cette passion dominante que nous voulons vaincre, et nous

ferons le plus d'actes que nous pourrons de la vertu qui lui est contraire. Ce sera là notre principale occupation, et le soir et le matin, avant de nous approcher de la sainte Table.

Quand nous serons près de recevoir le corps du Sauveur, nous nous remettrons un moment devant les yeux toutes les fautes commises depuis la dernière communion jusqu'à celle-ci, et afin d'en concevoir de la douleur; nous songerons que nous les avons commises avec autant de liberté, que si Dieu n'étoit point mort sur une croix pour notre salut; nous nous remplirons de confusion et de crainte, voyant que nous avons préféré un petit plaisir, une légère satisfaction de notre propre volonté, à l'obéissance que nous devons à notre souverain Maître; nous reconnoîtrons notre aveuglement et détesterons notre ingratitude: mais venant ensuite à considérer que quelque ingrats et infidèles que nous soyons, ce Dieu plein de charité veut bien se donner à nous, qu'il nous invite à le recevoir, nous irons à lui avec confiance, nous lui ouvrirons notre

cœur, afin qu'il y entre et qu'il s'en rende maître, et après cela nous le fermerons, de crainte qu'il ne s'y glisse quelque affection impure.

Dès que nous aurons communié, nous nous recueillerons en nous-mêmes; nous adorerons humblement Notre-Seigneur, et nous lui dirons: Vous voyez, ô Dieu de mon ame, l'inclination violente que j'ai au péché; vous voyez l'empire que cette passion a sur moi; et que de moi-même je n'ai pas la force d'y résister. C'est donc à vous principalement à la combattre, et s'il faut que j'aie quelque part au combat, c'est de vous seul que je dois attendre la victoire; puis nous adressant au Père éternel, nous lui offrirons ce cher Fils qu'il lui a donné; et que nous aurons alors au dedans de nous; nous le lui offrirons en action de grâces de ses bienfaits, et pour obtenir avec son secours quelque grande victoire sur nous-mêmes. Nous prendrons enfin la résolution de combattre courageusement contre l'ennemi qui nous fait le plus de peine; et nous espérerons de le vaincre, parce que faisant de notre côté ce que nous

pourrons, Dieu ne manquera pas tôt ou tard de nous secourir.

CHAPITRE LV.

Quelle préparation il faut apporter pour communier et pour s'exciter à l'amour de Dieu.

Si vous voulez que le sacrement de l'Eucharistie produise en vous des sentimens d'amour de Dieu, souvenez-vous de l'amour que Dieu a eu pour vous; et dès le soir qui précédera votre communion, considérez attentivement que ce Seigneur, dont la majesté et la puissance n'ont point de bornes, ne s'est pas contenté de vous créer à son image, ni d'envoyer sur la terre son Fils unique, pour expier vos péchés par les travaux continuels de trente-trois ans, et par une mort non moins douloureuse qu'ignominieuse sur la croix; mais que de plus il vous l'a laissé dans le Sacrement, afin qu'il y soit votre nourriture et votre refuge dans tous vos besoins. Voyez

combien cet amour est grand et singulier en toute manière.

1. Pour ce qui regarde sa durée, vous trouverez qu'il est éternel; et qu'il n'a point eu de commencement; car comme Dieu est de toute éternité, c'est aussi de toute éternité qu'il a aimé l'homme jusqu'à vouloir lui donner son Fils d'une manière si admirable; là-dessus vous lui direz avec un transport de joie : Il est donc vrai qu'une créature aussi méprisable que je suis, a été tant estimée et chérie de Dieu, qu'il a daigné penser à elle avant tous les siècles, et former dès-lors le dessein de lui donner pour nourriture la chair et le sang de son Fils unique.

2. Quelque ardente que soit la passion que nous avions ici-bas pour les choses qui nous plaisent, il y a des bornes où il faut qu'elle s'arrête, et qu'elle ne peut passer. Le seul amour que Dieu a pour nous, est sans limite et sans mesure; et c'est pour le satisfaire pleinement qu'il nous a envoyé du Ciel ce Fils qui lui est égal en tout, qui a la même substance et les mêmes perfections que lui. Ainsi l'amour n'est pas moins

grand que le don, ni le don moins grand que l'amour; l'un et l'autre étant infinis et au-dessus de toute intelligence créée.

3. Si Dieu nous a tant aimés, ce n'est point par force et malgré lui, mais par sa seule bonté, qui le porte naturellement à nous combler de ses bienfaits.

4. Nous n'avions fait aucune bonne œuvre, nous n'avions acquis aucun mérite pour nous attirer son amour! et s'il nous a aimés jusqu'à l'excès, s'il s'est donné tout entier à nous, nous en sommes uniquement redevables à sa charité.

5. L'amour qu'il nous porte est tout-à-fait pur, et si on y prend bien garde, on n'y verra point ce mélange d'intérêt qui se rencontre dans les amitiés mondaines. Dieu n'a que faire de nos biens, parce qu'il a dans lui-même, indépendamment de nous, le principe de son bonheur et de sa gloire. Lors donc qu'il répand sur nous ses bénédictions, ce n'est point son utilité, mais la nôtre seule qu'il envisage. Dans cette pensée, chacun dira en soi-même : Qui eût cru, Seigneur, qu'un Dieu infini-

ment grand, comme vous, pût mettre son affection dans une créature vile et abjecte comme moi. Que prétendez-vous, ô Roi de gloire ? Que pouvez-vous espérer de moi, qui ne suis que cendre et poussière ? Cette ardente charité qui vous consume, ce feu qui m'éclaire et qui m'échauffe tout ensemble, me fait assez voir que vous n'avez qu'un seul dessein, et je reconnois encore par-là combien votre amour est dégagé de tout intérêt; vous ne prétendez autre chose, en vous donnant tout entier à moi dans ce Sacrement, que de me transformer en vous, afin que je vive en vous, et que vous viviez en moi, et que par cette union si intime, devenant une même chose avec vous, je change un cœur tout terrestre comme le mien, en un cœur tout spirituel et tout divin comme le vôtre.

Après cela, nous entrerons dans des sentimens d'admiration et de joie, de voir les marques que le Fils de Dieu nous donne de son estime et de son amour, persuadé qu'il ne cherche qu'à gagner tout-à-fait nos cœurs; qu'à nous attacher à lui en

nous mêmes, qui sommes au nombre des plus viles créatures; nous nous offrirons à lui en holocaute, afin que notre mémoire, notre entendement, notre volonté, nos sens n'agissent plus que par le principe de son amour, et par le motif de lui plaire.

Puis considérant que sans sa grâce, rien n'est capable de produire en nous les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement dans l'Eucharistie, nous lui ouvrirons nos cœurs, et nous tâcherons de l'y attirer par des oraisons jaculatoires, par des aspirations courtes, mais ardentes, telles que sont celles-ci : O viande céleste, quand aurai-je le bonheur d'être tout à vous, et de pouvoir me consumer par le feu de votre divin amour? Quand sera-ce, charité incréée, ô pain vivant! quand sera-ce que je ne vivrai que de vous, que par vous, que pour vous? O manne du Ciel, ô ma vie, ô vie heureuse et éternelle! quand viendra le temps, que dégoûté de toutes les viandes d'ici-bas, je ne me nourrirai que de vous? O mon souverain bien! ô toute ma joie! quand viendra ce temps

bienheureux ? Dégagez, ce cœur de la servitude de ses passions et de ses vices ; ornez-le de vos vertus ; étouffez en lui tout autre désir que celui de vous aimer et de vous plaire. Après cela je vous l'ouvrirai, je vous prierai d'y venir ; et pour vous y attirer, j'userai, s'il est nécessaire, d'une douce violence : vous y viendrez, ô mon unique trésor ! et rien ne vous empêchera d'y produire les effets que vous désirez. Voilà les sentimens tendres et affectueux dans lesquels on s'exercera le soir et le matin pour se préparer à la communion.

Quand le temps de communier approche, il faut bien considérer quel est celui qu'on veut recevoir. C'est le Fils du Dieu vivant ; c'est celui dont la majesté fait trembler les Cieux, et les vertus même des cieux ; c'est le Saint des Saints, le miroir sans tache, la pureté incréée, en comparaison de laquelle toute créature est immonde ; c'est ce Dieu humilié qui étant l'arbitre de la vie et de la mort, a voulu, pour sauver les hommes se rendre semblable à un

ver de terre ; se rendre le jouet de la populace, être rebuté, foulé aux pieds, moqué, couvert de crachats, attaché à une croix, par la faction des infâmes partisans du monde. Considérez de votre côté, que de votre fonds vous n'êtes rien : que par vos péchés, vous vous êtes mis au-dessous des plus vils créatures, même de celles qui sont sans raison; que vous méritez enfin d'être esclave des démons. Songez qu'au lieu de donner des marques de reconnoissance pour les obligations infinies que vous avez à notre Sauveur, vous l'avez cruellement outragé, jusqu'à fouler au pied le sang qu'il a répandu pour vous, et qui est le prix de votre rédemption.

Après tout cela, votre ingratitude ne l'emporte point sur sa charité toujours constante et immuable ; il ne laisse pas de vous inviter à son banquet; et bien loin de vous exclure, il vous menace de son indignation et de la mort, si vous n'y allez. Ce Père miséricordieux est toujours prêt à vous recevoir ; et quoiqu'à ses yeux vous paroissiez couvert de lèpre, boiteux, hydropique, aveugle,

démoniaque, et, qui pis est, plein de vices et de péchés, il n'a point d'aversion pour vous, il ne vous fait point tout ce qu'il demande de vous : c'est, 1. que vous ayiez une sincère douleur de l'avoir indignement offensé. 2. Que vous haïssiez par-dessus toutes choses le péché, soit mortel, soit même véniel. 3. Que vous soyiez toujours disposé à faire sa volonté, et que dans les occassions vous l'exécutiez promptement et avec ferveur. 4. Qu'après cela vous ayez une ferme confiance qu'il vous remettra toutes vos dettes, qu'il vous purifiera de toutes vos taches, qu'il vous défendra contre tous vos ennemis.

Etant ainsi animé par le souvenir de l'amour qu'il porte aux pécheurs pénitens, vous pourrez approcher de la sainte Table, avec une crainte mêlée d'espérance et d'amour, en disant : *Je ne suis pas digne de vous recevoir, parce que je vous ai souvent et si grièvement offensé, et que je n'en ai pas fait toute la satisfaction que je dois à votre justice. Non, mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir, parce qu'il me reste*

encore quelque affection pour les créatures, et que je n'ai pas commencé à vous aimer, et à vous servir de toutes mes forces. Ah! Seigneur, n'oubliez pas votre bonté, souvenez-vous de votre parole; rendez-moi digne de vous recevoir avec foi et avec amour.

Quand vous aurez communié, entrez aussitôt dans un profond recueillement: et fermant la porte de votre cœur, ne pensez plus qu'à traiter avec votre Sauveur, en lui disant ces paroles, ou d'autres semblables: O souverain Maître du ciel, qui a pu vous obliger de descendre jusque dans moi, qui suis une créature pauvre, misérable, aveugle, dénuée de tout? Il vous répondra incontinent: c'est l'amour. Vous lui répliquerez: O amour incréé, que demandez-vous de moi? Rien autre chose, vous dira-t-il, que l'amour. Je ne veux point d'autre feu dans votre cœur, que celui de la charité. Ce feu victorieux des ardeurs impures de vos passions, embrasera votre volonté, et m'en fera une victime d'agréable odeur. C'est ce que j'ai toujours désiré, et ce que je désire encore;

encore ; je veux être tout à moi : ce qui ne se pourroit faire, si au lieu de vous conformer à ma volonté, vous suiviez la vôtre, toujours amateurs de votre propre liberté, et de la gloire du monde. Sachez donc que ce que je souhaite de vous, c'est que vous vous haïssiez vous-même, afin de pouvoir m'aimer ; que vous me donniez votre cœur, afin de l'unir au mien, qui fut ouvert pour vous sur la croix. Vous n'ignorez pas qui je suis, et vous voyez néanmoins que par un excès d'amour, je veux bien mettre quelque sorte d'égalité entre moi et vous. En me donnant tout entier à vous, je ne vous demande que vous même, soyez à moi, et je suis content ; ne cherchez que moi, afin que je sois l'unique objet de vos pensées et de vos désirs ; que vous n'agissiez qu'en moi, et par moi ; que ma grandeur infinie absorbe votre néant ; qu'ainsi vous trouviez en moi votre bonheur, et que je trouve en vous mon repos.

Enfin, vous présenterez au Père éternel son Fils bien-aimé, 1. En action de grâces de la faveur qu'il vous aura faite de vous le donner,

2. Pour en obtenir du secours, soit pour vous même, soit pour toute l'Eglise, soit pour vos parens, et pour ceux à qui vous avez quelque sorte d'obligation, soit pour les ames du Purgatoire ; et vous unirez cette offrande à celle que le Sauveur fit de lui-même sur la croix, lorsque tout couvert de plaies et de sang, il s'offrit en holocauste à son Père pour la rédemption du monde. Vous pourriez encore lui offrir, à cette intention, toutes les messes qu'on célébrera ce jour-là, dans tout le monde Chrétien.

CHAPITRE LVI.

De la Communion spirituelle.

Quoique vous ne puissiez pas communier réellement plus d'une fois en un jour, vous le pouvez faire spirituellement, comme j'ai déjà dit, à toute heure, et il n'y a que votre seule négligence, ou quelque semblable défaut, qui puisse vous priver de cet avantage. Or, il est a remarquer que

la communion spirituelle est quelquefois plus utile à l'ame, et plus agréable à Dieu, que plusieurs communions sacramentales faites sans beaucoup de préparation et avec tiédeur. Lors donc que vous serez disposé à cette espèce de communion, le Fils de Dieu sera toujours prêt à se donner spirituellement à vous pour être votre nourriture.

Quand vous voudrez vous y préparer, vous tournerez d'abord votre pensée vers Notre-Seignenr, et ayant fait quelque réflexion sur la multitude de vos offenses, vous lui en témoignerez de la douleur. Ensuite vous le prierez avec un profond respect, et avèc une vive foi, qu'il daigne venir dans votre ame, qu'il y répande de nouvelles grâces pour la guérir de ses foiblesses, et pour la fortifier contre la violence de ses ennemis. Toutes les fois que vous pourrez mortifier quelqu'une de vos passions, ou faire quelque acte de vertu, servez vous de cette occasion, pour préparer votre cœur au Fils de Dieu qui vous le demande sans cesse; puis vous adressant à lui, priez-le avec beaucoup de ferveur de venir

à vous comme un médecin pour vous guérir, comme un protecteur pour vous défendre, afin que rien ne l'empêche désormais de posséder tout votre cœur.

Souvenez-vous en même temps de votre dernière communion sacramentale; et tout embrasé de l'amour de votre Sauveur, dites-lui : Quand sera-ce, ô mon Dieu! que je vous recevrai une autre fois? Quand viendra cet heureux jour? Que si vous voulez communier en esprit avec plus de dévotion, préparez-vous-y dès le soir; et dans toutes vos mortifications, dans tous les actes de vertu que vous ferez, ne vous proposez autre chose, que de vous mettre en état de bien recevoir spirituellement Notre-Seigneur.

Le matin, à votre réveil, appliquez-vous à considérer quel avantage c'est à une ame que de communier dignement, puisque par-là elle recouvre les vertus qu'elle a perdues; elle revient à sa première pureté; elle se rend digne de participer aux fruits de la Croix; elle fait une action très-agréable au Père éternel, qui souhaite que tous jouissent de ce

divin Sacrement. Tâchez là-dessus d'exciter en votre cœur un ardent désir de le recevoir, pour plaire à celui qni veut se donner à vous ; et dans cette disposition, dites-lui : Seigneur, puisqu'il ne m'est pas permis de vous recevoir aujourd'hui réellement, faites au moins pour votre toute-puissance, que purifié de toutes mes taches, que guéri de toutes mes plaies, je mérite de vous recevoir en esprit, maintenant, et chaque jour, et à chaque heure du jour ; afin qu'étant fortifié d'une nouvelle grâce, je résiste courageusement à mes ennemis, sur-tout à celui à qui, pour l'amour de vous, je fais particulièrement la guerre.

Des actions de grâces qu'on doit rendre à Dieu.

Puisque tout le bien que nous possédons, ou que nous faisons est à Dieu et vient de Dieu, il est juste que nous lui rendions de continuelles actions de grâces, pour toutes les bonnes œuvres que nous pratiquons,

pour toutes les victoires que nous remportons sur nous-mêmes, pour tous les bienfaits, soit généraux, soit particuliers que nous recevons de sa main. Afin de nous acquitter, comme il faut, de ce devoir, considérons, avant toutes choses, quelle est la fin pour laquelle Dieu répand avec tant de libéralités ses bénédictions sur nous. On reconnoîtra par-là de quelle manière il veut que nous lui marquions le ressentiment que nous en avons.

Comme sa fin principale dans tout le bien qu'il nous fait, est d'avancer sa gloire, et de nous attirer à son service, chacun doit faire d'abord cette réflexion en lui-même : O que ce bienfait de mon Dieu m'est une preuve manifeste de sa puissance, de sa sagesse, et de sa bonté infinie ! Puis considérant que de lui-même il n'a rien qui mérite un tel bienfait ; et qu'au contraire son ingratitude l'en rend tout-à-fait indigne, il dira avec beaucoup d'humilité : comment daignez-vous, Seigneur, jeter les yeux sur la plus vile de vos créatures ? Par quel excès de bonté pouvez-combler de grâces un si misérable

pécheur ? Que votre saint Nom soit béni dans tous les siècles des siècles ! Enfin voyant que pour tant de bienfaits on ne lui demande autre chose sinon qu'il aime et qu'il serve son bienfaiteur, il concevra de grands sentimens d'amour pour un Dieu si bon, et de grands désirs de faire en tout sa divine volonté. Il finira par s'offrir tout entier à lui de la manière que nous allons dire.

CHAPITRE LVIII.

De l'oblation qu'il faut faire de soi-même à Dieu.

AFIN que cette oblation soit fort agréable à Dieu, il y a deux choses à observer. La première, est qu'on l'unisse à toutes celles que le Fils de Dieu faisoit ici-bas. La seconde, qu'on ait le cœur entièrement détaché de toute affection pour les créatures.

A l'égard de la première, il faut savoir que Notre-Seigneur pendant qu'il vivoit dans ce monde, ne cessoit d'offrir au Père éternel, non-seule-

ment sa personne et ses actions particulières, mais encore tous les hommes et toutes les bonnes œuvres. Joignons donc nos offrandes aux siennes, afin que par cette union, les siennes sanctifient les nôtres.

Pour la seconde, prenons garde, avant de faire un sacrifice de nous-mêmes, que nous n'ayons nulle attache à aucune créature. Ainsi, lorsque nous sentons que nos cœurs ne sont pas entièrement libres de toute affection impure, recourons à Dieu et conjurons-le de rompre nos liens, afin que rien ne nous empêche d'être tout-à-fait à lui. Ce point est très-important : car si un homme qui s'est fait esclave des créatures, prétend se donner à Dieu, il veut lui donner un bien qu'il a déjà engagé à d'autres, et dont il n'est plus le maître. Et n'est-ce pas là se moquer de Dieu ! De là vient aussi que quoique souvent nous nous soyons offerts de cette manière, comme en holocauste au Seigneur, non-seulement nous ne croissons point en vertu, mais nous tombons en de nouvelles imperfections, et en de nouveaux péchés.

Nous pouvons à la vérité nous offrir

quelquefois à Dieu, quoiqu'il nous reste quelque attachement aux choses du monde; mais c'est afin qu'il nous en donne de l'aversion, et qu'après cela nous puissions sans obstacle nous dévouer à son service, ce qu'il faut faire souvent, et avec beaucoup de ferveur. Que notre oblation soit donc toute pure, que notre volonté n'y ait point de part. N'envisageons ni les biens de la terre, ni ceux du ciel; ne regardons que la seule volonté de Dieu; adorons sa providence et soumettons-nous aveuglément à ses ordres, sacrifions-lui toutes nos inclinations, et oubliant les choses créées, disons-lui: Voici, ô mon Dieu et mon Créateur, que je vous offre tout ce que j'ai; je soumets entièrement ma volonté à la vôtre; faites de moi ce qu'il vous plaira, soit durant la vie, soit à la mort, soit après la mort, dans le temps et dans l'éternité.

Si c'est tout de bon et avec sincérité que nous parlons de la sorte, si nous sommes dans ces sentimens, comme le temps de l'adversité nous le fera voir, nous acquerrons, en très-peu de temps, de forts grands

M.*

mérites, qui sont des trésors infiniment plus précieux que toutes les richesses de la terre; nous serons à Dieu, et Dieu sera à nous, puisqu'il se donne toujours à ceux qui renoncent à eux-mêmes et à toutes les créatures, afin de ne vivre que pour lui. C'est là, sans doute, un puissant moyen de vaincre nos ennemis. Car si par ce sacrifice volontaire nous nous attachons tellement à Dieu, que nous soyons tout à lui, et que réciproquement il soit tout à nous, quel ennemi sera capable de nous nuire.

Mais pour descendre davantage dans le détail, quand nous voudrions lui offrir des jeûnes ou des prières, des actes de patience, ou d'autres sortes de bonnes œuvres, il faut d'abord nous ressouvenir des jeûnes, des prières, des actions saintes du Fils de Dieu; et mettant toute notre confiance en leur mérite, présenter ainsi les nôtres au Père éternel. Que si nous voulons offrir à ce Père des miséricordes les souffrances de son Fils, en satisfaction de nos péchés, nous le pourrons faire de la manière que je vais dire:

Nous nous représenterons ou en général, ou en particulier, les désordres de notre vie, et convaincus que de nous-mêmes nous ne pouvons apaiser la colère de notre Souverain Juge, ni satisfaire à sa justice, nous aurons recours à la vie et à la Passion du Sauveur; nous nous souviendrons que lorsqu'il prioit; qu'il jeûnoit, qu'il travailloit, qu'il versoit son sang, il offroit ses actions et ses souffrances à son Père, dans le dessein de nous ménager une parfaite réconciliation avec lui. Vous voyez, lui disoit-il, comme j'obéis à vos ordres, en faisant à votre justice la satisfaction qu'elle demande pour les péchés d'un tel et d'un tel. Ayez la bonté de leur accorder le pardon, et de les recevoir au nombre de vos Elus.

Il faut que chacun joigne ses prières à celles de Jésus-Christ, et qu'il conjure le Père Eternel de lui faire miséricorde, par les mérites de la passion de son Fils. Cela peut se pratiquer toutes les fois qu'on médite sur la vie ou sur la mort de Notre-Seigneur; non-seulement quand on passe d'un mystère à l'autre, mais

en toutes les circonstances de chaque mystère, soit qu'on prie pour soi ou pour d'autres.

CHAPITRE LIX.

De la dévotion sensible, et des peines de l'aridité.

La dévotion sensible procède ou de la nature, ou du démon, ou de la grâce. On en connoîtra la cause par les effets qu'elle produira dans l'ame. Car si elle n'y opère nul amendement, il y a sujet de craindre qu'elle ne vienne ou du démon, ou de la nature, sur-tout si l'on y sent trop de plaisirs; si l'on s'y attache excessivemant, si l'on vient à en concevoir meilleure opinion de soi-même! Lors donc que vous sentez le cœur plein de joie et de consolation spirituelle, ne perdez point trop de temps à examiner quel en peut être le principe; mais gardez-vous bien d'y mettre votre confiance ou de vous en estimer davantage; tâchez au contraire d'avoir toujours votre néant devant les yeux, et de

conserver une grande haine de vous-même, de rompre tout attachement pour quelque objet créé que ce soit, même spirituel, de ne chercher que Dieu seul, de ne désirer que de lui plaire. Car de cette sorte, quand la douleur que vous ressentez viendroit d'un mauvais principe, elle changeroit de nature, et commenceroit à être un effet de la grâce.

L'aridité spirituelle procède pareillement de trois causes, dont nous venons de parler. 1. Du démon, qui met tout en œurre pour nous porter au relâchement, pour nous détourner du chemin de la perfection, pour nous engager dans les vains plaisirs du monde. 2. De la nature corrompue, qui nous fait commettre beaucoup de fautes, qui nous rend tièdes et négligens, et qui attache nos cœurs aux biens de la terre. 3. De la grâce que le Saint-Esprit nous communique, soit pour nous détacher de tout ce qui n'est pas à Dieu, et qui ne va pas à Dieu; soit pour nous convaincre pleinement que tout ce que nous avons de bien ne peut venir que de Dieu; soit pour nous faire estimer davan-

tage les dons du Ciel; soit pour nous unir plus étroitement avec lui, en nous faisant renoncer à tout, même aux délices spirituels, de peur que les aimant trop, nous ne partagions notre amour, qui doit être tout à lui; soit enfin parce qu'il se plaît à nous voir combattre généreusement, et profiter de ses grâces.

Lors donc que vous vous trouverez dans le dégoût et l'aridité, en vous-même : examinez quel est le défaut qui vous a fait perdre la dévotion sensible, corrigez vous-en au plutôt non pour recouvrer cette douceur qui s'est changée en amertume, mais pour bannir de votre ame tout ce qui n'est pas agréable à Dieu. Que si, après une exacte recherche, vous ne découvrez point ce défaut, ne pensez plus à la dévotion sensible, tâchez seulement d'acquérir la vraie dévotion, qui consiste à vous conformer en tout à la volonté de Dieu : n'abandonnez pas vos exercices spirituels; mais quelque infructueux, quelque insipides qu'ils vous paroissent, résolvez-vous d'y persévérer avec constance, buvant de bon cœur le Ca-

lice que votre Père céleste vous présente de sa main.

Et si outre l'aridité qui vous rend comme insensible aux choses de Dieu, vous vous sentez encore l'esprit tellement embarrassé et plein d'épaisses ténèbres, que vous ne sachiez à quoi vous résoudre, ni quel parti prendre, ne vous découragez pas pour cela, demeurez toujours attaché à la Croix, méprisez tout soulagement humain, et rejetez les vaines consolations que le monde et les créatures pourroient vous donner.

Au reste, cachez votre peine à tout autre qu'à votre père spirituel, à qui vous devez la découvrir, non pour y trouver quelque sorte d'adoucissement, mais pour apprendre à la supporter avec une entière résignation à la volonté divine. N'employez pas vos communions, ni vos prières, ni vos autres exercices spirituels, pour obtenir, de Notre-Seigneur, qu'il vous détache de la Croix, priez-le plutôt qu'il vous donne assez de courage pour y demeurer, à son exemple et à sa plus grande gloire jusqu'à la mort.

Mais si le trouble de votre esprit ne vous permet pas de prier et de méditer à l'ordinaire, priez méditez toujours le moins mal que vous pourrez; et si vous ne pouvez pas faire agir l'entendement, suppléez à ce défaut pas les affections de la volonté; joignez y l'oraison vocale, en vous adressant tantôt à vous-même, tantôt à Notre-Seigneur. Vous ressentirez de merveilleux effets de cette sainte pratique, et elle vous sera d'un très-grand soulagement dans toutes vos peines. Dites-vous donc à vous-même en cette rencontre : *O mon ame, pourquoi êtes vous si triste, et pourquoi me causez vous tant de trouble ! Espérez en Dieu, car je chanterai ses louanges, puisqu'il est mon Sauveur et mon Dieu.* (Psal. 42. 5.) *D'où vient, Seigneur, que vous vous êtes éloigné de moi ? Pourquoi me méprisez-vous, lorsque j'ai le plus besoin de votre assistance. Ne m'abandonnez pas tout-à-fait.* (Psal. 9. 22.) Vous vous souviendrez aussi des bons sentimens qne Dieu inspiroit à Sara, femme de Tobie, dans son affliction, et vous direz avec elle dans le même esprit, non-seulement de cœur,

mais même de bouche : *Mon Dieu, tous ceux qui vous servent n'ignorent pas qu'ils sont éprouvés en cette vie par les souffrances, ils en seront récompensés ; s'ils sont accablés de peines, ils en seront délivrés ; si vous les châtiez avec justice, vous leur ferez miséricorde, car vous ne vous plaisez pas à nous voir périr ; vous faites succomber le calme à la tempête, et la joie aux pleurs, O Dieu d'Israël, que votre Nom soit béni dans tous les siècles !* (Tobie, 3. 21.)

Représentez-vous encore votre Sauveur, qui, dans le Jardin et sur le Calvaire, se voit abandonné de celui dont il est le Fils unique ; portez la Croix avec lui, et dites de tout votre cœur : *Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.* (Luc. 22. 42.) De cette sorte, joignant l'exercice de la patience à celui de la prière, vous acquerrez la vraie dévotion, par le sacrifice volontaire que vous ferez de vous-même à Dieu ; car, comme j'ai déjà dit, la vraie dévotion consiste dans une volonté prompte et déterminée à suivre Jésus, chargé de sa Croix, partout où il nous ap-

pelle; à aimer Dieu, parce qu'il mérite d'être aimé, et à quitter, s'il est besoin, Dieu pour Dieu. Que si une infinité de gens qui font profession de piété, mesuroient à cela leur avancement spirituel, plutôt qu'à de certains goûts d'une dévotion sensible, ils ne seroient pas trompés comme ils sont, ni par leurs fausses lumières, ni par les artifices du démon; ils n'en viendront pas à cet excès d'ingratitude, de murmurer contre le Seigneur, et de se plaindre, sans raison, de la grâce qu'il leur fait d'éprouver leur patience; ils s'efforceroient au contraire de le servir plus fidèlement que jamais, persuadés qu'il ordonne ou qu'il permet toutes choses pour sa gloire et pour notre bien.

C'est encore une illusion dangereuses que celle où sont plusieurs femmes qui abhorrent véritablement le péché, et qui emploient tous leurs soins pour en éviter les occasions; mais s'il arrive que l'esprit immonde les tourmente par des pensées sales et abominables, et quelquelois même par des visions horribles, elle se troublent et perdent

courage, croyant que Dieu les a délaissées. Elle ne sauroient s'imaginer que le Saint-Esprit veuille demeurer dans une ame remplie de tant de fantômes impurs; ainsi elles s'abandonnent à la tristesse et tombent dans une espèce de désespoir; de sorte qu'à demi vaincues par la tentation elles songent à quitter leurs exercices spirituels et à retourner en Egypte : aveugles qui ne voient pas l'insigne faveur que Dieu leur fait, de permettre qu'elles soient tentées, afin d'empêcher qu'elles ne s'oublient, et de les forcer, par le sentiment de leur misère, a ne pas s'éloigner de lui. C'est donc une extrême ingratitude, que de se plaindre d'une chose dont elles devroient rendre mille actions de grâces à son infinie bonté.

Ce qu'il faut faire en cette rencontre c'est de bien considérer les inclinations perverses de notre nature corrompue; car Dieu qui connoît ce qui nous est le plus utile, veut que nous sachions, que de nous-même, nous ne nous portons qu'au péché, et que sans lui nous nous précipiterions dans le dernier de tous

les malheurs. Il faut ensuite nous exciter à la confiance en sa divine miséricorde, et croire que, puisqu'il nous fait voir le péril, il a dessein de nous en tirer, et de nous unir plus étroitement avec lui par l'oraison. C'est de quoi nous lui devons témoigner une extrême reconnoissance.

Mais pour revenir à ces mauvaises pensées qui nous viennent malgré nous, il est très-certain qu'elles se dissipent beaucoup mieux par une humble souffrance de la peine qu'elles nous font, et par l'application de notre esprit à quelqu'autre objet, que par une résistance inquiette et forcée.

CHAPITRE LX.

De l'examen de Conscience.

DANS l'examen de votre conscience vous avez trois choses à considérer. 1. Les fautes que vous avez faites durant la journée. 2. Les occasions qui vous y ont engagé. 3. La disposition où vous êtes pour commencer tout

de bon à vous défaire de vos vices, et à acquérir les vertus contraires. A l'égard des fautes commises durant la journée, vous observerez ce que je vous ai enseigné dans le Chapitre XXVII, qui contient tout ce qu'il faut faire, lorsqu'on est tombé dans quelque péché. Pour ce qui est des occasions de vos chutes, vous tâcherez de les éviter avec tout le soin et toute la vigilance possibles. Enfin, pour vous corriger de vos défauts, et pour acquérir les vertus qui vous manquent, vous fortifierez votre volonté par la confiance en Dieu, par l'oraison, et par des désirs fréquens de détruire vos mauvaises habitudes, et d'en contracter de bonnes.

Que si vous croyez avoir remporté quelque victoire sur vous, ou avoir fait quelque bonne œuvre, défiez-vous-en, gardez-vous bien de vous en estimer davantage. Je ne vous conseille pas même d'y penser beaucoup, de crainte qu'il ne se glisse par-là, dans votre cœur, quelque sentiment secret de présomption et de vaine gloire. Remettez donc toutes vos œuvres, quelles qu'elles soient, entre les mains de la divine misé-

ricorde, et ne songez qu'à vous acquitter, à l'avenir, de tous vos devoirs avec plus de ferveur que jamais. N'oubliez pas de rendre à Dieu de très humbles actions de grâces pour tous les secours que vous en avez reçu ce jour-là ; reconnoissez qu'il est l'auteur de tout bien, et remerciez-le, en particulier, de ce qu'il vous a délivré d'un grand nombre d'ennemis, soit visibles, soit invibles, de ce qu'il vous a inspiré beaucoup de bonnes pensées, et fourni plusieurs occasions de pratiquer la vertu, et de ce que même il vous a fait une infinité d'autres biens qui vous sont cachés.

CHAPITRE LXI.

Comment nous devons persévérer dans le combat spirituel jusqu'à la mort.

Entre les choses nécessaires pour réussir dans le combat spirituel, il faut compter la persévérance, qui est la vertu par laquelle nous nous appliquons à mortifier, sans relâche, nos

passions déréglées, qui pendant que nous vivons ne meurent point, mais poussent et croissent toujours dans notre cœur, comme dans un champ fertile en mauvaises herbes. C'est en vain que l'on prétend faire cesser cette guerre, puisqu'elle ne peut finir qu'avec notre vie, et que quiconque ne voudra pas combattre, perdra infailliblement la liberté ou la vie. Hé ! comment ne seroit-il pas vaincu, ayant en tête des ennemis, résolus de ne lui donner ni paix ni trève, parce que plus on recherche leur amitié, plus on éprouve leur haine ? Vous ne devez pourtant vous étonner, ni de leurs forces, ni de leur nombre, puisqu'en cette sorte de combat, nul n'est vaincu que celui qui veut l'être, et que d'ailleurs vos ennemis n'ont de pouvoir que ce que leur en donne votre Capitaine, pour l'honneur duquel vous combattez. Or, jamais il ne permettra que vous tombiez entre leurs mains ; il sera lui-même votre défenseur ; comme il est infiniment plus puissant qu'eux tous, il vous donnera victoire, pourvu que combattant avec lui, vous mettiez votte confiance, non pas en

vos propres forces, mais en sa toute-puissance et en sa bonté souveraine.

Que s'il tarde à vous secourir; s'il vous laisse dans le danger, ne perdez pas pour cela courage; croyez fermement, et servez-vous de cette considération pour vous animer au combat; croyez, dis-je, fermement qu'il disposera les choses, de sorte que tout ce qui semble devoir faire obstacle à votre gloire, tournera à votre avantage. Témoignez-lui seulement de la résolution et de la fidélité, suivez par-tout votre Chef, qui s'est exposé pour vous à la mort, et qui en mourant, a vaincu le monde; combattez courageusement sous ses enseignes, et ne quittez point les armes, que vous n'ayez détruit tous vos ennemis; car si vous négligez de vous défaire d'un de vos vices, ce sera toujours une paille que vous porterez dans l'œil, ou une flèche que vous aurez dans le cœur, et qui vous empêchent de combattre, retardera votre victoire.

Chapitre

CHAPITRE LXII.

Comment il faut se préparer au combat contre les ennemis qui nous attaquent à l'article de la mort.

Quoique toute notre vie ne soit ici-bas qu'une guerre continuelle, il est certain néanmoins que la plus dangereuse journée sera la dernière, parce que quiconque se laisse vaincre en ce temps-là, n'aura plus d'espérance du salut. Afin donc de ne pas périr alors sans ressources, tâchez de vous aguerrir maintenant que Dieu vous en donne l'occasion, parce que celui qui combat vaillamment durant la vie, sera victorieux à la mort, à cause de l'habitude qu'il a de vaincre en toute rencontre ses plus redoutables ennemis.

De plus, pensez souvent à la mort, car lorsqu'elle sera proche, elle vous fera moins de peur; vous en aurez l'esprit plus libre et mieux disposé au combat. Les gens du monde rejettent cette pensée comme fâcheuse et importune, de crainte qu'elle ne leur

ôte le plaisir qu'ils trouvent dans les choses de la terre ; et parce qu'ils veulent se délivrer du plaisir qu'ils auroient, s'ils songeoient qu'un jour ils doivent perdre des biens qu'ils aiment éperdument. Ainsi leur passion ne diminue point, elle s'augmente au contraire et se fortifie de jour en jour. De-là vient aussi que de quitter cette vie, et de quitter en même-temps tout ce qu'ils ont de plus cher, c'est une peine pour eux d'autant plus insupportable, qu'ils ont été plus long-temps dans les délices.

Mais, pour mieux vous préparer à ce terrible passage du temps à l'éternité, imaginez-vous quelquefois être seul, sans aucun secours, parmi les douleurs de la mort ; considérez attentivement les choses dont je vais parler, qui pourront alors vous faire le plus de peine, et n'oubliez pas les remèdes que je vous proposerai, afin de pouvoir vous en servir dans votre dernière extrémité ; car il faut nécessairement apprendre à bien faire ce qu'on ne fait qu'une seule fois, de peur de commettre une faute irréparable, et qui est toujours suivie d'une éternité de malheurs.

CHAPITRE LXIII.

Des quatre sortes de tentations qui arrivent au temps de la mort, et premièrement de la tentation contre la Foi, et de la manière d'y résister.

Les ennemis de notre salut ont coutume de nous inquiéter, à la mort, par quatre sortes de tentations dangereuses. 1. Par des doutes sur des choses de la Foi. 2. Par des pensées de désespoir. 3. Par des sentimens de vaine gloire. 4. Par diverses sortes d'illusions, dont ces esprits de ténèbres, se servent pour nous tromper.

Pour ce qui regarde la première tentation, si l'ennemi vous propose quelque raisonnement faux et captieux, gardez-vous bien de raisonner avec lui, contentez-vous de lui dire, avec une sainte indignation : Retire-toi d'ici, Satan, père du mensonge, car je ne veux pas même t'écouter, et il me suffit de croire tout ce que croit la sainte Eglise Romaine.

Prenez garde aussi de ne pas vous arrêter à de certaines pensées qui vous viendront dans l'esprit, et qui vous sembleront propres pour vous affermir dans la Foi, rejetez-les comme des suggestions du démon, qui prétend par-là vous embarrasser, en vous engageant insensiblement à la dispute. Que si vous n'êtes plus en état de vous défaire de ces pensées, si vous en avez déjà l'esprit occupé, demeurez ferme, et n'écoutez ni les raisons, ni même les autorités de l'Ecriture que l'ennemi vous allèguera ; car quelque claires et quelque certaines qu'elles vous paroissent, elles seront, ou tronquées, ou mal cités, ou détournées de leur véritable sens.

Si donc le malin esprit vous demande ce que croit l'Eglise Romaine, ne lui faites là-dessus aucune réponse, mais sachant que tout son dessein est de vous surprendre et de vous chicaner sur quelque mot ambigu, formez seulement en général un acte de Foi, ou si vous voulez lui faire plus de dépit, répondez-lui que l'Eglise croit la vérité ; et s'il vous presse de dire quelle est cette vérité,

ne lui répliquez autre chose, sinon, que c'est ce que l'Eglise croit. Ayez soin, sur-tout, que votre cœur demeure attaché à la croix, et dites au Fils de Dieu : O mon créateur et mon Sauveur, secourez-moi au plutôt, et ne vous éloignez point de moi, de peur que je ne m'écarte de la vérité que vous m'avez enseignée ; et puisque vous m'avez fait la grâce de naître dans votre Eglise, faites-moi aussi celle d'y mourir, à votre plus grande gloire.

CHAPITRE LXIV.

De la tentation du désespoir, et comment on peut s'en défendre.

La seconde tentation de l'ennemi de notre salut, est une vaine frayeur qu'il tâche de nous donner, en nous remettant devant les yeux nos fautes passées, pour nous jeter dans le désespoir. Si vous vous trouvez en ce péril, prenez pour règle générale, que la pensée de vos péchés est un effet de la grâce, et qu'elle vous sera salu-

taire, si elle produit en vous des sentimens d'humilité, de componction et de confiance en la miséricorde divine. Mais sachez aussi qu'elle vient du malin esprit, lorsqu'elle vous causera du trouble et de la défiance, qu'elle vous mettra dans l'abattement, qu'elle vous rendra lâche et timide, quoiqu'il vous semble avoir de fortes raisons pour croire que vous êtes réprouvé, et qu'il n'y a point de salut pour vous.

Ne songez alors qu'à vous humilier et à vous confier, plus que jamais, en la bonté infinie de Notre-Seigneur; car par ce moyen vous éluderez toutes ruses du démon, vous tournerez contre lui ses propres armes, et vous rendrez gloire à Dieu. Il faut, à la vérité, que vous ayez du regret d'avoir offensé cette bonté souveraine, toutes les fois que vous vous en souvenez; mais il faut que vous lui en demandiez pardon avec une ferme confiance aux mérites du Sauveur; et quand même vous croiriez entendre Dieu qui vous diroit au fond du cœur, que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, vous ne devriez pas cesser d'espérer en lui,

mais vous devriez lui dire humblement : Seigneur vous avez sujet de me réprouver et de me punir éternellement pour mes péchés, mais j'ai sujet d'espérer que vous me ferez miséricorde. Je vous supplie donc d'avoir pitié d'une malheureuse créature qui mérite la damnation éternelle, mais qui a été rachetée de votre sang. Je veux me sauver, ô mon Rédempteur, pour vous bénir à jamais dans votre gloire ; toute ma confiance est en vous, et je m'abandonne tout entier entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque vous êtes mon souverain Maître, faites de moi, dis-je ce qu'il vous plaira ; mais quoi qu'il arrive, je veux espérer en vous, dussiez-vous, dès-à présent, m'envoyer la mort.

CHAPITRE LXV.

De la tentation de la vaine gloire.

La troisième tentation est celle de la vaine gloire. Ne craignez rien tant que de vous laisser aller à la moindre

complaisance de vous-même et de vos œuvres. Ne vous glorifiez jamais qu'en Notre-Seigneur, et reconnoissez que vous devez tout aux mérites de sa vie et de sa mort. Tant que vous vivrez, n'ayez pour vous que de la haine et du mépris, humiliez-vous de plus en plus, et rendez sans cesse des actions de grâces à Dieu, comme à l'auteur de tout le bien que vous avez fait. Priez-le de vous secourir; mais ne regardez pas son secours comme le prix de vos mérites, quand même vous auriez gagné sur vous de grandes victoires. Demeurez toujours dans la crainte, et avouez ingénument que tous vos soins seroient inutiles, si Dieu, qui est toute votre espérance, ne vous assistoit. Profitez de ces avertissemens et soyez sûr que vos ennemis n'auront sur vous aucun avantage.

CHAPITRE LXIV.

De divers illusions du démon qui arrivent à l'article de la mort.

Si l'ennemi de notre salut, qui ne se lasse jamais de nous tourmenter, contrefaisant l'Ange de lumière, s'efforce du vous surprendre par des illusions et par des visions imaginaires, ou même sensibles, demeurez ferme dans la connoissance de vous-même, et dites-lui hardiment : Retire-toi, malheureux, retourne dans tes ténèbres, d'où tu es sorti, car je suis un trop grand pécheur pour mériter des visions et je n'ai besoin que de la miséricorde de mon Jésus, et des prières de la bienheureuse Vierge, de saint Joseph, et des autres Saints.

Que si par des marques presque évidentes, il vous sembloit que ces choses vinssent de Dieu, gardez-vous d'abord d'y ajouter foi ne craignez point de les rejeter : cette résistance, fondée sur la vue de votre misère, ne peut être désagréable à Notre-

Seigneur, et si c'est lui qui agit en vous, il saura bien vous le faire connoître, sans qu'il vous en arrive aucun mal; parce que celui qui donne sa grâce aux humbles, n'a garde de les en priver, lorsqu'ils s'humilient.

Voilà les armes dont l'ennemi a coutume de se servir généralement contre tous les hommes, lorsqu'il les voit proche de la mort; mais outre cela, il attaque chacun en particulier par l'endroit qui lui paroît le plus foible. Il étudie nos inclinations, et c'est par nos inclinations même qu'il nous fait tomber dans le péché. C'est pourquoi, avant que l'heure du grand combat soit venue, prenons les armes, et commençons à faire la guerre aux passions qui nous dominent, afin que nous ayons moins de peine à y résister et à les vaincre dans ce temps si redoutable, qui sera la fin de tous les temps. *Vous combattrez contr'eux, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement défaits.* (III. Reg. 15.)

Fin du Combat spirituel.

DE LA PAIX
DE L'AME,
ET DU
BONHEUR D'UN COEUR
QUI MEURT A LUI-MÊME, POUR VIVRE A DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De quelle nature est le cœur humain, et de la manière de le gouverner.

DIEU n'a fait le cœur humain, que pour l'aimer, et pour en être aimé. L'excellence de la fin de sa création, doit donc le faire considérer comme le plus grand et le plus noble de ses ouvrages.

C'est uniquement de son gouvernement que dépend la vie ou la mort spirituelle.

La science n'en doit pas être fort difficile, puisque son caractère est de faire toutes choses par amour, et de ne rien faire par force.

Nous n'avons qu'à veiller, doucement et sans violence, sur les mouvemens par lesquels nous agissons.

Voir d'où ils viennent, et où ils tendent.

Si ces mouvemens partent du cœur, qui est la source de l'amour divin, ou de l'esprit, qui est la source de vanité humaine.

Vous connoîtrez que c'est le cœur qui vous fait agir dans vos bonnes œuvres par le motif de l'amour, quand tout ce que vous faites pour Dieu ne vous paroît rien, et quand en faisant ce que vous pouvez, vous avez honte de faire si peu.

Et vous devez juger que c'est l'esprit mu et excité par des intérêts humains, quand les bonnes œuvres que vous faites ne vous laissent, au lieu des vertus douces, humbles et tranquilles, que des vapeurs et de illusions de vaine gloire, qui vous font croire que vous avez beaucoup fait, quand vous n'avez rien fait de bien.

La guerre humaine dont parle

Job, consiste en ces veilles, que nous devons faire continuellement sur nous-mêmes.

Elle ne doivent point être chagrines ni inquiètes, au contraire, leur but principal est de donner le repos à l'ame, calmer et apaiser les mouvemens quand on la sentira inquiète et agitée dans son action, ou dans sa prière. Car l'on doit être persuadé que l'on ne sauroit bien prier en cet état, que l'ame ne soit mise dans sa première assiette.

Sachez que vous n'avez besoin pour cela que du seul attrait de la douceur, et que c'est la seule chose qui peut la faire revenir de son égarement, et lui rendre sa première tranquillité.

CHAPITRE II.

Du soin que l'ame doit avoir de s'acquérir une parfaite tranquillité.

Cette attention douce et paisible, mais sur-tout persévérante sur notre cœur, nous conduira sans peine à de

grandes choses ; non-seulement elle nous fera prier et agir doucement et aisément, mais souffrir sans fâcherie, ce qui fait le sujet de l'emportement de tous les hommes, qui est le mépris et l'injustice.

Ce n'est pas que pour acquérir cette paix intérieure, il ne faille essuyer beaucoup de travaux, et que faute d'expérience nous ne soyons souvent battus par ces ennemis puissans qui sont au-dedans de nous ; mais soyons certains que, pourvu que nous les voulions combattre, nous ne manquerons, ni de secours, ni de consolation en cette guerre, que nos ennemis s'affoibliront, que leurs forces se dissiperont, que notre domination sur nos mouvemens s'établira, et qu'enfin nous donnerons à notre ame ce précieux repos qui doit faire sa béatitude dès cette vie.

S'il arrive que l'émotion soit trop forte pour se laisser vaincre, ou le poids de l'affliction trop pesant pour être supporté de nous-mêmes, courons à l'oraison, prions et persévérons en la prière ; Jésus-Christ pria trois fois au jardin des Olives, pour

nous apprendre que l'oraison doit être le remède et la consolation de tout esprit affligé.

Prions toujours jusqu'à ce que nous sentions que notre intérieur soumis, notre volonté rangée à celle de Dieu, et que notre ame soit revenue à sa première tranquillité.

Ne la laissons pas troubler par la précipitation de nos actions extérieures, quand nous ferons quelque ouvrage de corps ou d'esprit; travaillons-y posément ou paisiblement, sans nous prescrire de temps pour l'achever, ni nous empresser d'en voir la fin.

Nous ne devons avoir qu'une seule principale intention, qui est de conserver en nous la mémoire et le souvenir de Dieu avec humilité et tranquillité, sans nous soucier de rien que de lui plaire.

Si nous y mêlons quelqu'autre chose, notre ame se remplira de trouble et d'inquiétude, nous tomberons fort souvent, et les peines que nous aurons à nous relever de nos chutes, nous feront assez sentir, que tout notre mal vient de ce que nous voulons tout faire selon notre humeur,

et accomplir notre propre volonté en toutes nos actions ; ce qui fait que quand elles réussissent, nous nous en payons nous-mêmes par des vaines complaisances ; et quand elles ne réussissent pas, nous nous remplissons de chagrin, de trouble et d'inquiétude.

CHAPITRE III.

Que cette demeure pacifique doit s'édifier peu-à-peu.

Rejetez de votre esprit tout ce qui peut l'élever ou l'abaisser, le troubler ou l'inquiéter ; travaillez doucement à lui acquérir ou à lui conserver sa tranquillité ; car Jésus-Christ a dit : Bienheureux sont les pacifiques ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ne doutez point que Dieu ne couronne ce travail, et qu'il ne fasse dans votre ame une maison de délices ; tout ce qu'il demande de vous, est qu'autant de fois que les mouvemens des sens et des passions vous agite-

ront, vous preniez à tâche de rabaisser ces fumées, calmer et apaiser ces tourbillons, et redonner la paix à vos actions.

Comme une maison ne se bâtit pas tout en un jour, aussi l'acquisition de ce trésor intérieur n'est pas une entreprise de peu de temps.

Mais la perfection de cette œuvre désire deux choses essentielles; l'une que ce soit Dieu même qui s'édifie sa demeure au-dedans; l'autre, que ce bâtiment ait pour fondement l'humilité.

CHAPITRE IV.

Que pour parvenir à cette paix, l'Ame doit se défendre de toute consolation.

Le chemin qui conduit à cette paix, que rien n'est capable de troubler, est presque inconnu du monde. L'on y embrasse les tribulations, comme les mondains font des plaisirs; l'on y ambitionne les mépris et les opprobres; comme ils font de la gloire et des honneurs; l'on y travaille tout

autant à fuir et à être fui, à quitter et à être quitté des hommes, que font les gens du monde à être recherchés, caressés et estimés des grands.

Mais l'on y professe en toute humilité la sainte ambition de n'être connu, regardé, consolé et favorisé que de Dieu seul.

L'ame chrétienne y apprend à demeurer seule avec son Dieu, et à se tenir si forte de sa divine présence, qu'il n'y ait ni peine, ni tourmens qu'elle ne voulût souffrir pour sa gloire et pour son amour.

L'on y apprend que la souffrance efface le péché; qu'une affliction bien endurée, est un trésor pour l'éternité; et que souffrir avec Jésus-Christ, doit être l'ambition d'une ame qui veut approcher de sa glorieuse conformité.

L'on y enseigne que s'aimer soi-même, faire ses volontés, suivre les mouvemens de ses sens, contenter ses appétits, et se perdre, est toute une même chose.

Qu'il ne faut pas même faire le bien auquel notre volonté se porte, que nous ne l'ayons soumise à celle

de Dieu, en simplicité et humilité de cœur, pour n'en faire que ce que sa Majesté en ordonnera sans recherche de nous-mêmes.

Nous nous portons souvent à de bonnes actions, par de fausses lumières, ou par un zèle indiscret; nous trouvons quelquefois en nous de faux prophètes, qui, sous des apparences de brebis, cachent des loups ravissans.

Mais l'ame les connaîtra à leurs fruits : quand elle se trouvera troublée ou inquiétée, ses sentimens d'humilité altérés, sa récollection dissipée; qu'elle n'aura plus sa paix et sa tranquillité, et qu'elle verra qu'elle a perdu en un moment ce qu'elle avait acquis avec beaucoup de temps et de travail.

L'on tombe quelquefois dans ce chemin, mais on s'humilie de ses fautes : l'humilité nous en relève, et nous fait prendre des résolutions de veiller sur nous de plus près à l'avenir.

Il peut être que Dieu permette que nous fassions des fautes, pour humilier en nous quelque orgueil que notre amour-propre nous tient caché.

L'ame peut aussi quelquefois souffrir les atteintes des tentations de pécher, mais il ne faut pas qu'elle s'en trouble ; elle doit s'en retirer avec douceur sans contention, et se remettre dans son premier calme, sans excès, ni du côté de la joie, ni du côté de la tristesse.

Enfin, nous n'avons qu'une chose à faire, qui est de garder notre ame paisible, nette et pure devant Dieu; nous le trouverons au-dedans de nous, et nous connoîtrons par expérience, que sa divine volonté tend toujours au bien et à l'utilité de sa créature.

CHAPITRE V.

Que l'ame doit se tenir seule et détachée, afin que Dieu fasse en elle tout son bon plaisir.

Si nous sommes persuadés de l'estime que nous devons faire de notre ame, comme un temple destiné à la demeure de Dieu, prenons garde que nulle chose du monde ne l'occupe ; espérons au Seigneur, et

attendons sa venue en elle avec confiance. Il y entrera, s'il la trouve seule et détachée ; seule, sans autre pensée que celle de le recevoir ; seule, sans autre désir que celui de sa présence ; seule, sans autre amour que le sien ; seule enfin, sans autre volonté que son bon plaisir.

Ne faisons rien d'extraordinaire de nous-mêmes, pour mériter de loger chez nous celui que tous les êtres créés ne sauroient comprendre.

Suivons pas à pas celui qui nous guide ; n'entreprenons, sans notre directeur, ni travail, ni peine de notre choix, pour l'offrir à Dieu.

C'est assez que nous tenions notre intérieur toujours prêt, et disposé à souffrir, pour son amour, tout ce qu'il lui plaira, et en la manière qu'il lui plaira.

Celui qui fait ce qu'il désire, feroit mieux de se reposer, et laisser sa divine Majesté faire en lui ce qu'elle voudra.

Notre volonté ne doit jamais entretenir aucun engagement, mais être toujours toute libre et détachée.

Et puisqu'il ne faut jamais faire ce qu'on désire, soyons persuadés qu'il

ne faut rien désirer, ou si nous désirons quelque chose, que ce soit de telle manière, que le succès contraire puisse nous laisser l'esprit en repos, comme si nous n'avions rien désiré.

Nos désirs sont nos chaînes; y être attaché, c'est être esclave; mais n'en avoir point, ou n'en être point lié, c'est être libre.

Dieu demande notre ame ainsi seule, nue et détachée, pour y opérer ses merveilles, et la glorifier presque dès cette vie. O sainte solitude! ô bienheureux désert! ô hermitage glorieux, où l'ame peut avoir si aisément la jouissance de son Dieu! N'y courons pas seulement, mais demandons des ailes de colombe pour y voler et y prendre un saint repos; ne nous arrêtons point dans le chemin, ne nous amusons point à saluer personne; laissons les morts ensevelir les morts, nous allons à la terre des vivans, nous ne sommes point du partage de la mort.

CHAPITRE V.

Qu'il faut user de prudence en l'amour du prochain, pour ne point troubler la paix de l'ame.

Dieu ne fait point sa demeure dans une ame, qu'il ne l'embrase d'amour pour lui et de charité pour le prochain. Jésus-Christ a dit qu'il est venu mettre le feu en terre.

L'amour de Dieu ne doit point avoir de bornes ; mais la charité que nous devons avoir pour le prochain doit avoir ses mesures et ses limites. On ne sauroit trop aimer Dieu, mais on peut trop aimer le prochain ; si cet amour n'est ménagé, il n'est capable que de nous perdre : nous pouvons nous détruire en pensant édifier les autres. Aimons de telle sorte notre prochain, que notre ame n'en reçoive point de dommage : le plus sûr est de ne rien faire par le motif seul de donner exemple aux autres, et de leur servir de modèle, de peur qu'en pensant les sauver, nous ne nous perdions ;

faisons nos actions simplement et saintement, sans autre intention que de plaire à Dieu; quand nous saurons nous humilier, et reconnoître ce que c'est que nos bonnes œuvres; nous n'en ferons pas assez de cas pour croire que ce qui nous profite si peu, puisse beaucoup profiter aux autres. Il n'est pas besoin que nous soyons si zélés à l'égard des ames, que la nôtre en perde son corps.

Nous aurons cette soif ardente de leur illumination, quand il aura plu à Dieu de l'exciter en nous, mais il la faut attendre de l'opération divine, et ne pas penser que nous la puissions acquérir par notre sollicitude et notre zèle indiscret; conservons à notre ame la paix et le repos d'une sainte solitude; Dieu le veut de cette sorte, pour la lier et l'attacher à lui. Tenons-nous aussi au-dedans de nous, en attendant que le Maître de la vigne vienne nous louer; Dieu nous revêtira de lui, quand il nous trouvera nus et dépouillés de tous les soucis, et des désirs de la terre : il se souviendra de nous quand il verra que nous nous serons oubliés nous-mêmes; la paix régnera

règnera en nous, et son divin amour nous fera agir sans trouble, mettre la modération et la tempérance dans tous nos mouvemens, et nous ferons toutes choses dans le saint repos de cette paix toute d'amour, où se taire c'est parler, et tout faire que ne rien faire; que se tenir libre et docile à toutes les opérations de Dieu; parce que c'est sa divine bonté qui doit tout faire en nous et avec nous, sans désirer de nous autre chose, sinon que nous tenant toujours humbles devant lui, nous lui présentions une ame possédée d'un seul désir, qui est que son divin bon plaisir s'accomplise en elle, le plus parfaitement qu'il se pourra.

CHAPITRE VII.

Que l'ame doit être dépouillée de toute propre volonté pour se présenter devant Dieu.

Venez à moi vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, si vous voulez être délassés de vos travaux;

et vous tous qui avez soif, venez à la fontaine des eaux, si vous voulez être désaltérés. C'est la semonce que nous fait Jésus-Christ en deux endroits des saintes Ecritures : suivons cette vocation divine, mais sans effort ni précipitation, en paix et avec douceur, nous remettant avec respect et confiance en l'amoureuse toute puissance qui nous appelle.

Attendons en esprit de paix la venue de l'esprit qui donne la paix : ne pensons qu'aux choses par lesquelles il doit être désiré, aimé et glorifié ; et soyons soumis et fidèles à ce qu'il voudra faire de nous.

Ne forçons jamais notre cœur, de peur que s'il venoit à s'endurcir, il ne pût être capable du saint repos qu'il nous est commandé d'acquérir.

Mais accoutumons-le doucement à ne s'entretenir que des bontés, de l'amour et des bienfaits de Dieu envers ses créatures, et à se nourrir de cette manne délicieuse, que l'assiduité de cette méditation fera pleuvoir dans nos ames avec des douceurs inconcevables.

Ne faisons nul effort pour répandre des larmes : ni pour faire naître en

nous de sentimeus de dévotion que nous n'avons pas : laissons notre cœur se reposer intérieurement en Dieu, comme en son centre, et ne nous lassons point d'espérer que la volonté de Dieu se fera en nous.

Il nous donnera des larmes, en son temps ; mais ces larmes, seront douces, humbles, amoureuses et tranquilles ; vous connoîtrez à ces marques la source d'où elles coulent ; et vous les recevrez comme la rosée du Ciel en toute humilité, révérence et actions de grâces.

Ne présumons, ni de savoir, ni d'avoir, ni de vouloir aucune chose : le commencement et la fin, le nœud et la clef de l'ouvrage spirituel, est de ne rien fonder sur soi-même, sur ce qu'on sait, sur ce qu'on a ; mais se tenant en état d'une abnégation parfaite, de demeurer comme la Madeleine aux pieds de Jesus-Christ, sans se troubler comme Marthe.

Quand vous chercherez Dieu par la lumière de l'entendement, pour vous reposer en lui, que ce soit sans comparaison, termes, ni limites ; car il est hors de comparaison, il est

par-tout sans division de parties, et toutes choses se trouvent en lui.

Concevez une immensité qui n'a point de bornes, un tout qui ne sauroit être compris, une puissance qui a tout fait, qui maintient toutes choses, et dites à votre ame que c'est son Dieu.

Contemplez et admirez-le incessamment : il est par-tout, il est dans votre ame, il en veut faire ses délices, selon sa parole ; et quoiqu'il n'ait en rien besoin d'elle, il veut la faire digne de lui.

Mais en cherchant ces vérités divines par le secours de l'entendement, faites qu'elles fassent le repos des affections de votre volonté douces et tranquilles.

Vous ne devez ni négliger, ni limiter vos dévotions, en sorte que vous soyez comme obligé à faire, méditer ou lire tant de choses, tant de temps, ou tant de chapitres ; mais que votre cœur demeure toujours libre, pour s'arrêter où il trouvera à se reposer et être prêt à jouir du Seigneur, lorsqu'il voudra se communiquer à vous, sans vous mettre

en peine de n'avoir pas fait ou dit tout ce que vous vous étiez proposé de faire ou dire : laissez-là le reste sans scrupule, ni n'écoutez aucune autre pensée sur ce sujet, parce que l'unique fin de vos exercices étant de tendre à Dieu, quand cette fin est trouvée, les moyens doivent cesser.

Dieu veut nous mener par le chemin qu'il lui plaît ; et quand nous nous imposons des obligations de faire ou de dire telle ou telle chose, que nous avons en tête le soin de nous en acquitter, et que nous nous sommes fait des nécessités de ces choses purement imaginaires, nous cherchons Dieu en le fuyant, nous lui voulons plaire sans faire sa volonté, et nous ne nous mettons pas en état qu'il puisse rien faire de nous.

Si vous voulez marcher heureusement dans ce chemin, et parvenir sûrement à la fin où il conduit, ne cherchez et ne désirez que Dieu; en quelque part que vous le trouviez, et qu'il se présente à vous, demeurez-là, ne passez pas outre, qu'il ne vous en donne congé; prenez avec lui le repos des Saints, et quand

sa Majesté se sera retirée, vous pourrez, en continuant vos exercices, vous remettre à le chercher, à vouloir et désirer le trouver; et l'ayant retrouvé, tout quitter pour en jouir.

Cette leçon est d'un extrême profit, et mérite d'être retenue et pratiquée; car l'on voit plusieurs personnes ecclésiastiques, qui se perdent dans la lassitude du travail de leurs exercices, sans en avoir pu jamais tirer de profit ni de repos, parce qu'il leur semble toujours qu'ils n'ont rien fait, s'ils n'ont achevé toute leur tâche, et qu'en cela consiste la perfection, qui est une vie d'hommes de journées, esclaves de leur volonté, qui ne parviennent jamais à la véritable paix intérieure, qui est le lieu du Seigneur, le sanctuaire où Jésus-Christ habite.

CHAPITRE VIII.

De la foi qu'on doit avoir au Saint Sacrement de l'Autel, et comment nous nous devons offrir à Dieu.

Notre foi et notre amour pour le Saint Sacrement, ne doivent jamais demeurer en même état, mais tous les jours s'accroître, se fortifier et se naturaliser en nous de plus en plus.

Approchons-nous-en avec une volonté préparée à toutes sortes de souffrances, d'afflictions, de tribulations, de foiblesses et de sécheresses pour l'amour de lui.

Ne demandons pas qu'il se convertisse en nous, mais bien qu'il nous convertisse en lui.

Ne lui faisons point de grands discours : nos admirations et nos joies doivent remplir toute notre ame, et consommer toutes ses fonctions en sa présence; l'esprit admirera cet incompréhensible mystère,

et le cœur s'épanouira de joie à la vue d'une si grande Majesté, cachée sous de petites espèces.

Ne désirons point qu'il se montre à nous d'une autre manière ; et souvenons-nous qu'il a dit, que bienheureux sont ceux qui ne l'ont pas vu et ont cru en lui.

Il faut sur-tout être fidèle et constant dans ses exercices, et persévérer dans la pratique des moyens de purifier et simplifier notre ame toujours avec repos et douceur.

Tant que ces pratiques ne seront point abandonnées, la grâce de la persévérance ne nous abandonnera point.

Il est impossible qu'une ame qui a goûté ce repos spirituel, puisse retourner à la manière de vivre du monde ; car ce lui seroit un tourment qui ne lui seroit pas supportable.

CHAPITRE IX.

Que l'ame ne doit chercher de repos ni de plaisir qu'en Dieu.

Une ame à qui rien ne plaît du monde que les persécutions et les mépris, qui n'aime et ne désire rien de tous les biens qu'il veut donner, et ne ne craint rien de tous les maux qu'il peut faire ; qui fuit les uns comme le poison, et qui cherche les autres comme ses délices, est en état de recevoir de grandes consolations de Dieu ; pourvu que sa confiance soit toute en lui, et qu'elle ne présume rien de ses forces : le courage de saint Pierre étoit grand, quand il disoit hautement qu'il vouloit mourir avec Jésus-Christ ; cette volonté déterminée étoit apparemment fort bonne, mais en effet elle avoit un vice, c'est que c'étoit sa volonté propre, et ce vice fut la cause de sa chute, tant il est vrai que nous ne saurions rien penser ni rien faire qui soit bon, sans le secours de la puissance de Dieu.

Tenons notre ame libre de toute sorte de désirs, qu'elle soit toute entière à son action, présente à ce qu'elle fait, à ce qu'elle pense, sans souffrir que les soins de ce qu'elle fera ou pensera hors de l'instant de son action, la tiennent aucunement partagée.

Néanmoins il n'est défendu à personne de s'appliquer à ses affaires temporelles, par une sollicitude prudente et avisée, selon la nécessité de son état ; ces choses prises comme il faut, sont l'ordre de Dieu, et n'empêchent nullement la paix intérieure et l'avantage spirituel.

Nous ne saurions rien faire de mieux pour bien employer le présent, que de toujours offrir à Dieu notre ame nue et dépouillée de tous désirs, et nous tenir devant sa divine Majesté, comme un pauvre foible et languissant, qui n'a rien, et qui ne sauroit rien faire, ni rien gagner.

Cette liberté d'esprit sans engagement en nous, et hors de nous pour dépendre absolument de Dieu, est l'essentiel de la perfection.

Il n'est pas concevable quels soins la divine bonté daigne prendre d'une créature qui est ainsi toute à elle,

Elle a agréable qu'elle lui communique son cœur avec confiance. Elle veut bien lui éclaircir, et lui résoudre ses difficultés et ses doutes ; lui remettre ses fautes, toutes les fois qu'il la trouvera préparée à s'en repentir ; car Dieu est toujours le Prêtre éternel, quelque pouvoir qu'il ait donné à saint Pierre et à ses successeurs, de lier et de délier, il ne s'en est pas privé lui-même tellement, que si son Confesseur ne lui veut pas administrer les saints Sacremens si souvent qu'elle le désireroit, sa Majesté le reçoit et lui accorde pardon toutes les fois qu'elle vient à lui avec confiance, douleur et amour.

Ce sont les fruits de ce saint attachement.

CHAPITRE X.

Que les obstacles et les répugnances que nous trouverons à cette paix intérieure, ne nous doivent point contrister.

Dieu permettra que cette sérénité intérieure, cette solitude de l'ame, cette paix et ce saint repos du cœur se trouveront bien souvent troublés et obscurcis par les mouvemens et les fumées qui s'élèveront du propre amour et de nos inclinations naturelles.

Mais comme sa bonté permet ces choses pour notre plus grand bien, elle aura toujours soin de répandre sur la sécheresse de nos cœurs, la douce pluie de ses consolations, et cette pluie, non-seulement abaissera cette poussière, mais lui fera produire des fleurs et des fruits dignes de l'agrément de sa divine Majesté.

Ce renversement de notre tranquillité intérieure, et ces agitations

causées par les émotions de l'appétit sensitif, sont les combats où les saints ont gagné les victoires qui leur ont fait mériter leurs couronnes.

Quand vous tomberez dans ces foiblesses, ces dégoûts, ces troubles et ces désolations d'esprit, dites à Dieu d'un cœur aimant et humilié : Seigneur, je suis la créature que vos mains ont formée, et l'esclave que votre sang a racheté; disposez de moi comme de ce qui n'est fait que pour vous, et permettez-moi seulement d'espérer en vous. Bienheureuse l'ame qui saura ainsi s'offrir à Dieu au temps de l'affliction !

Et quoique vous ne puissiez pas sitôt ranger votre volonté à celle de Dieu, il ne faut point vous en attrister : c'est votre croix ; il vous commande de la porter et de le suivre ; lui-même ne l'a-t-il pas portée, pour vous enseigner à la porter ? Faites réflexion sur son combat du Jardin des Olives ; sur cette résistance de l'humanité, qui dans ses foiblesses lui faisoit dire : Mon Père, s'il est possible que je ne boive point ce calice; et sur cette force de son ame, qui s'élevant au-dessus de la foiblesse du

corps, lui faisoit aussitôt ajouter d'une humillité profonde : Que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.

La foiblesse naturelle vous fera fuir toute peine et toute tribulation : quand elle viendra, vous lui ferez mauvais visage, vous voudriez qu'elle fût bien loin. Mais persévérez en humilité et prières, tant qu'enfin vous n'ayez plus de volonté ni d'autres désirs, sinon que le bon plaisir de Dieu se fasse en vous.

Tachez de faire que la demeure de votre cœur ne soit uniquement que pour Dieu ; qu'il n'y ait jamais ni fiel, ni amertume, ni répugnance volontaire à quelque chose que ce soit, n'arrêtez jamais vos yeux, ni votre pensée sur les mauvaises actions d'autrui ; et sans y faire de réflexion, passez, allez tout doucement votre chemin, et ne pensez à rien qu'à vous detourner de ce qui peut vous blesser, c'est un grand art pour être à Dieu, que d'outre-passer tout, et de ne s'arrêter à rien.

CHAPITRE XI.

Des artifices dont le démon se sert pour troubler la paix de notre ame, et comment nous nous en pouvons garantir.

CET ennemi du salut des hommes tend principalement à nous tirer de l'état d'humilité et de la simplicité chrétienne.

Pour y parvenir, il nous porte à présumer quelque chose de nous-mêmes, de notre diligence, de notre industrie, et à nous faire prendre dans notre pensée quelque préférence au-dessus d'autrui, qui sera bientôt suivie du mépris, sous prétexte de quelque défaut.

Il se glisse dans nos ames par quelqu'un de ses moyens, mais la porte par où il désire le plus d'entrer, c'est la porte de la vanité et de l'estime de nous-mêmes.

Le secret de s'en garantir est de garder toujours le retranchement de la sainte humilité, sans s'en éloigner jamais; de nous confondre et nous

anéantir nous-mêmes. Si nous sortons de cet état, nous ne nous défendrons jamais de cet esprit de superbe, et quand il aura gagné votre volonté par cette voie, il y règnera en tyran, et y fera régner tous les vices.

Ce n'est pas encore tout que de veiller, il faut prier, car il est dit : Veillez et priez. La paix de l'ame est un trésor, que ces deux gardes peuvent seuls conserver.

Ne souffrons point que notre esprit s'agite ni s'inquiète pour quelque chose que ce soit ; l'ame humble et tranquille fait toutes choses avec facilité ; les obstacles ne tiennent point devant elle, elle fait le bien et y persévère ; mais l'ame troublée et inquiétée fait peu de bien, le fait imparfaitement, se lasse facilement, souffre continuellement, et ses peines ne lui sont d'aucun profit.

Vous discernerez les pensées que vous devez entretenir ou bannir, par la confiance ou la défiance en la bonté et la miséricorde de Dieu : si elles vous parlent d'augmenter toujours de plus en plus cette amoureuse confiance, vous devez les re-

cevoir comme des messagers du Ciel, en faire vos entretiens et vos délices; mais vous devez bannir et rejeter comme des soufflets du démon, celles qui tendront à vous donner de la défiance de ces infinies miséricordes.

Le tentateur des ames pieuses leur fait paroître les choses ordinaires beaucoup plus grandes qu'elles ne sont; leur persuade quelles ne font jamais leur devoir, qu'elles ne se confessent pas bien, qu'elles communient trop tiédement, que leurs prières ont de grands défauts; et il travaille ainsi par tous les scrupules, à les tenir toujours troublées, inquiètes et impatientes, et à les porter à quitter leurs exercices, comme si tout ce qu'elles font étoit sans fruit, comme si Dieu ne les regardoit pas et les avoit du tout oubliées; et toutefois il n'est rien de si faux que ces persuasions; les utilités que l'on tire des distractions et des sécheresses intérieures, et des fautes que l'on commet dans la dévotion, sont innombrables, pourvu que l'ame entende et comprenne ce que Dieu veut d'elle en cet état, qu'elle prenne

patience et persévère en son œuvre; la prière et l'action d'une ame privée du goût de ce qu'elle fait, est un des plaisirs que Dieu prend de sa créature, disoit le grand saint Grégoire, et sur-tout quand nonobstant elle seroit froide, insensible, et comme éloignée de ce qu'elle fait, elle y persévère avec courage; sa patience prie assez pour elle, et fait beaucoup mieux son affaire devant Dieu, que les prières qui sont de son goût. Le même Saint dit, que cette nuit intérieure où elle se trouve quand elle prie, est une lumière qui brille en la présence de Dieu; qu'il ne peut rien venir de nous qui soit capable de l'attirer en nous, qu'elle le force même à nous donner de nouvelles grâces.

Ne quittez donc jamais une bonne œuvre pour quelque dégoût que vous en ayez, si vous ne voulez faire ce que demande le démon; et apprenez par la lecture du chapitre suivant, les grands fruits que vous pouvez tirer de votre humble persévérance dans les exercices de piété, au temps de vos plus grandes sécheresses.

CHAPITRE XII.

Que l'ame ne doit point s'attrister à cause de ses tentations intérieures.

Les biens qui procèdent de nos sécheresses spirituelles, et même de nos fautes dans nos exercices, sont assurément infinis; mais ce n'est que par l'humilité et la patience, que nous en pouvons faire notre profit; si nous savions bien comprendre ce secret, nous nous épargnerions bien de mauvaises heures et de mauvais jours.

Hélas! que nous avons tort de prendre pour des marques d'aversion et d'horreur de Dieu pour nous, ces précieux témoignages de son divin amour, et de croire que sa colère nous punit, quand sa bonté nous favorise. Ne voyons-nous pas que le sentiment des peines que nous donnent ces sécheresses intérieures, ne peut naître que du désir que nous avons d'être bien agréables à Dieu, zélés et fervens aux choses de son service, puisque ce qui nous afflige

n'est autre chose que la privation de ses sentimens ; et que ces chagrins et ces dégoûts qui nous accablent, nous persuadent que nous lui déplaisons, comme nous nous déplaisons à nous-mêmes : non, non, soyons certains que c'est un bon effet d'une bonne cause ; ces choses n'arrivent qu'à ceux qui veulent vivre en vrais serviteurs de Dieu, et s'éloigner de tout ce qui peut, non pas seulement l'offenser, mais lui déplaire.

Au contraire, nous ne voyons point que les grands pécheurs ni ceux qui vivent de la vie du monde, se plaignent fort de ces sortes de tentations.

C'est une médecine qui n'est pas de notre goût, et contre laquelle notre estomac se soulève ; mais elle nous fait des biens merveilleux, sans que nous nous apercevions : que la tentation soit des plus horribles, et telle que sa seule imagination nous épouvante et nous scandalise; plus elle nous affligera, plus elle nous humiliera, plus aussi nous en recevrons de profit. C'est ce que l'ame n'entend point et ne comprend point : c'est pourquoi elle ne veut

point aller par le chemin où elle ne voit et ne sent rien qui ne lui déplaise et ne l'afflige.

C'est en un mot qu'elle ne voudroit jamais être sans plaisirs et sans consolations, et que tout ce qui n'a point cette douceur, passe dans ces sentimens pour le travail sans fruit et sans profit.

CHAPITRE XIII.

Que Dieu nous envoie ces tentations pour notre bien.

Nous sommes naturellement superbes, et ambitieux et amis de notre sens; de-là vient que nous nous flattons en toutes choses, et que nous nous comptons pour beaucoup plus que nous ne valons.

Mais cette présompition est tellement ennemie du progrès spirituel, qu'il n'en faut que l'odeur, pour peu qu'elle soit goûtée, pour nous empêcher de parvenir à la véritable perfection.

C'est un mal que nous ne voyons

pas, mais Dieu qui le connoît et qui nous aime, a toujours soin de nous détromper, de nous faire revenir de cet illusion de l'amour-propre, et de nous ramener à la connoissance de nous-mêmes; n'est-ce pas ce qu'il fit à son Apôtre saint Pierre, quand il permit qu'il le déniât, qu'il ne voulût pas reconnoître ce qu'il étoit afin qu'il pût revenir à la connoissance de ce qu'il étoit lui-même, et lui faire perdre cette dangereuse présomption? N'est-ce pas aussi ce qu'il a fait à saint Paul, quand pour préservatif de cette peste de l'ame, et de l'abus qu'il pouvoit faire des hautes révélations qu'il avoit eues, il a voulu le tenir sujet à une tentation humiliante qui lui fît tous les jours sentir la foiblesse naturelle.

Admirons la bonté et la sagesse de Dieu, qui agit contre nous-mêmes, pour nous-mêmes, qui nous a fait du bien sans que nous le sentions, et quand même nous pensons qu'il nous a fait du mal.

Nous nous imaginons que ces refroidissemens de cœur nous arrivent parce que nous sommes imparfaits,

et insensibles aux choses de Dieu. Nous n'avons point de peine à nous persuader qu'il n'est point d'ame plus distraite et plus abandonnée que la nôtre, que Dieu n'a point de serviteurs qui le servent si misérablement et si lâchement que nous; et que les pensées qui nous roulent dans la tête, ne viennent qu'à des gens perdus et abandonnés.

Il se fait donc par l'opération de cette médecine venue du Ciel, que le présomptueux qui croyoit être quelque chose, commence à se croire le plus méchant homme du monde, et n'être pas digne du nom de Chrétien.

Seroit-il jamais descendu de cette élévation de pensée, où nous fait monter l'orgueil naturel ? Auroit-il jamais guéri de cette enflure d'orgueil ? Ces vapeurs et ces fumées de vanité auroient elles jamais quitté la tête et son cœur sans remède ?

L'humilité n'est pas le seul profit que nous tirons de ces tentations, afflictions et désolations intérieures qui mettent notre ame à sec, et en fanissent tout ce que la dévotion a

de sensible : car cet état nous force de recourir à Dieu, de faire toutes les choses qui lui peuvent déplaire, et de nous remettre dans la pratique des vertus avec plus d'application qu'auparavant. Ces afflictions nous servent de Purgatoire, puisqu'elles nous purgent et nous préparent des couronnes, quand elles sont prises avec humilité et patience.

L'ame étant persuadée de ce que nous venons de dire, n'a qu'à penser si elle a sujet de perdre sa paix, et de se troubler pour perdre le goût de la dévotion, et se trouver dans les tentations spirituelles ; si elle seroit raisonnable d'attribuer à la persécution du démon ce qui lui est envoyé de la main de Dieu, et de prendre les témoignages de son amour, pour des marques de sa haine.

Elle n'a rien à faire, quand elle tombe dans cet état, qu'à s'humilier devant Dieu; qu'à persévérer et à souffrir avec patience le dégoût de ses exercices, à se conformer à sa divine volonté et à tâcher de se conserver en son repos, par cet humble acquiescement à tout ce qui vient de sa main, puisque

puisque c'est la main de son Père qui est dans les Cieux.

Au lieu de s'abattre par la tristesse et le découragement, elle doit rendre de nouvelles actions de grâces, et demeurer dans l'état de sa paix et de son abandon aux ordres de Dieu.

CHAPITRE XIV.

Ce qu'il faut faire pour ne point s'affliger de ses fautes.

S'il arrive que vous péchiez d'actions ou de paroles, que quelque événement vous mette en colère, que quelque vaine curiosité vous enlève à vos exercices que quelque joie immodérée vous transporte, que vous ayez soupçonné du mal de votre prochain, ou que vous tombiez par quelqu'autre voie, même souvent, quoique ce soit dans une même faute, et dans celle que vous aviez résolu de vous garder, vous ne devez point vous inquiéter, ni même repasser trop dans votre esprit ce qui s'est passé, pour vous affliger et vous dé-

conforter, vous imaginant qu'il n'y aura jamais d'amendement en vous; que vous ne faites pas ce que vous devez dans vos exercices, et que si vous le faisiez, vous ne tomberiez pas si souvent en cette faute : car c'est-là une affliction d'esprit, et une perte de temps que vous devez éviter.

Vous ne devez point aussi vous arrêter à éplucher les circonstances du temps de votre faute, s'il a été long ou court, et s'il y a eu plein consentement, ou non; parce que cela ne sert qu'à vous remplir l'esprit d'inquiétude, devant et après vos confessions, comme si vous n'aviez jamais dit ce qu'il faut dire, et de la manière qu'il faut le dire.

Vous n'auriez pas toutes ces inquiétudes, si vous connoissiez votre foiblesse naturelle, et si vous saviez la manière dont vous devez agir avec Dieu après vos chutes. Ce n'est point avec ce chagrin et ce déconfort intérieur, qui inquiète et qui abat, c'est par une humble, douce et amoureuse conversion à la divine et paternelle bonté, que vous devez recourir à lui, ce qui s'entend, non-

seulement des fautes légères, mais aussi de celles qui sont les plus grandes, non-seulement de celles qui se font par tiédeur et lâcheté, mais de celles qui se commettent par malice.

C'est ce que plusieurs personnes ne comprennent pas; car au lieu de pratiquer cette grande leçon de la confiance filiale en la bonté et la miséricorde de Dieu, ils traînent des esprits si abattus, qu'à peine peuvent-ils seulement penser à rien de bon, et mènent une vie misérable et languissante, pour vouloir préférer leurs imaginations à la vraie et salutaire doctrine.

CHAPITRE XV.

Que l'ame doit se calmer sans perdre le temps à chaque inquiétude qui lui arrive.

Que ce soit donc votre règle autant de fois que vous tomberez en quelque faute, grande ou petite, quand vous l'auriez commise volontairement mille fois le jour, aussitôt que vous reconnoîtrez ce que vous avez fait, de

faire réflexion sur votre fragilité, recourir à Dieu d'un esprit humilié, et lui dire avec une douce et aimable confiance : vous avez vu, mon Dieu, que j'ai fait ce que je puis, vous avez vu ce que je suis, le péché ne sauroit produire que péché ; vous m'avez fait la grâce du repentir, je supplie votre bonté de m'accorder avec le pardon, celle de ne plus jamais vous offenser. Cette prière étant faite, ne perdez point de temps en vos réflexions inquiètes, pour savoir si le Seigneur vous a pardonné ; remettez vous humblement et doucement dans vos exercices, sans penser à ce qui est arrivé ; mais avec confiance et même repos d'esprit qu'auparavant ; quelque nombre de fois que vous soyez tombé, quant ce seroit cent mille fois, vous devez faire la même chose à la dernière chute qu'à la première, car outre que c'est retourner toujours à Dieu, qui, comme un bon Père est toujours prêt à nous recevoir quand nous venons à lui, c'est que nous ne perdons point le temps en inquiétudes et en chagrins, qui troublent l'esprit, et le tiennent long-temps incapable de

rentrer dans le calme et la fidélité.

Je voudrois que ces ames qui s'inquiètent et se déconfortent de leurs chutes, voulussent bien entendre ce secret spirituel; elles reconnoîtroient aussitôt combien cet état est différent de celui d'un intérieur humble et tranquille, où règnent l'humilité et la paix, de quel préjudice leur est la perte du temps que ces inquiétudes leur causent.

PENSÉES
SUR LA MORT.

A chaque moment de notre vie, nous nous trouvons à la porte de l'éternité.

Douze utilités de la considération de la mort.

I.

Elle fait juger sainement, sans tromperie et sans illusion de toutes choses, *vera Philosophia.*

Notre entrée et notre sortie tout nus, condamne la passion des biens.

Notre sortie tout seuls, confond l'attachement aux amitiés des créatures.

La puanteur et la pourriture de la chair, qui devient la nourriture des crapauds et des vers dans le tombeau, guérit la folie des volontés corporelles.

Cet état de nos corps sous la terre parmi les animaux, qui ne sont pas dignes de voir le soleil, et sous les pieds des hommes, nous défait bien de la vanité de vouloir nous élever au-dessus des autres.

II.

C'est la maîtresse de l'école de la vie, qui ne nous donne qu'un précepte, qui est de diriger toutes nos actions à notre fin.

Cette considération est aux hommes, ce qu'est la queue aux animaux de la terre, par laquelle ils se défendent de la pointe des mouches, et aux oiseaux du ciel, et aux poissons de la mer, par laquelle ils se soutiennent.

III.

Elle fait mépriser les choses terrestres et temporelles, peuple les solitudes et les cloîtres; et fait les retraites de tout ce que Dieu a de serviteurs au monde.

IV.

Elle apprend à se connoître soi-

même : qui est un des principaux points de la sagesse.

V.

Elle est comme une glace sur le feu de la concupiscence charnelle, qui l'éteint et l'amortit, et comme le frein des cupidités et de la chair.

VI.

C'est une vive source d'humiliation, et le remède unique contre l'orgueil et l'enflure de l'esprit.

VII.

C'est un excellent préservatif contre le péché.

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. (Eccl. 7. 40.)

VIII.

Elle ramène les ames ulcérées à la douceur et à la réconciliation; quiconque songe bien sérieusement

que la mort inévitable et incertaine l'expose à la pitié et à la justice de celui qui ne pardonne qu'à ceux qui ont pardonné, n'a point de peine à pardonner.

IX.

C'est un contre-poison des plaisirs et divertissemens du monde ; et ce Prince qui fit asseoir un comédien dans un siége vieil et pourri, sous lequel il y avoit une feu allumé, eut bien raison de lui dire, le voyant triste et inquiet, dans l'appréhension que ce siége manquant sous lui par sa pourriture, il ne tombât dans le brasier allumé dessous, qu'il devoit considérer son corps comme le siége pourri, qui d'heure en heure, et même de moment à autre, pouvoit lui manquer, et l'enfer comme le feu allumé dessous, où tout homme devoit avoir une juste crainte de tomber.

X.

C'est l'économie de notre salut, qui nous mettant devant les yeux

que nous devons avoir ailleurs, qu'en ce monde passager, une demeure perpétuelle, nous fait ménager quantité de bonnes actions, comme des provisions pour cette vie future.

XI.

Elle nous fait embrasser librement et volontairement la pénitence.

XII.

Elle nous y fait constamment et fortement persévérer.

SENTIMENS

D'UN PÉCHEUR

Qui désire de retourner à Dieu.

Je reconnois, ô mon Dieu, que c'est par ma faute, par ma faute, et par ma très-griève faute que j'ai péché contre vous, que je n'ai point d'excuses à apporter, et que je ne suis devant vous qu'un coupable et un criminel.

Je sais que vous m'avez fait pour vous, et que je vous appartiens par une infinité de titres. Cependant, par une effroyable injustice, j'ai voulu vivre pour moi-même, et pour le monde, en m'attachant à ses vanités, en suivant ses maximes corrompues; qui m'ayant éloigné du chemin de mon salut, m'ont fait perdre le plus grand de tous les biens, qui est votre grâce, et m'ont engagé en même-temps dans le plus grand de tous les maux, qui est l'esclavage du

démon, la plus honteuse de toutes les servitudes.

Vous m'avez donné un corps pour le consacrer à votre service, cependant j'en ai fait un usage tout profane, puisque je m'en suis servi pour vous offenser. Ses membres qui doivent être autant d'armes de justice employées pour votre gloire, j'en ai fait autant d'armes d'iniquité pous m'élever contre vous, et pour vous faire la guerre, en outrageant toutes vos perfections, par les égaremens de mon esprit, et par les dérèglemens de mon cœur.

Oui, mon adorable Jésus, j'avoue avec confusion que j'ai outragé votre sagesse; puisqu'au lieu d'en suivre les lumières; j'ai suivi le mouvement de mes passions, j'ai outragé votre puissance, parce que j'ai mis souvent des obstacles à ses écoulemens; j'ai outragé votre grandeur, parce que je l'ai méprisée; j'ai outragé votre justice, parce que je l'ai irritée par mes fréquentes rechutes dans mes mêmes désordres; j'ai outragé votre bonté, parce que j'en ai abusé; j'ai outragé votre libéralité par l'excès de mes ingratitudes; j'ai outragé

votre patience, parce que je l'ai lassée, en demeurant si long-temps dans mes habitudes criminelles, j'ai même voulu vous dépouiller de l'autorité que vous avez sur moi, puisque tant de fois j'ai refusé de vous obéir, vous, mon Dieu, qui ne me commandiez que pour me sauver; et j'ai obéi au démon, en suivant ses malheureuses suggestions, lui qui est votre plus cruel ennemi, et qui ne me commandoit que pour me perdre.

Quel monstre dans la Religion! quelle abomination dans une telle conduite! quel dérèglement dans la vie d'un Chrétien! Ce Chrétien élevé dans l'école de Jésus-Christ, encouragé par ses grâces, réconcilié par ses Sacremens, lavé dans son Sang, et nourri tant de fois de sa chair adorable. Deviez-vous, mon divin Sauveur, m'aimer avec tant d'ardeur, pour être traité avec tant d'injustice? Deviez-vous employer tant de soins pour mon salut, pour voir tous ces moyens de votre charité rendus inutiles par mes crimes.

Que puis-je faire dans l'état misé-ble où je me trouve, sinon de me jeter entre les bras de votre miséri-

corde, appuyé sur votre parole, qui est aussi inviolable, comme elle est éternelle, que vous ne voulez point la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion ? Je vous la demande, ô mon Dieu, par les mérites de la Mort et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; accordez-moi par bonté ce que vous pourriez me refuser par justice, après la dissipation malheureuse que j'ai faite de tant de grâces, et de tant de bienfaits dont vous m'avez comblés pendant ma vie, et après tant de profanations de vos Sacremens les plus augustes.

O Père des lumières, qui pénétrez les plus épaisses ténèbres! conduisez vous-même une ame aveugle et égarée. Je vous demande ce qui vous est le plus agréable, et ce qui m'est le plus avantageux. Ce n'est point aucun bien de la fortune, ce n'est point de devenir plus heureux selon le monde, c'est de former en moi un cœur nouveau ; un cœur qui vous aime, qui vous cherche, et qui vous désire; un cœur qui ne s'attache qu'à vous, qui ne vive que pour vous, pour me faire garder inviolablement les protestations que je vous fais

aujourd'hui de me consacrer entièrement à votre service , et d'être à vous tous les momens de ma vie.

Mais comme je connois par une funeste expérience, que ces inclinations qui me portent au mal sont plus fortes et plus puissantes que toutes mes résolutions , j'ai besoin de force pour exécuter ce que je désire , parce que je ne suis par moi-même que foiblesse et que langueur.

C'est pourquoi je supplie la Sainte Vierge et tous les Saints de vouloir intercéder pour moi auprès de vous, ô mon Dieu, et d'engager votre bonté infinie de m'éclairer par vos lumières, de me conduire par votre esprit , de me fortifier par votre grâce , de me redresser par vos inspirations salutaires , et de me soutenir par vos divines consolations, afin de me faire marcher avec fidélité dans le chemin de mon salut, convaincu que je suis, qu'il ne faut s'en éloigner qu'un seul moment, pour être perdu pour jamais.

Daignez , mon adorable Jésus , joindre à toutes ces grâces celle de me donner une sainte horreur pour le péché ; une vive crainte de vos jugemens ; l'espérance du pardon ;

un amour pour la justice, et un désir sincère de me convertir par une pénitence constante ; puisque c'est là le souverain remède qui doit guérir les infirmités de mon ame ; c'est là l'unique moyen qui me reste pour me sauver du naufrage ; c'est ce second Baptême que les Pères de l'Eglise appelent un Baptême pénible et laborieux, où mes larmes étant mêlées avec le sang de Jésus-Christ, purifieront mon cœur des taches et des souillures que j'ai contractées par mes péchés ; c'est cette même pénitence qui doit me faire mourrir aux inclinations de la nature corrompue, à toutes mes habitudes criminelles, à toutes mes passions, pour n'en plus suivre les mouvemens et entrer dans un entier renouvellement de conduite, qui me fera marcher et courrir, à l'exemple du Prophète, dans les voies de la justice chrétienne, vous aimer de tout mon cœur, et y persévérer jusqu'à ce que j'arrive à cet heureux terme, qui me mettra dans la possession de mon Dieu, pour le louer, le bénir et glorifier éternellement dans la compagnie des Saints. Ainsi soit-il.

DE LA PÉNITENCE.

C'EST le seul chemin que nous avons pour retourner à Dieu, dont le péché nous a séparés.

Il y a une pénitence du cœur et celle de l'action, l'une affective, l'autre effective; il faut joindre l'une à l'autre, par rapport à notre état.

La pénitence d'action ou effective se pratique dans les rencontres des maladies ou afflictions qui nous arrivent ordinairement, ou dans les peines volontaires que nous nous imposons dans cet esprit.

Nous la pratiquons dans les afflictions survenantes.

Quand nous les acceptons dans la pensée, qu'étant criminels devant Dieu par nos péchés, sa bonté nous envoie ces peines et ces afflictions, comme un père qui corrige, ou comme un Juge qui punit en cette vie pour padonner en l'autre. En un mot, quand nous avouons nos crimes avec repentir, et que nous en acceptons la peine avec soumission.

Afin que ces deux actes intérieurs fassent une impression plus sensible dans notre cœur, nous ferons bien de les accompagner de ces réflexions.

Que si les péchés pour lesquels Dieu nous punit, étaient dans la balance avec ce que nous souffrons, que seroit-ce des uns en comparaison des autres ?

Que notre peine ou affliction présente nous est envoyée par un ordre exprès de Dieu.

Qu'en nous l'envoyant, il veut que nous en profitions, pour la satisfaction de nos offenses.

Que son dessein est, de nous faire songer à notre mauvaise vie; car nous ne pensons à nos péchés, que quand Dieu commence à nous en punir.

Que si nous sommes remis en état de grâce par le Sacrement, Dieu nous envoie cette affliction, pour nous donner moyen de satisfaire à la peine, après la confession.

Que la peine du péché mortel est la damnation éternelle, le supplice du feu éternel, et la privation de Dieu pour toujours.

Qu'il y a peut-être des millions de damnés qui n'ont jamais commis qu'un

eul péché mortel depuis leur Baptême, et quantité de ceux que la mort et la damnation ont suivi immédiatement après le péché mortel commis.

Nous appliquant ces vérités à nous-mêmes au temps de nos peines et afflictions survenantes, nous ferons bien de nous retirer en particulier, pour nous vaincre nous-mêmes par ce raisonnement.

N'est-il pas vrai, selon les principes de la Foi, que dès le premier péché mortel que j'ai commis après mon Baptême, je le devois être, non point en cette vie, mais dans l'enfer avec mes semblables? Hé mon Dieu! combien d'années y auroit-il que j'y serois? Si je remonte à celle du premier péché mortel que j'ai commis, que n'aurois-je point souffert dans ses brasiers ardens, et que ne souffrirois-je point dans toute l'éternité? C'est par votre grâce singulière, ô mon Dieu, que je n'y ai pas été depuis que j'ai mérité d'y être, que je n'y suis pas, que je puis espérer de n'y être jamais, et que vous ne m'avez pas traité comme tant d'autres malheureux qui brûlent pour toujours.

En échange de ces tourmens épouvantables et éternels dont vous m'avez miséricordieusement exempté, vous m'envoyez cette affliction, et je murmure et je m'impatiente et je m'emporte.

Que la peine que je souffre passera bientôt ; mais celle que mes péchés méritent, ne passera jamais.

Nous devons pratiquer la pénitence d'action, par les privations volontaires de quelques satisfactions d'esprit ou de corps, dans l'esprit de satisfaire à la justice de Dieu par les souffrances, les contradictions, le mépris et les injures, en les offrant à sa divine Majesté, pour l'expiation de nos péchés.

La pénitence du cœur ou *affective.*

Elle s'acquiert par la grâee et par notre coopération : *gratia Dei mecum :*

Le moyen ordonné par la Providence, pour obtenir la grâce, est de la demander. *Petite et accipietis.* Prions et travaillons pour l'obtenir :

Comment il faut la demander

Par les actes fréquens que nous en formons durant la journée.

Par les paroles, selon les mouvemens que Dieu fait naître dans notre cœur, en disant : Mon Dieu, pourquoi vous ai-je jamais offensé, et pourquoi l'ayant fait, n'en ai-je pas la douleur que les plus grands pénitens en ont eue. Hélas, Seigneur, avoir perdu la grâce de mon Baptême qui étoit le prix de votre Sang et de votre Mort ; que j'ai eu d'ingratitude en vous offensant ; que vous avez eu de bonté en me pardonnant.

Je connois bien à présent, mon Dieu et mon Père, l'excès de vôtre amour pour moi dans votre incroyable patience, ne m'anéantissant pas au moment que j'ai osé me rebeller contre vous.

Vous pouvez encore mieux vous servir des paroles mêmes des saints Penitens, marquées dans les saintes Ecritures : *Deus propitius esto mihi peccatori ; Pater peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari*

filius tuus : Tibi soli peccavi, et malum coram te feci : Cor contritum et humiliatum Deus, non despicies; et d'autres semblables.

Comment nous devons travailler pour l'obtenir.

Entretenons-nous des motifs les plus sensibles qui puissent gagner notre cœur.

La bonté infinie de Dieu, dont nous portons en nous des témoignages sensibles.

La grandeur de sa divine Majesté qui n'a nul besoin de nous.

La rigueur de sa juste vengeance qui peut nous perdre pour jamais.

Et pour cela, il faut faire la lecture des livres propres à inspirer ces sentimens et ces sérieuses réflexions.

Gémissons devant Dieu, et soupirons de douleur de l'avoir offensé, si notre cœur s'y rend sensible dans nos réflexions et dans nos lectures ; et s'il demeure dur et insensible, humilions-nous, gémissons et soupirons pour son insensibilité.

Demandons à sa divine bonté, cette eau salutaire de la Samaritaine : *Domine, da mihi hanc aquam*, une larme de pénitence, qui est capable de désarmer la colère d'un Dieu.

Quand vous demanderez à votre Père qu'il vous donne votre pain quotidien, songez à y comprendre le pain de larmes, c'est le pain quotidien des pécheurs.

Cette grâce doit être demandée par l'action aussi-bien que par le cœur.

Quand vous avez l'inspiration de faire une bonne œuvre, comme une aumône, un jeûne, une petite pénitence, ou de vous priver de quelque divertissement, offrez-la à Dieu, afin qu'il vous donne ce que vous ne sauriez avoir par vous-même, qui est l'esprit de pénitence et la véritable douleur de vos péchés.

Lisez toutes les semaines une fois cette petite conduite, à un jour déterminé pour cela, comme le Samedi ou le Dimanche.

Faites état, si vous voulez réussir dans cette méthode, de donner tous les jours une demi-heure à Dieu, durant laquelle vous lirez quelque

bon livre, avec deux observations : l'une que vous chercherez les bons livres qui pourront vous porter plus efficacement à cet esprit de pénitence ; l'autre, que vous ferez une sérieuse réflexion sur les endroits qui pourront vous toucher, et vous porteront plus droit à cette pénitence du cœur, intérieure et affective.

Entendez tous les jours la sainte Messe ; c'est le principe et le principal objet de la véritable pénitence, puisque Jésus-Christ y est immolé pour nos péchés et pour nous en mériter la grâce : offrez ce divin sacrifice à Dieu pour l'obtenir.

PRIÈRE

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST,

Pour lui demander la paix intérieure de nos ames.

MONARQUE pacifique, vrai Salomon, Roi de douceur aussi-bien que de gloire, Ange d'alliance et de conseil, Médiateur tout-puissant, Arbitre unique des différens que les péchés ont indignement fait naître dès l'ouverture des siècles entre vous et les hommes; Dieu de paix et Dieu des armées, c'est à vos pieds que je me jette, abattu de respect, avec une soumission qui est toute volontaire et même toute servile, afin qu'il plaise à votre Majesté de me dire une parole de grâce qui soit un mot de paix.

Je vous demande pour moi et pour mes semblables, cette paix si désirée; octroyez-moi ce repos, qui est le centre et le souverain bien de mon ame. Raliez de votre autorité suprême les forces de mon esprit, distrait et combattu d'autant d'ennemis, qu'il aime les choses hors de vous. Appaisez le trouble de ses soins; modérez ses ennuis, et ne per-

mettez jamais qu'il devienne si curieux de savoir la vie des autres : qu'il en fasse le premier sujet de ses inquiétudes.

Votre parole, vérité souveraine, est engagée à ne pas me refuser ma demande : votre miséricorde et votre justice ont intérêt à ne pas entretenir la guerre entre mes passions et ma raison, non plus qu'entre vous et moi; votre divin empire se maintient mieux dans l'abondance du silence et du repos, que parmi le bruit et la division ; et votre royaume qui n'est point de conquête, mais de droit de nature, et qui a pour limites des rangées d'oliviers, ne demande que des sujets pacifiques, au lieu que les autres se vantent d'être environnés de palmes et de lauriers.

Aussi ne vous dites-vous point Créateur, Prince et distributeur des autres choses, comme vous faites de la paix ; et vos saints Anges qui ne font que ce qui vous plaît, et qui n'étudient que vos volontés, la publièrent dès le premier point de votre naissance, plutôt que la victoire, et en composèrent un Cantique qui surpasse tous les plus glorieux chants de de triomphes.

Faites ô mon Sauveur, par toutes ces considérations, passer en moi cette rivière de paix et ce torrent de plaisirs, dont vos Prophètes parlent. Donnez-moi cette bénédiction, qui est le gage de votre amour, et que nul autre ne peut donner; et puisqu'étant près de quitter la terre, vous nous laissâtes la paix, dans l'attente du Saint-Esprit, comme les arrhes de la gloire que vous alliez nous préparer dans le Ciel, ne refusez pas de la répandre dans un cœur qui est vide et qui s'éclate de souffrir pour la recevoir. J'ai cette confiance en votre souveraine bonté, que vous ne me la refuserez point, et que mes cris vous obligeront de tourner vos regards sur un peu de poussière, qui a l'assurance d'implorer votre secours; et que vous ne permettrez pas que je sois désormais du nombre des impies qui n'ont jamais su trouver le chemin de la paix, et à qui la jouissance n'en sera point accordée, qu'ils ne se soient rendus victorieux de leurs passions, et qu'ils n'aient triomphé dans toutes leurs mauvaises habitudes. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ

Des principales Vérités que tout Chrétien doit savoir et croire.

Il n'y a qu'un seul Dieu infini, tout-puissant, très-parfait, qui a crée le Ciel et la Terre, et qui est le Seigneur universel de toutes choses.

Il y a trois Personnes en Dieu : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Eils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; ils ne font pas néanmoins trois Dieux, mais un seul Dieu en trois personnes, égales en toutes choses.

Le Fils de Dieu, qui est la seconde Personne, s'est fait vrai homme comme nous, en prenant un Corps et une Ame semblables aux nôtres, dans le sein de la sainte Vierge Marie, sa Mère.

Elle la conçu par l'opération du Saint-Esprit, et l'Eglise en fait la fête le 25 Mars.

Il naquit à Bethléem, dans une étable, et fut mis sur la paille; et

la fête de sa naissance, s'appelle le jour de Noël.

Huit jours après, il commença de répandre son sang par la Circoncision et fut nommé Jésus, c'est-à-dire, Sauveur : c'est le premier jour de l'An.

Il a vécu trente-trois ans ou environ, dans une vie pauvre et laborieuse, après quoi il est mort sur la croix pour nos péchés : on en fait mémoire le Vendredi-Saint.

Le même jour, à six heures du soir, son Corps fut mis dans le sépulcre, et son Ame descendit aux Limbes, pour en tirer les Saints Pères qui y attendoient sa venue, le Paradis ayant été fermé depuis le péché d'Adam.

Le troisième jour après sa mort, il ressuscita, c'est-à-dire, qu'il retourna de mort à vie : c'est le jour de Pâque.

Quarante jour après il monta au Ciel : c'est le jour de l'Ascension.

Dix jours après l'Ascencion, qui est le jour de la Pentecôte, il envoya son Saint-Esprit à ses Apôtres et à son Eglise.

A la fin du monde, il viendra juger tous les hommes. Pour lors, nous

ressusciterons tous ; nous serons tous assemblés ; nous comparoîtrons tous devant le tribunal de Notre-Seigneur, pour recevoir notre Sentence, qui nous sera prononcée par Jésus-Christ même, accompagné de tous ses Anges.

Outre le jugement général, il y a le jugement particulier. Aussitôt que notre âme sera séparée de notre corps, elle paroîtra devant Dieu. Nous serons jugés selon nos œuvres, c'est-à-dire que nous serons éternellement bienheureux avec Dieu, si nous gardons ses saints Commandemens ; ou malheureux avec les démons, si nous mourons ennemis de Dieu par le péché.

Les ames de ceux qui sont décédés en la grâce de Dieu et qui n'ont pas achevé la pénitence qu'elles avoient commencée dans ce monde, l'accompliront dans le Purgatoire. Elles y sont soulagées par les prières et les suffrages des fidèles.

Jésus-Christ a institué sept Sacremens, qu'il nous a laissés pour notre sanctification.

Le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Ex-

trême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

1. Dans le Baptême, le péché originel et tous les autres péchés sont effacés; et il nous fait enfans de Dieu et de l'Eglise, et nous met dans l'obligation de garder tous les Commandemens de Dieu, et de vivre selon l'Evangile. Le Baptême est si nécessaire, que celui qui n'est point baptisé, ne peut être sauvé.

Pour bien baptiser, il faut avoir l'intention, prendre de l'eau naturelle et commune, dire en versant sur l'enfant: *Je te baptise au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.*

2. La Confirmation nous donne le Saint-Esprit, nous fait parfaits Chrétiens, et nous fortifie dans la grâce pour résister au péché, et confesser la foi de Jésus-Christ dans toutes nos actions.

3. L'Eucharistie, que l'on appelle aussi le Saint-Sacrement, contient réellement et en vérité le Corps, le Sang, l'Ame et la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin.

Pour bien communier, il faut être en état de grâce, et il faut être à

jeun, si ce n'est lorsqu'on communie en Viatique.

4. La Pénitence, efface les péchés que nous avons commis après le Baptême.

Pour faire une bonne pénitence, il faut, 1. avoir une grande douleur d'avoir offensé Dieu, et être dans une forte résolution de changer de vie, et de quitter ses péchés et les occasions. 2. Confesser tous ses péchés sans en cacher un seul ; car si nous cachions un seul péché mortel, nous ferions un sacrilége. 3. Il faut avoir la volonté de satisfaire à Dieu par la pénitence que le Prêtre ordonne, et par les afflictions que Dieu nous envoie.

5. L'Extrême-Onction remet les restes des péchés aux malades ; elle leur donne des grâces pour se disposer à mourir en bon état, et quelquefois même, elle procure le rétablissement de la santé, quand elle est utile pour le salut.

6. L'Ordre donne la puissance et la grâce nécessaire pour exercer les fonctions qui regardent le service de Dieu et le salut des ames.

7. Le Mariage donne aux personnes

mariées la grâce de vivre saintement ensemble, et d'élever leurs enfans dans la crainte de Dieu.

Voilà les principales vérités que doit croire tout bon Chrétien dans l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, hors laquelle il n'y a point de salut.

PRIÈRES

POUR LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE.

O Dieu, Roi des rois, qui donnez de bons rois à votre peuple, parce que vous l'aimez, et qui lui donnez quelquefois des rois dans votre fureur pour le châtier, conservez et bénissez la famille de St. Louis. Vous avez usé d'une grande miséricorde envers lui, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice, et que son cœur a été droit devant vos yeux. Vous lui avez conservé cette grande miséricorde, et vous lui avez donné une longue prospérité, qui est encore

Q *

assise sur son trône. Maintenant donc, ô Seigneur notre Dieu, donnez à votre serviteur, fils de St. Louis, un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal. Donnez-lui votre sagesse, par laquelle les rois règnent, et les princes administrent la justice. Soyez avec lui, afin qu'il se conduise avec sagesse en tout ce qu'il entreprendra, afin qu'il fasse ce qui vous est agréable, qu'il s'attache à vous, et qu'il ne s'écarte point de votre voie. Faites qu'il se réjouisse en vous de la force avec laquelle vous l'aurez soutenu, et qu'il ait pour vous beaucoup de reconnaissance en se voyant sauvé de tous ses ennemis. Donnez-lui ce que son cœur désire, et prévenez-le de vos plus douces bénédictions. Que la miséricorde et la vérité lui servent de garde, et que la clémence soit le soutien de son trône. Eloignez de lui la flatterie, la vanité, l'amour des plaisirs, et ces autres ennemis qui perdent les rois. Faites qu'à l'exemple de St. Louis, il se réjouisse davantage d'être enfant de votre Eglise, que roi de

France. Faites-lui aimer votre loi ; faites qu'il la lise et la médite avec assiduité tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à vous craindre, et à garder les préceptes et les cérémonies qui y sont ordonnées ; sans que son cœur s'élève d'orgueil au-dessus de ses frères, et sans qu'il se détourne ni à droite ni à gauche, afin qu'il règne long-temps lui et ses enfans.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Seigneur, mon Dieu, qui avez exaucé les vœux de votre peuple, ne vous lassez pas de lui faire miséricorde. Tout ce qui arrive est votre ouvrage. Les moins clairvoyans reconnoissent votre toute-puissance dans les prodiges qui se sont opérés en notre faveur. Accordez-nous une reconnoissance et une conduite telles, que nous méritions une persévérante protection de votre part. Consolidez le Trône que vous avez rendu au fils de S. Louis; éclairez son esprit, remplissez son cœur ; soyez son conseil et son appui ; qu'il marche constam-

ment dans les voies de la justice; et soit enfin un Roi selon votre cœur, qui captive celui de tous ses sujets. Ainsi soit-il.

AUTRE PRIÈRE POUR LE ROI.

Sur l'air du Rochellois, ou *Je suis délaissée.*

SEIGNEUR, conservez notre Roi,
C'est le défenseur de la Foi,
Et le fils aîné de l'Eglise;
Exaucez aujourd'hui nos vœux,
Et faites qu'il s'immortalise
Et sur la terre et dans les cieux.

Dieu, qui veillez sur les États
Du plus chrétien des Potentats,
Augmentez sa juste puissance;
Qu'il vive, qu'il règne long-temps;
Et, pour le bonheur de la France,
Qu'il règne aussi dans ses enfans.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES DU COMBAT SPIRITUEL.

DE LA PAIX DE L'AME.

Fin de la Table.



EXTRAIT

Du Catalogue des Livres d'usage, qui se trouvent chez le même Libraire.

LIVRES DE FONDS.

Abécédaire récréatif où méthode amusante, ornée de 24 jolies gravures propres à piquer la curiosité des enfans, et à hâter l'instruction, 1816. *in*-12. broché. 60 c.

Idem Des arts et métiers, avec gravures, 1816. broché. 60 c.

Ange Conducteur, gros caractère, *in*-12. (bien complet), relié. 1 l. 50 c.

Idem in-18. petit caractère, bien complet, relié. 1 l. 50 c.

Ame élevée à Dieu, 2 vol. *in*-12. rel. proprem. racine, belle édition. 5 l.

Bible de Royaumont, *in*-12. bien complet, relié. 1 l. 50 c.

Cantiques de Marseille, *in*-12. rel. 1 l. 50 c.

Idem A l'usage des Missi[illegible]s, *in*-1[illegible]. 1816. broché. 40 c.

Dévotion et instruction Chrétienne, pour entendre saintement la Messe, et pou[illegible] procher avec fruit des Sacremens de [illegible] tence et d'Eucharistie; enrichies des [illegible]ditations après la Communion, par sainte Thérèse, et des Méditations et prières sur la Passion de Notre-Seigneur, *in*-18 nouvelle édition, de 1816, rel. 2 l.

Pensez-y bien, nouvelle édition, augmentée des prières pour la Messe et les Vêpres du Dimanche, 1816, *in*-24. 1 l. 60 c.